

TRANSACTIONS

DU

MAGNÉTISME ANIMAL

PAR

ALPHONSE TESTE,

DOCTEUR EN MÉDECINE DE LA FACULTÉ DE PARIS ET MEMBRE
DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES.

La vérité est éternelle comme Dieu ; on peut la maudire ou l'honorer, la proclamer ou la proscrire ; tout cela ne change rien à son existence.

A. Teste. *(Man. prat. de Magn. anim.)*

PARIS.

J.-B. BAILLIÈRE,

RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 17.

ET CHEZ L'AUTEUR, RUE DE BEAUNE, 31.

1842.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

TABLE DES MATIÈRES.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

Imprimerie de P. Baudouin, r. des Boucheries-S.-Germ., 38.

TRANSACTIONS

DU

MAGNÉTISME ANIMAL.

INTRODUCTION.

Comparer des êtres et des faits, déduire de cette comparaison certains traits constans d'analogie, auxquels on donne le nom de faits-principes ou de principes généraux ; telle est la marche invariable de l'esprit humain dans la formation de toutes les sciences. Ce n'est donc point, à proprement parler, l'étude abstraite de faits isolés qui constitue une science, mais bien le rapport approfondi et dogmatisé de ces faits entre eux. De la détermination de ce rapport, en effet, découle nécessairement un nom-

bre plus ou moins grand de propositions fondamentales, que le raisonnement finit par enchaîner dans un ordre logique, et qui deviennent autant de règles. Tout autre effort d'investigation ne saurait conduire au plus qu'à un savoir d'expérience, profitable, il est vrai, à celui qui le possède, mais toujours incomplet, intransmissible, de telle nature d'ailleurs que fort peu d'esprits sont aptes à l'acquérir, et que personne ne peut plus atteindre dès l'instant où il s'agit de faits multiples, innombrables, comme cela a lieu, par exemple, en médecine ou en botanique. Il est clair, cela posé, que la médecine ne fut point une science tant que l'on se contenta d'étudier les maladies séparément et sans s'inquiéter des caractères qui pouvaient leur être communs dans leur cause, leur essence, leur marche et leur terminaison. L'appréciation plus ou moins grossière de ces caractères communs sur laquelle on fit reposer la première classification nosologique, nous semble donc marquer la véritable époque où naquit la médecine ; mais il reste encore à savoir à présent si jamais bonne classification nosologique fut ou sera chose possible. Reconnaissons avec franchise que sur ce point l'étude impartiale et scrupuleuse du passé doit singulièrement décourager les adeptes. Aussi, dégoûtés de l'instabilité des systèmes qui commencent à leur paraître définitivement impraticables, tous les organes de la presse périodique en médecine s'accor-

dent-ils pour ne plus faire accueil qu'à de pures et simples *observations*, ce qui n'est ni plus ni moins que ramener leur science à sa primitive enfance ; aussi, quoiqu'on en pense et surtout quoiqu'on en dise, la pauvre médecine vieillit-t-elle depuis deux mille ans dans ses langes ; aussi enfin, Van Helmont, qui avait tenté comme nous le travail rétrospectif dont nous parlions tout à l'heure, écrivait-il dans un de ses jours de découragement : la médecine n'avance pas, mais elle tourne sur son axe.

Avant d'appliquer aux faits magnétiques le mode de systématisation que nous avons mentionné en commençant cet article, nous sentons le besoin de formuler encore une grande vérité d'expérience, admise par tous les savans, et que plus d'une fois, dans la suite, nous aurons probablement l'occasion d'évoquer : — *Toute science s'approche d'autant plus de la perfection que les faits généraux sur lesquels elle repose peuvent être réduits par le raisonnement à un nombre plus petit.* — Certes, il n'est pas besoin d'avoir une bien haute intelligence en partage pour être tout d'abord frappé de ce qu'il y a de rigoureux dans cet aphorisme ; car, puisqu'il découle de chaque fait-principe un nombre plus ou moins grand de faits secondaires qui, plus tard, fournissent eux-mêmes de nouvelles conséquences, il arriverait inévitablement, si les premiers étaient nombreux, qu'on se trouverait à la fin em-

barrassés dans des résultats si complexes, et tellement enchevètrés par leurs élémens, qu'il n'y aurait plus d'abstraction possible, et que nulle intelligence humaine ne parviendrait d'ailleurs à saisir dans leur ensemble toutes les conditions d'existence de ces faits ultérieurs. Or, voilà précisément ce qui a lieu en physiologie, où l'impossibilité d'établir de l'analogie entre les jeux fonctionnels d'organes différens ne laisse point de limite aux nombres des faits-principes; mais voilà bien plus sûrement encore ce qui arrive en pathologie, où à la perplexité déjà si grande de pénétrer la nature des maladies pour les comparer, vient s'ajouter la perplexité plus grande encore de statuer sur les moyens de les guérir. Ce dernier terme de la proposition s'obtient comme on en peut juger en déduisant le connu de l'inconnu; aussi Dieu sait qu'elle est la conséquence; mais parlons enfin du magnétisme.

Figurez-vous au milieu des ruines de Palmyre ou d'Herculanum quelque colossale effigie de marbre, profondément enfouie sous un triple amas de rocailles, d'alluvions et de débris. Les premiers travailleurs qui la découvrent, en déchirant le sol, s'empressent de la signaler aux savans, et voilà qu'aussitôt accourent de tous pays vieux et jeunes antiquaires qui, sans écouter d'autres voix que le premier et fanatique élan de leur enthousiasme, se mettent tout d'abord à décrire le marbre encore enseveli. Un point,

en effet, suffit pour éclairer leurs conjectures : sujet, forme, dimensions, leur sagacité pénètre tout. C'est un Jupiter, s'écrie l'un ; c'est un Sylène, dit un autre ; un troisième dit une Bacchante ; un quatrième, un Triton. Vous déraisonnez tous, ajoute un nouveau-venu, ou vous reconnaîtrez avec moi dans cette saillie une des cornes de la nymphe Jo, après sa métamorphose ; puis un autre réplique : ce que vous prenez pour une corne, est le trident de Neptune ; puis un autre encore : c'est la lance de Pallas. Eh ! mon Dieu ! vous vous trompez tous, s'écrient alors mille sceptiques, et votre prétendu bas-relief n'est rien autre chose que quelque naturel gissement de granit ou d'albâtre. Et là-dessus, pourtant, on se remet à l'œuvre avec une nouvelle ardeur, mais plus que jamais sans ordre, sans harmonie, sans s'entendre, de telle sorte, enfin, que ceux-ci rejetant sans cesse dans la fouille ouverte par ceux-là les décombres qu'ils ont eux-mêmes écartés, rien n'avance pour la solution du problème ni pour la conviction commune. Ceci nous peint, trait pour trait, si je ne me trompe, l'histoire et la situation actuelle du magnétisme animal au milieu de nos sociétés modernes. Mais substituons un ton plus sévère à ce langage allégorique :

Deux méthodes également vicieuses, et qu'il n'aurait peut-être fallu que réunir pour en former la bonne, ont été successivement, depuis un demi-

siècle, appliquées à la génésie scientifique du magnétisme. Ceux qui suivirent la première, crurent largement remplir leur tâche en enregistrant au hasard des faits nombreux dont ils oublièrent pour ainsi dire de tirer les conséquences. Les autres, au contraire (et Mesmer lui-même fut le premier à commettre cette faute énorme), s'imaginèrent faire preuve de génie en s'empressant d'instituer une théorie sans autres données que quelques principes imaginaires, appuyés tout au plus d'un très petit nombre d'observations. Ce fut de cette double bévue que résulta, et que devait nécessairement résulter la profonde confusion dans le dogme qui nous afflige aujourd'hui, et qui tient encore éloignés de nous les savans de bonne foi; car notez que ces deux méthodes contradictoires devaient naturellement se porter un préjudice réciproque. Il arriva en effet à la théorie prématurée de 1775, ce qui arrive toujours en pareil cas, à savoir qu'elle parut à chaque instant inapplicable aux faits nouveaux, tandis que d'un autre côté les idées spéculatives de Mesmer entravaient l'observation ultérieure par d'irrésistibles préventions. Nos confrères en médecine le savent bien, et le répètent souvent : les systèmes sont des prismes qui défigurent les objets, et à travers lesquels on ne peut s'empêcher néanmoins de regarder.

Voilà donc pourquoi, à l'exception de quelques volumes clair-semés, et que nous nous ferions un

devoir de désigner sans la crainte de blesser une multitude de susceptibilités, il n'est presque rien qu'il soit utile de lire en matière de magnétisme depuis les derniers écrits de Deleuze, où l'on trouve du moins, à la place de génie, une simplicité pleine de candeur. Les observations consignées dans les diverses publications périodiques qui se sont, d'intervalle en intervalle, succédées depuis la fin du dernier siècle, sont presque toutes défectueuses, tronquées, incomplètes, et quelquefois même colorées de traits plus qu'équivoques. Quant aux ouvrages dogmatiques plus récemment publiés, la plupart, je suis forcé de l'avouer, me paraissent plutôt susceptibles de compromettre que de propager le magnétisme. Les uns, véritables monstruosités par la forme comme par le fond, ne soutiennent et ne méritent aucune espèce d'analyse. Les autres tout boursouflés d'une certaine érudition de pacotille, tant bien que mal associée à de vieux lambeaux d'une métaphysique usée, accusent dès les premières pages l'impéritie de leurs auteurs, et le manque complet chez eux de recherches expérimentales. Je pourrais en citer pourtant quelques-uns, au rang desquels je me fais un plaisir de placer *le Cours théorique et pratique* de M. J. Dupotet, dans lesquels on rencontre de véritables vues philosophiques, et surtout quelque idée d'ordre dans la disposition des matières. Malheureusement, M. Dupotet résout trop sou-

vent par de simples allégations les questions les plus ardues et les plus délicates de son sujet. Aussi, malgré toutes les dispositions que nous avons à croire à la sincérité de cet écrivain, ne présenterons-nous ses maximes à nos lecteurs, qu'après les avoir soumises une à une au contrôle de notre propre observation.

Je préviens d'ailleurs qu'il n'est point toujours facile d'appuyer le récit des faits magnétiques de témoignages imposans et nombreux ; car le soin scrupuleux qu'on a pris jusqu'à présent d'empêcher que les grands établissemens tels que les hospices ne deviennent les théâtres de nos expérimentations, nous réduit pour ainsi dire à opérer dans l'ombre. Quelque nombreuse en effet que soit une clientelle médicale, elle est loin d'être pour nous, et surtout pour la propagation de la science, une ressource féconde, puisqu'en conséquence d'un devoir sacré, tous nos actes, à nous médecins, doivent rester inconnus. Par quels témoins, par exemple, puis-je faire observer durant son sommeil magnétique, la noble et grande dame qui vient sous le mystère, et quelquefois même à l'insu de sa famille, me confier sa santé ? Où puis-je écrire le nom de cette malade qu'il ne m'est pas même permis d'interroger pour moi, et que souvent je guérirai sans l'avoir seulement connue, aujourd'hui qu'un misérable préjugé subsiste encore et jette à parts égales le ridicule sur celui qui se confie au magnétisme

et sur celui qui l'exerce? Mais ce n'est pas tout encore : les malades qui viennent à nous le plus souvent, ne nous implorent qu'en désespoir de cause, c'est-à-dire, après avoir vainement épuisé toutes les ressources de la médecine classique. Comment alors statuer sur la vertu curative d'un agent qu'on n'applique qu'à des incurables? Cependant nous avons à signaler journellement des succès éclatans. Leur retentissement envahit même jusqu'aux journaux de médecine. (1). Mais de quelles maladies s'agit-il alors? Toujours ou presque toujours d'*affections nerveuses*, parce qu'au nombre de celles que les médecins *abandonnent*, ce sont surtout celles-là que nous guérissons. Or, qu'on nous demande à présent si le magnétisme n'aurait point dans les fièvres aiguës, par exemple, les merveilleux résultats qu'il nous donne dans la chorée, l'hystérie, l'épilepsie, le rhumatisme, etc., c'est alors que, faute d'expérience, commence notre embarras, et que nous sentons, pour répondre, la pénurie de nos documens.

Le manque de grands moyens d'expérimentation, voilà donc ce qui a retardé jusqu'à présent les progrès du magnétisme médical. Mais à cette cause déjà si malheureusement efficace est venu s'en ajouter une autre qui ne dépendit point comme elle de criantes injustices et d'absurdes réglemens, mais qui émana

(1) *La Gazette médicale* a fait mention récemment de deux cas d'hystérie, guéris par le magnétisme.

directement de l'essence même des choses ou plutôt de l'esprit humain; je veux parler de l'attention trop exclusive qu'excita généralement le somnambulisme, et qui fit réellement oublier aux adeptes comme aux médecins le magnétisme proprement dit. Cela est si vrai qu'un médecin de province fort recommandable d'ailleurs, m'écrivait, il y a quelque temps, après avoir lu mon *Manuel pratique*, que, par ma faute sans doute, il n'avait pas compris : « Ce que vous nous offrez comme des innovations peut se réduire à quelques traits supplémentaires à ajouter aux anciennes descriptions de l'*extase, de la catalepsie*, etc.» Mon estimable confrère n'avait sans doute établi son jugement sur mon livre que d'après la moitié seulement de mes chapitres.

Le somnambulisme, nous sommes des premiers à le reconnaître, est bien véritablement un admirable phénomène d'où jaillira pour nous, en temps et lieux, une lumière resplandissante, et qui, sans aucun doute, modifiera profondément nos pensées à tous sur une multitude de questions d'anthropologie. Mais enfin le somnambulisme n'est, en dernière analyse, qu'un fait de second ordre et qui ne doit être étudié qu'à sa place. Nous aurons d'ailleurs plus d'une fois l'occasion de le faire intervenir dans nos premières recherches ; mais toujours à simple titre d'auxiliaire, à peu près comme les astronomes et les micographes font de leurs verres grossissans.

Au surplus, je suis bien éloigné de m'engager avec nos lecteurs à me conformer constamment dans mes *Transactions*, à la méthode rigoureuse que je m'imposerais dans un livre didactique. Les Transactions, en effet, ne sont point destinées à former un traité régulier de magnétisme animal, puisque, d'après les raisons précédemment déduites, un ouvrage de cette nature me paraît encore impraticable. L'unique but que je me propose en les publiant est de rassembler des matériaux de bon aloi que plus tard il deviendra facile de mettre en œuvre. Cette marche commode me permettra donc de présenter les faits dans l'ordre pur et simple où le hasard me les offrira. Enfin, quant aux idées théoriques que mon expérience personnelle me permet déjà de concevoir, et qu'il m'arrivera sans doute fréquemment de substituer aux théories anciennes, je ne les donnerai jamais que pour des hypothèses, sur lesquelles je me réserve le droit de revenir et auxquelles je n'attacherai de valeur définitive qu'en terminant cette publication.

LE MAGNÉTISME ET LES MÉDECINS.

Dans le courant de 1826, l'Académie royale de médecine, pour répondre aux pressantes sollicitations de M. le docteur Froissac, élut une commission qu'elle chargea d'examiner les phénomènes du

magnétisme animal, afin de pouvoir formuler un jugement définitif sur la nature et l'importance scientifique de ces phénomènes, dont on recommençait à faire grand bruit dans le monde. MM. *Leroux*, *Bourdois de la Motte*, *Double*, *Magendie*, *Guersant*, *Thillaye*, *Marc*, *Itard*, *Fourquier* et *Guéneau de Mussy*, composèrent cette commission. Or, pendant plus de cinq années, c'est-à-dire depuis le mois de mai 1826 au mois de juin 1831, la plupart de ces estimables savans se livrent avec ardeur à l'observation des faits sur lesquels ils avaient accepté la délicate mission d'éclairer leurs collègues. On peut voir dans le travail de M. Husson de quelles précautions ils s'entourèrent pour n'être point dupes d'illusions ou de mensonges; quelle minutieuse réserve ils apportèrent dans toutes leurs expériences, et avec quel sévère esprit d'analyse ils contrôlèrent une à une toutes les particularités du magnétisme. Cependant leur infatigable persévérance les conduisit justement, et par les mêmes voies, à ces prodigieux résultats que depuis, nous avons nous-mêmes, avec tant d'autres hommes intègres, obtenus et proclamés. Aussi, MM. les commissaires n'étaient-ils pas moins sûrs des motifs de leur conviction qu'ils étaient sûrs d'eux-mêmes, c'est-à-dire non moins pénétrés de la valeur de leur nouveau savoir que de la pureté de leur conscience, lorsqu'ils se déterminèrent à soumettre à leurs collègues le compte-rendu de leurs travaux.

Rédigé par M. Husson, le rapport qu'ils signèrent, véritable chef-d'œuvre de précision et de clarté, fut publiquement lu à l'Académie de médecine pendant les séances des 21 et 28 juin 1831. Ce rapport dont la plupart des gens du monde, et beaucoup de médecins peut-être ignorent jusqu'à l'existence, n'était ni plus ni moins que l'apologie complète, circonstanciée, et surtout parfaitement raisonnée des idées que nous nous efforçons de propager aujourd'hui. — Eh bien! à cette éclatante manifestation de ses plus illustres membres, qu'a répondu l'Académie de médecine? — Rien. — Qu'a-t-elle dit de leur rapport? — Rien. — Qu'en a-t-elle fait? — Rien, absolument rien! vous dis-je, puisque sans prendre seulement la peine de le discuter, elle l'a enterré vivant dans ses archives, où il gît encore et où l'on voudrait nous le faire oublier. Le fait est inoui, incompréhensible, inqualifiable, mais il est exact; que nos *illustres* de la rue de Poitiers me démentent!

Voilà donc qui suffit pour neutraliser à jamais les dénégations plus ou moins intéressées des médecins et de l'Académie de médecine elle-même, puisqu'en définitive, elle ne saurait non plus récuser la probité que la compétence d'observateurs choisis par elle et dans son propre sein.

Quant à MM. Double et Magendie qui ont refusé d'adjoindre leur signature à celles de leurs confrères, conséquemment à ce qu'ils avaient refusé

d'assister à leurs opérations, la postérité tiendra compte de leur indifférence ; mais il est inutile de dire que leurs intempestives récriminations d'aujourd'hui ne sauraient porter atteinte à l'authenticité de faits qu'ils n'ont point daigné voir, et, nonobstant l'acharnement systématique de leur incrédulité, nulle puissance humaine ne pourrait désormais rayer le magnétisme animal de la liste de nos connaissances. Arrière donc cette foule arrogante et superficielle d'autres prétendus savans, qui, parfaitement étrangère à toute espèce d'étude et d'expérimentations magnétiques, se pavane burlesquement de son ignorance; secoue dignement la tête en criant absurde! à chacune de nos assertions, ou murmure contre nous quelque plate et grossière injure. A votre aise, messieurs, à votre aise ; ce n'est point pour vous que j'écris, car vous seriez désolés de me comprendre. Et puis, je vous le demande, sur quel fait litigieux, sur quel point de doctrine pourrions-nous disculer ? A peine avez-vous daigné prêter un quart d'heure d'une attention distraite à un ordre de choses, qui, depuis des années entières, sont l'objet incessant et presque exclusif de nos études. N'est-ce point avec bon droit qu'à chacun de vous nous pourrions dire, comme autrefois Jean-Jacques à Christophe de Beaumont : « Quelle langue commune pouvons-nous parler, et comment pouvons-nous nous entendre ? » — Quoi ! vous avez fait le méritoire ef-

fort d'assister une fois, deux fois peut-être, à des séances magnétiques où une somnambule devait lire à travers un bandeau et où cette somnambule n'a pas lu, et, sans plus de délai, vous vous êtes écriés : jonglerie! charlatanisme! Eh! de grâce, messieurs, de ce que vous êtes de grands seigneurs, dont la présence intimide et met en émoi de pauvres filles souffreteuses, est-il donc si charitable et surtout si logique de conclure que nous ne sommes, nous, que d'effrontés charlatans? Que cette conclusion soit assez de votre goût pour que vous la trouviez légitime, c'est ce que je conçois sans peine; mais vos intérêts, s'il plaît à Dieu, ne sont point exclusivement les intérêts de l'humanité, et l'univers, je vous le jure, reviendra de vos arrêts. — Un mot encore pourtant : pensez-vous donc que toute la portée philosophique du magnétisme animal, ou même, si vous aimez mieux, du somnambulisme, se réduise à faire lire quelques mots par une femme hystérique à travers un bandeau opaque? Si telle est votre opinion, et vraiment vous nous le laissez croire, elle prouve irrésistiblement que vous vous expliquez beaucoup plus facilement un ridicule enthousiasme que nous ne nous expliquons, nous, de ridicules préventions. Mais si, encore une fois, telle est votre opinion, où trouverez-vous des termes pour qualifier mes prétentions, ou plutôt ma folie, alors que je vous dirai : C'est une immense révolution morale et

scientifique que le magnétisme animal recèle dans son sein : physiologie, médecine, psychologie, métaphysique ; à toutes ces choses il doit donner une face nouvelle.

Vous riez de pitié, n'est-ce pas ? Eh bien ! riez, messieurs, car vos innocentes saillies ne font de mal à personne, et une grande vérité est à l'abri de petits quolibets ; mais que Dieu nous prête vie, et peut-être apprendrez-vous un jour à vous humilier devant celle que nous prétendons vous imposer, car notre conviction, je vous en préviens, nous tiendra lieu de génie.

OBSERVATION

DE MADEMOISELLE DIANA DE C***.

Je crains fort qu'en rencontrant au premier cahier des transactions le singulier récit qu'on va lire, plus d'un lecteur ne me soupçonne d'inconséquence, puisque d'après la méthode générale que je me suis efforcé d'esquisser, un fait de pur somnambulisme ne devrait figurer qu'à la dernière partie d'un ouvrage sur le magnétisme. Mais qu'en se rappelant la liberté que je me suis réservée dans la rédaction de celui-ci, on veuille aussi réfléchir à l'énergique profession de foi renfermée dans mon précédent article, et l'on verra, si après m'être mis en contradiction flagrante, comme je viens de le faire, avec la plupart

des savans de l'époque et du passé, je ne devais point commencer par découvrir aux regards inquiets du public, une des sources naturelles où j'ai puisé les idées excentriques que je prétends substituer aux idées communes. Il me fallait donc pour cela un fait capital, concluant, irréfragable, et tel enfin que celui que j'ai choisi ; car après avoir prêté l'oreille à de semblables confidences, il ne restera plus au scepticisme qu'à m'accuser d'imposture ou de démence. Je n'ignore point qu'aucuns de nos détracteurs, qu'à l'avance même je pourrais nommer, ne seront nullement embarrassés de cette alternative ; mais comme, en premier lieu, je me sens fort de ma conscience, et que personne encore, d'un autre côté, ne m'a logiquement prouvé ma folie, je n'en suivrai pas moins, la tête haute, la ligne que je me suis tracée, sans m'inquiéter une minute de sarcasmes et d'injures qui ne m'atteindront jamais. Les hurlemens d'une multitude aveugle ne me forceront pas à nier la lumière, moi qui porte un flambeau; et malheur à ceux dont le souffle impuissant et fétide se morfondrait à l'éteindre, car j'aimerais mieux, je le déclare, les éclairer d'un incendie que de rester avec eux dans leurs ténèbres.

Comme le fait que je vais rapporter n'est qu'une relation toute médicale, j'éprouve le besoin de le faire précéder encore de quelques mots destinés à réfuter les objections qu'il ne manquera guère de suggérer

à la plupart de mes lecteurs. Ainsi, à ceux qui me diront : Prétendez-vous substituer exclusivement le magnétisme à la médecine, c'est-à-dire, rayer, d'un trait de plume, une science qui, depuis trois mille ans, rend d'incontestables services à l'humanité, et qu'ont successivement honoré tant d'illustres génies ? je répondrai :

1° Que la longévité d'une science ou d'une prétendue science ne prouve rien en faveur de sa valeur réelle; exemple : L'astrologie, l'alchimie, la chiromancie, etc., sont mortes après avoir vécu des siècles ;

2° Que le magnétisme a, comme la médecine, eu ses phases d'existences exclusives, puisqu'en feuilletant les annales du monde, nous le retrouvons chez les Égyptiens, les Indiens, et chez presque tous les peuples de l'ancienne Asie, réunissant à lui seul, entre les mains des prêtres, toutes les branches de l'art de guérir ;

3° Enfin, que nous n'avons peut-être point encore la prétention de supprimer absolument l'ancienne médecine, mais que nous concevons l'espoir de l'éclairer par le somnambulisme ; comme nous nous servirons de cet intermédiaire pour éclairer le magnétisme lui-même. — Voilà d'ailleurs à quoi se réduisent les explications dans lesquelles il me convenait d'entrer pour l'instant, car je pourrais, en leur donnant un développement anticipé, m'exposer par

la suite à de compromettantes palinodies. Arrivons donc au fait.

Mademoiselle Diana de C***, est née à Barcelonne en 1819; son père était Français, mais sa mère lui laissa en partage, avec les traditions de la vieille Andalousie, l'esprit, le tempérament, le caractère, et peut-être même jusqu'aux mœurs des femmes de son pays natal. Elle est de taille moyenne; sa peau est brune, et ses cheveux sont d'un noir d'ébène. Le système osseux est peu développé chez elle, mais elle a de l'embonpoint, et l'ampleur de tous ses faisceaux musculaires, gracieusement arrondis par du tissu graisseux, lui donne une apparence de force physique qu'au fond elle n'a pas, ou qui du moins ne se manifeste que par instans très courts. Enfin, malgré les longues infortunes éprouvées par sa famille, mademoiselle Diana m'a paru conserver encore un certain enjouement, ce qui tient peut-être, d'ailleurs, à la prodigieuse énergie morale dont la nature l'a douée.

Ce fut le 22 juillet 1840, que, sur les instances de M. Ed. Le Carpentier, son médecin habituel, je fus appelé à m'adjoindre à lui pour lui donner des soins. Le cas était sérieux et embarrassant. A la suite de pénibles émotions, dont la nature devait être et fut toujours un mystère pour moi, mademoiselle de C*** était, depuis trois jours, en proie à de violentes attaques d'hystérie, qui, sans lui laisser un

instant de véritable quiétude, se reproduisaient d'heure en heure sous la forme d'accès effrayans. Vainement, pour dissiper ces accidens, on avait mis à contribution toutes les ressources habituelles de la thérapeutique. Les narcotiques n'avaient pas plus de succès que les antispasmodiques. L'opium avait échoué comme l'éther; la belladone comme le musc; la jusquiame comme le camphre; la valériane comme les affusions froides. Rien enfin ne paraissait plus devoir réussir, et le mal l'emportait. Il était sept heures du soir, lorsque je me rendis pour la première fois auprès de la jeune malade. Son accès venait de finir, et je la trouvai dans une prostration extrême. Elle était couchée en supination, et dans une position qui me parut insoutenable. Sa figure, à demi-voilée par ses longs cheveux en désordre, s'enfonçait profondément sous le chevet de son lit. Toutes les veines du col étaient gonflées et saillantes; les bras raidis et glacés; les doigts fermés et violemment contractés sur les pouces. L'artère radiale battait avec force; de profondes et bruyantes inspirations développaient de loin en loin la poitrine; enfin, les larges ecchymoses qui marbraient toutes les parties du corps de la malade attestaient des efforts qu'on avaient naturellement dû faire pour la maintenir.—L'occasion eut-elle été favorable pour essayer de suite du magnétisme? C'est ce dont je n'ai jamais douté; mais pour l'instant, malheureusement,

d'invincibles occupations m'appelaient ailleurs, et je fus réduit à crayonner, à la hâte, une simple ordonnance pharmaceutique, qu'un bon hasard ou la providence fit d'ailleurs réussir. Le lendemain, en effet, un demi-gramme de sulfate de quinine prescrit la veille avait dissipé les principaux symptômes, puisqu'un léger accès s'était seulement manifesté depuis mon départ. Cependant il restait encore un abattement considérable. Plongée dans une sorte d'hébétude, la malade ne répondait guère à mes questions qu'à la troisième ou quatrième fois que je les lui adressais. Enfin, je lui proposai de la magnétiser; elle accepta machinalement; s'endormit presque dès les premières passes; et, alors que fidèle à la résolution que j'avais prise de ne point la fatiguer de questions durant la première heure de son sommeil magnétique, je m'étais silencieusement assis auprès d'elle, je l'entendis murmurer d'une voix basse et presque inintelligible : « *Pourquoi n'y avait-on pas songé plutôt?* » — A son réveil, mademoiselle Diana paraît aussi stupéfaite de tout ce qui l'entoure que du soulagement même qu'elle éprouve; elle demande à sa mère qui je suis, et ne se rappelle qu'avec le vague d'un rêve les terribles souffrances que naguère elle éprouvait. Enfin, elle est faible encore, mais elle ne souffre plus. — Ce remarquable amendement ne se démentit nullement pendant les jours qui suivirent. Les forces revinrent même assez vite, et tandis qu'on

voyait de plus en plus se raffermir l'intelligence, toutes les fonctions de la vie organique reprenaient en même temps leur jeu normal.

Cependant, comme dans l'unique intérêt de sa santé je continuais à magnétiser régulièrement mademoiselle de C**, je ne tardai point à constater chez elle les plus surprenantes particularités du somnambulisme. Jamais, par exemple, je n'observai mieux que sur elle l'inconcevable faculté de pénétrer la pensée.

Mademoiselle de C*** répondait sur-le-champ, et sans jamais commettre de méprise, à toutes les questions qu'il me venait la fantaisie de lui adresser *mentalement*. Je l'ai même vu saisir des pensées abstraites et métaphysiques, puisque ayant été mise en rapport avec une de ses parentes, elle répondit, sans hésiter, à cette dame qui lui demandait (toujours mentalement) si elle l'aimait : «Pourquoi ne vous aimerais-je pas, vous qui êtes si bonne !» — Quant aux phénomènes de vision, ils ne se développèrent que progressivement. « Je vois trouble, nous disait-elle, et je ne verrai bien qu'à la onzième séance, mais alors je serai très lucide.» Au jour prédit, M. Le Carpentier écrivit un mot au fond d'une boîte de carton, qu'il présenta à la somnambule, après l'avoir fermée. Mademoiselle de C*** prît la boîte sur mon invitation, la porta à ses yeux, la tourna dans le sens que je lui indiquai, et après un quart d'heure, d'une attention soutenue, lut, ou plutôt épela le mot

mystère, qui était réellement celui qu'avait écrit mon ami. Ce fait ne fut pour moi que la confirmation de ceux que j'avais vus, mais, je ne prétends nullement en exagérer l'importance. Tout incrédule, en effet, sera en droit de n'y voir que le résultat d'une connivence aussi peu flatteuse pour ma cliente que pour mon confrère ; mais j'avoue que pour mon compte j'aimerais encore mieux aujourd'hui suspecter la bonne foi de mon meilleur ami, que de croire légèrement à une chose qui me semblerait impossible. Au surplus, la clairvoyance de mademoiselle Diana ne se maintint pas au-delà de quelques jours, car ayant essayé la semaine suivante de répéter devant de nouveaux témoins les expériences que je viens de citer, presque aucune d'elles ne réussit; petite mésaventure dont je me consolai d'ailleurs aisément, dans la persuasion où j'étais d'avoir atteint, en guérissant ma malade, le véritable et unique but que j'avais dû me proposer. Malheureusement, hélas! j'avais trop présumé de ma bonne fortune, et mon succès, comme on va voir, était loin encore d'être accompli.

Le 25 août, en effet, mademoiselle Diana, mise en somnambulisme, me dit d'une voix triste et découragée : « Il faut que le ciel m'abandonne, monsieur, car demain, à deux heures de l'après-midi, vont recommencer mes terribles accès du mois dernier. »

— En êtes-vous sûre, m'écriai-je, ou plutôt ne serait-il aucun moyen de conjurer le mal que vous prévoyez ?

— Aucun ; mais on peut en prévenir la durée.

— Avec le sulfate de quinine, n'est-ce pas ?

— C'était bon pour une fois, monsieur, répliqua-t-elle en souriant tristement, mais votre remède du mois dernier ne réussirait plus aujourd'hui.

— Que faudra-t-il donc vous faire, alors ?

— A deux heures et demie me mettre dans un bain de glace.

— Que dites-vous, mademoiselle !

— Oui, monsieur, dans un bain d'eau de Seine, où l'on ajoutera quarante livres de glace.

— Et où l'on vous laissera ?

— Vingt-cinq minutes. Quand on m'en sortira, je serai prise d'un nouvel accès qui durera quelques minutes seulement. Lorsque cet accès sera calmé, il faudra me saigner aux deux pieds à la fois, et laisser couler le sang jusqu'à ce que je tombe en syncope. Je ne tarderai pas à reprendre mes sens ; il ne me restera plus alors qu'une très légère agitation, et demain à huit heures du soir je serai guérie.

A tout cela qu'objecter ? Qu'un pareil traitement est bien rigoureux, monstrueux, peut-être ; mais lequel, après tout, lui substituer ? La médecine ordinaire, au mois dernier, n'a-t-elle point, durant trois jours, attesté son impuissance ? J'éveille donc ma-

demoiselle de C***, avec la ferme résolution de suivre en tous points ses ordres, car je ne lui connais point de motif de se suicider. — Le lendemain matin, pourtant, une circonstance, que j'étais bien loin de prévoir, pensa faire chanceler mon courage. Madame de C*** m'apprend, en frissonnant, que sa fille *a ses règles*. J'endors alors mademoiselle Diana, et je lui dis :

— Mademoiselle, la réflexion qu'on vient de me soumettre sur la position dans laquelle vous vous trouvez actuellement, n'implique-t-elle point une contradiction au traitement que vous vous êtes prescrit ?

— Non, monsieur, répond-elle avec assurance, car j'avais tout prévu.

— Mais songez-y-donc, mademoiselle, un bain de glace !

— Éveillez-moi, monsieur, et faites ce que j'ai dit.

La tête me tournait, et j'aurais donné tout au monde pour qu'un autre eut assumé sur soi-même la responsabilité de ce qu'il me restait à faire. Il n'y a pas de milieu, me disais-je, les médecins sont fous à lier si tout cela réussit, mais je suis un homme à brûler vif si cela ne réussit pas. Cependant je fis prévenir quelques confrères de ma connaissance : c'était là une bonne occasion pour eux de se convertir ou de me confondre; mais aucun, suivant leur louable habitude, ne répondit à

mon appel. Un malentendu m'empêcha même d'être assisté du plus célèbre de nos *coreligionnaires*, le docteur Frapart, ce grand dialecticien dont le cœur vaut l'intelligence, et qu'on est pas moins heureux que fier de compter au nombre de ses amis. Il était donc écrit que nous serions seuls, M. Le Carpentier et moi. Enfin, nous en prîmes notre parti.—A une heure de l'après-midi, de violens maux de tête déterminent mademoiselle Diana à se mettre au lit. A une heure et demie, nous sommes auprès d'elle, et le bain de glace est préparé dans la pièce voisine. A deux heures précises, la malade cesse de parler; ses yeux se fixent, et ses paupières clignent d'une façon étrange. Enfin, elle perd connaissance, et finit par tomber dans une violente attaque de nerfs pendant laquelle elle se mord et se machille la langue jusqu'au sang, en poussant de loin en loin des cris sourds et étouffés. L'accès finit au quart; il est suivi d'un grand calme, et la malade, qui a repris toute sa connaissance, sourit et converse avec nous. Enfin, la demie sonne; le cœur nous bat; nous hésitons; mon ami et moi, nous nous regardons sans oser nous lever. Cependant il n'y a pas une minute à perdre, et je me hasarde enfin : « Mademoiselle, lui dis-je en tremblant, vous vous êtes conseillé un bain... Voulez-vous le prendre ? »

— Volontiers, monsieur, répond-elle.

Nous la laissons; quelques-unes de ses amies

l'enveloppent d'un peignoir, et nous la ramènent aussitôt, en la soutenant par les aisselles. Mais où trouver des couleurs pour peindre la scène déchirante qui se passa alors.

Mademoiselle Diana s'était naturellement figurée qu'il ne s'agissait que d'un bain chaud. Elle vient donc sans appréhension. Cependant, lorsqu'elle ne voit point de vapeur s'élever de la baignoire, elle commence à s'étonner. Elle s'approche, elle regarde, elle s'approche encore. « Mais que vois-je, dit-elle en se frottant les yeux à plusieurs reprises ! » Enfin elle porte la main et la retire avec horreur.... Oh ! je vous le dis en vérité, vous n'eussiez peut-être pas eu le courage d'aller plus loin, en voyant cette pauvre jeune fille se traîner à vos genoux en sanglottant et en vous demandant grâce. Quant à moi, j'avoue que mon trouble fut tel que je ne me rappelle plus exactement ce qui alors se passa, et que je ne saurais dire si ce fut de gré ou de force qu'elle céda à nos intentions ; mais ce dont je me souviens bien, c'est d'avoir vu cette malheureuse enfant, grelottant, morfondue, pendant vingt-cinq minutes sous quarante livres de glaçons. Je puis affirmer que de pareils tableaux ne sont point de nature à s'oublier jamais. — Cependant, mademoiselle de C*** est rapportée dans son lit, où l'accès annoncé ne tarde point à s'emparer d'elle. Mais qu'est-ce qu'un accès d'hystérie, comparativement à ce que nous ve-

nons de voir. Au surplus, il ne dure pas longtemps, et les pieds de la malade ayant été plongés dans l'eau chaude, je me mets en devoir de pratiquer les saignées prescrites. Malheur à nous ! il n'y a pas de veines apparentes, et trois ou quatre piqûres profondes donnent à peine quelques gouttes de sang. Quel parti prendre, alors ? Il n'en est qu'un de rationnel, et je me hâte d'y recourir. J'endors mademoiselle Diana, et lui demande ce qu'il faut faire.

— Une saignée d'une livre au bras droit, me répond-elle avec un calme qui me rassure, puis une autre au bras gauche, qu'on laissera couler jusqu'à ce qu'elle s'arrête d'elle-même..

Je l'éveille et lui obéis, c'est-à-dire que nous lui tirons deux livres et quart de sang ! Elle s'évanouit, puis revient à elle après quelques minutes, nous sourit et nous tend la main ; j'avoue que j'avais besoin de la voir ainsi pour le repos de ma conscience. Cependant , le reste du jour se passe sans accidents , et à huit heures, enfin, mademoiselle de C*** est guérie, comme elle l'a prédit ! mais réellement guérie, puisque *ses règles ont reparu* (1) !

Or, comme je racontai quelques jours plus tard à un de mes confrères l'observation que je viens de

(1) Cette jeune personne qui fut encore magnétisée pendant quelques jours après cette scène jouit depuis lors d'une santé parfaite.

mettre sous les yeux de nos lecteurs, il s'engagea entre ce médecin et moi un dialogue que je veux rapporter, pour donner, à qui connaîtrait peu ces messieurs, une idée juste de la manière dont les disciples d'Hippocrate envisagent et raisonnent le magnétisme !

—Dans tout ceci, mon cher Monsieur, vous êtes dupe d'un bout à l'autre.

— Dupe de quoi ?

— D'une misérable comédie.

—Jouée dans quel but ?

— Eh ! que sais-je ? mon Dieu ! peut-être de vous inspirer quelque intérêt.

— Ainsi donc, les spasmes ?...

— N'étaient que des grimaces.

— Le bain de glace ?

— Un des bains russes auxquels votre malade est sans doute accoutumée.

— Les saignées ?

— Deux petites saignées ne font pas toujours mourir.

— Non, monsieur, répliquai-je alors avec une invincible humeur que, d'ailleurs, légitimaient d'aussi pitoyables objections ; les saignées pouvaient fort bien ne point amener la mort, mais elles devaient s'opposer, ce me semble, *à la réapparition des règles*, phénomène physiologique qu'il n'y a pas moyen de simuler. A ceci qu'objectez-vous ?

— Rien, sinon que vous y attachez beaucoup trop d'importance.

Voilà donc où ils en viennent tous, quand ils se voient à bout de raison.

VARIÉTÉS.

— On sait toute l'estime que nous portons à la *médecine des médecins*, et tout le cas que nous faisons de cette polypharmacie ridicule, absurde, et souvent dangereuse à l'usage de nos docteurs patentés. Simplicité dans les moyens, énergie dans l'action, promptitude dans les résultats, telle est, pour nous, la bonne médecine, telle est aussi la médecine généralement suivie par les somnambules lucides. Nous nous ferons toujours un devoir de signaler les prescriptions suivies avec succès par nos malades, alors même que nos somnambules auraient empiété sur le domaine de quelques médecins opposés à nos convictions. Nous allons joindre l'exemple au précepte : Une somnambule d'une extrême lucidité médicale, mais qui, tout-à-fait étrangère par sa position et son éducation aux innovations thérapeutiques de la vieille école, n'a certainement jamais entendu parler de traitement indiqué par M. le docteur Amédée Latour, dans la *phthisie pulmonaire*, a prescrit, avec le plus grand succès, à un phthisique, le moyen principal préconisé par ce médecin. Or, ce moyen est précisément d'une simplicité ex-

trême; c'est le même que la nature emploie de tout temps contre les maladies analogues dont certains animaux sont atteints. L'observation de M. Latour n'en a pas, pour cela, moins de mérite, car, en médecine surtout, revenir aux enseignemens salutaires de la nature, exige plus de pénétration et de sagacité qu'on ne le pense. Voilà pourquoi souvent sommes-nous étonnés au premier abord des prescriptions données par les somnambules. Habitués que nous sommes à l'étrange et au complexe, nous avons peine à croire que les moyens les plus simples et les plus vulgaires soient précisément les plus efficaces. L'homme a sous la main tout ce qui est nécessaire à ses besoins et à l'entretien de sa santé, la nature a partout répandu, avec une libérale profusion, les moyens de guérison; il n'y a qu'à prendre la peine d'observer. Sous ce rapport, nous n'hésitons pas à le prédire, la médecine des somnambules est appelée à rendre de grands services à l'humanité.

—M. Reveillé Parise, un des plus charmans écrivains de la Presse médicale vient de publier un article remarquable sur la médecine morale : cet article est rempli, assurément, de bonnes intentions, et son auteur doit être homme bienveillant et charitable. Il doit vouloir les moyens, puisqu'il veut la fin. Eh bien, nous le conjurons *d'oser* essayer, pour la médecine morale, les moyens fournis par le magnétisme animal. Eux seuls sont assez puissans, assez

énergiques, eux seuls fournissent des consolations assez douces pour réaliser les idées humanitaires de M. Parise.

— Toutes les personnes qui se livrent à l'étude du magnétisme, ont dû lire l'intéressante notice que vient de publier M. Charpignon, dans le but de prouver l'existence d'un fluide magnétique. Or, comme notre estimable confrère d'Orléans, a pensé devoir mettre en tête de son récit les propres paroles qui, l'année dernière, traduisirent nos doutes sur ce point délicat, nous sommes heureux de pouvoir lui annoncer aujourd'hui que non seulement nous partageons sa conviction relativement à l'existence du fluide, mais que nous nous faisons fort de compléter sa démonstration par des expériences non moins concluantes que les siennes, et beaucoup plus faciles à reproduire. Ces expériences, dont la description fera sans doute partie de notre prochain cahier, nous ont d'ailleurs été suggérées par M. le vicomte du Ponceau (justice à qui de droit), qui depuis a bien voulu les répéter avec nous, en les modifiant, toutefois, suivant nos vues. Des faits simples, positifs, et tels enfin qu'il n'y ait pas à se méprendre sur leur nature et leur cause, voilà tout ce que nous demandons à nos amis pour confondre nos détracteurs. La providence fera le reste.

Paris.—Imprimerie de P. Baudouin, r. des Boucheries-S-G. 38.

UN MOT DE PHYSIOLOGIE GÉNÉRALE.

En dépit du *hourra* universel que, d'un bout de l'Europe à l'autre, soulèvent nos prétentions de réforme, il n'en reste pas moins, en matière de magnétisme animal un point inattaquable, puisque tout le monde nous l'accorde, et ce point est fondamental, puisqu'il s'agit de l'influence qu'un homme peut exercer sur un autre homme par la simple puissance de sa volonté, tout au plus traduite par certains actes physiques. C'est qu'il ne serait point facile, en effet, de nous contester l'existence d'une faculté que chacun, du plus au moins, peut retrouver en soi, et qu'à des degrés inégaux, sans doute, possèdent tous les êtres vivans. Aussi, les plus récalcitrans eux-mêmes (ce qui pourrait peut-être signifier pour nous les plus intéressés à se montrer tels), nous font-ils là-dessus si bon marché de nos croyances que M. le professeur Bouillaud eut un jour la franchise de m'avouer *in petto*, qu'il croyait tout-en magnétisme, à l'exception des *miracles*. Or, ce n'est point ici le lieu de commenter cette singulière profession de foi du célèbre médecin de la Charité, non plus que de rechercher la signification qu'il lui plait d'attacher au mot miracle ; mais faisons lui remarquer néanmoins que, s'il appelle ainsi tout ce qui échappe aux investigations de sa belle intelligence, bien des choses dans la nature doivent lui sembler miraculeuses.

La terre décrivant son ellipse dans le vide; cette pierre qui tombe à sa surface; cette hirondelle qui retrouve son nid après six mois d'absence; l'aiguille de la boussole devinant le septentrion; cet arbre qui grandit; cette mouche qui vole; cet homme qui pense! qui de nous s'est jamais flatté d'expliquer ces merveilles?... Pauvres atomes que nous sommes! le possible serait bien étroit s'il appartenait à notre chétif intellect d'en poser les limites; mais il est infini comme Dieu, et c'est presque un blasphème que d'en douter.

Oublieux de la saine maxime que s'était imposée le grand Newton, et à laquelle il ne cessa jamais d'être fidèle *hypotheses non fingo*, la plupart de nos confrères en magnétisme admettent, pour se rendre compte des phénomènes dont ils sont témoins, la subtile intervention d'un agent inconnu, auquel ils ont donné le nom de *fluide magnétique*. Certes, je suis bien éloigné de condamner cette hypothèse, puisque, après tout, c'est le propre des hommes raisonnables d'essayer l'analyse de leurs sensations au creuset de leur intelligence. Mais ce que je ne puis m'empêcher de blâmer, c'est le tort qu'on eût évidemment d'accepter une simple conjecture à l'égale d'une vérité de fait, et de matérialiser tout d'abord un agent peut-être purement fictif, puisque personne, en définitive, ne l'a jamais ni vu, ni palpé, ni senti d'aucune façon. Qu'on y réfléchisse, en effet, l'étrange propension

à ne se repaître que de matière a beau tourmenter l'esprit humain, les grandes forces de la nature n'en demeurent pas moins dépourvues et d'étendue et de corps, car nos sens n'ont point encore saisi l'attraction planétaire, cette sublime et magique puissance d'où émane éternellement l'harmonie de l'univers; mais défions-nous d'analogies dont rien, au résumé, ne prouve l'exactitude, et tâchons de combler la lacune laissée par nos devanciers en jugeant le fait dans le fait lui-même.

Personne n'ignore combien sont restreintes encore les notions que nous possédons sur la vie humaine. Vainement, prenant pour thème de leurs spéculations quelques-unes de ses propriétés les plus saillantes, les Haller, les Brown et notre immortel Bichat, se sont évertués à la définir. Ceux-ci ne voient encore dans l'ensemble des phénomènes qui la constituent, que les réactions spéciales d'une matière modifiée dans ses propriétés intimes en s'organisant; tandis que ceux-là tranchant la difficulté sans la résoudre, rejettent obstinément toute espèce de rapprochement et de comparaison entre l'homme et les autres êtres de la nature, et nous laissent pour leur dernier mot l'association d'une *âme* avec un *corps*. Enfin, il s'en rencontre qui, à l'exemple de saint Paul (*Épître aux Thessaloniciens*, ch. v.) trouvent moyen d'extraire trois entités de l'organisme humain, à savoir : un *esprit*, ou âme immortelle,

une *âme* vivante et un corps, *spiritus et anima et corpus.* Pour des raisons que l'on comprendra sans peine, nous nous abstiendrons, autant que possible, d'aborder la première de ces abstractions, car l'existence d'une âme immortelle est un article de foi, et partant ne se discute pas; mais heureusement il n'en est point ainsi de l'âme vivante, l'*anima* de saint Paul. Celle-ci nous appartient de droit, et fait partie du domaine de la science, car son essence est toute terrestre.

Or, si, comme nous le présumons, elle ne diffère en rien de la *vitalité* de nos physiologistes, d'une des *archées secondaires* de Van Helmont, de l'*âme matérielle* de Sthal, du *principe vital* de Barthez, enfin du *mouvement vital*, cet être de raison qui préoccupa si longtemps les génies inquiets du grand Locke et de l'abbé Condillac, nous avons l'espoir d'en établir une définition, je ne dis pas seulement rationnelle, mais à peu près rigoureuse. Les simples propriétés de la matière, admises par tous les physiciens sous les noms d'adhésion, d'affinité, d'attraction moléculaire, etc., nous semblent, en effet, donner une raison suffisante de la vie, mais pour qu'on ne nous soupçonne pas de matérialisme, nous le répétons encore une fois, de la vie organique seulement.

Et d'abord, ce n'est point dans l'homme, de toutes les machines vivantes la plus compliquée, qu'il con-

vient, en premier lieu, d'étudier l'action vitale, et d'en rechercher les lois. Ce fut l'application d'uue méthode contraire à celle que nous proposons, qui enfanta toutes les absurdes rêveries, que la plupart des anthropologistes nous ont présentées jusqu'à présent sous le pompeux nom de systèmes. Remplaçons donc l'analyse par la synthèse, puisque l'expérience nous démontre que la première est impraticable; procédons toujours, en un mot, du simple au composé, et nous aurons infailliblement touché au but si nous parvenons à rencontrer quelque part le mouvement éternel, ou plutôt la source de ce mouvement, qui, en se transmettant d'âge en âge, anime successivement toutes les générations d'êtres.

Tout le monde sait qu'il y a dans la nature des corps simples et des corps composés. Je ne m'arrêterai point à définir ni les uns ni les autres, ce qui serait pour le moins un lieu commun, mais je rappellerai pourtant à ceux de nos lecteurs qui sont peu familiarisés avec les études chimiques, que, tandis que les derniers sont innombrables, le nombre des premiers est tellement limité, qu'on en compte guère plus encore d'une cinquantaine, dont je me garderai bien d'ailleurs d'énoncer les noms barbares. Quoi qu'il en soit, c'est en se combinant, puis en s'agrégeant entre eux de mille façons et dans des proportions variées jusqu'à l'infini, que ceux-ci donnent naissance à toutes les substances que nous connaissons. Cela

est si vrai que l'analyse chimique est déjà parvenue à nous initier à la formation primitive de presque toutes les individualités de la nature inerte ; seulement, elle n'est point encore résolue, et peut-être même ne résoudra jamais le problème des combinaisons incomparablement plus complexes qui fournissent la succession des corps organisés. Mais si nous descendons attentivement la grande série des êtres qui conduit, par degrés presque insensibles, depuis l'homme jusqu'au minéral, nous nous sentons tellement frappés de l'analogie qui unit entre eux tous les anneaux de cette chaîne fictive, que nous ne sommes pas éloignés d'admettre :

1° Que, prise dans son acception la plus large, la vie est partout identique, quelque part qu'on l'observe :

2° Que nous pourrons presque nous flatter de l'avoir au moins fait concevoir dans l'homme dès l'instant où nous l'aurons fait comprendre dans un atome. Eh bien! prouvons par un exemple qu'on peut retrouver son élément fondamental (le mouvement), jusque dans la plus simple de toutes les combinaisons chimiques :

Si, dans certaines conditions déterminées, nous mettons en contact deux corps élémentaires, l'oxygène et l'hydrogène, les molécules de ces deux corps vont, en raison d'une force d'affinité qui leur est essentielle, se rapprocher, se combiner, pour former

les molécules d'un corps nouveau. Une vapeur blanchâtre et floconneuse remplira d'abord tout l'appareil en donnant lieu à un dégagement de calorique et de lumière proportionnel à la rapidité de l'opération. Puis cette vapeur ne tardera pas à s'éclaircir en se condensant, et bientôt il ne restera plus dans le ballon de verre qui aura servi de foyer à cette combustion, qu'une multitude de petites perles sphéroïdes et diaphanes suspendues à ses parois. Or, si, dans toutes ces gouttelettes d'eau (car c'est de l'eau qui vient de se former), l'on consent à voir avec nous tout autant de véritables individualités, je soutiens que chacune d'elles va nous présenter l'image, je ne dis pas complète, mais parfaite, de la vie organique à l'état rudimentaire. Reprenons, en effet, l'opération au point où nous l'avons laissée; enflammons de nouveaux volumes d'hydrogène et d'oxygène, et aussitôt un mouvement intime et régulier recommence à se manifester dans chacune de ces gouttes d'eau, qui, sans perdre son aspect sphérique, se meut et s'accroît dans tous les sens comme un animal qui grandit. Mais jusques à quand durera cette éphémère existence? Jusqu'à l'instant où l'on cessera de lui fournir les élémens qui l'entretiennent, et c'est alors seulement qu'au mouvement succèdera le repos; le repos, cette éternelle immobilité que les hommes ont appelé *mort*.

Mais ce n'est pas tout : indépendamment du mouvement, je retrouve en abrégé, dans la vie de ma

goutte d'eau, tous les épiphénomènes de la vie animale. Les physiciens y constatent un dégagement continuel de fluides inpondérables. De la chaleur, de la lumière et de l'électricité se logent donc comme dans la chair d'un homme, dans toutes les interstices moléculaires de cette eau qui *vient de naître*, et qui, elle aussi, se *refroidira comme un cadavre* après le total accomplissement de sa formation.

Que maintenant on se garde bien de ne voir qu'une paradoxale allégorie dans les quelques lignes que nous venons d'écrire, car s'il est un moyen d'expliquer la transmission du mouvement d'une manière aussi plausible que ce mouvement lui-même, nous aurons véritablement pénétré le grand mystère de la vie. Eh bien! qu'on imagine que dans le produit d'une combinaison chimique se développe primitivement quelques corps embryonnaires, qui, après la cessation du mouvement, c'est-à-dire après l'accomplissement de cette première combinaison soit de nature à en recommencer une nouvelle au simple contact des corps ambiants, et l'on aura deviné l'histoire sommaire de toutes les plantes, de tous les animaux, de tous les hommes, en un mot, de toutes les races organiques. En effet, tout nous porte à croire que les choses se passent ainsi dans la nature. Les graines et les bourgeons des arbres, de même que les germes reproducteurs des animaux se développent en même temps que ces arbres et ces animaux eux-mê-

mes. De la terre, de l'eau, du soleil, de l'air et des substances assimilables, fournissent ou mettent en jeu les élémens multiples des combinaisons dont ces germes et ces graines font eux-mêmes partie. Ceux-ci reproduisent à leur tour leurs analogues en obéissant aux mêmes lois, et voilà, jusqu'à n'en pas douter, comment se perpétue le monde vivant.

Il nous resterait maintenant à chercher la nature et la cause des propriétés abstraites que la matière contracte en s'organisant. Ce serait une chose curieuse, par exemple, que de montrer quel est le rapport qui existe entre la simple affinité chimique et les premières traces de cette sensibilité confuse qui caractérise l'individualité ; par quelles transformations cette sensibilité peut engendrer l'instinct, enfin l'instinct, l'intelligence. Mais, à supposer encore que ce genre de recherches fût praticable, ne devrions-nous pas, pour notre satisfaction à tous, récuser tout d'abord leurs conséquences? Heureusement, du reste, la Providence a prévu notre convoitise, et sur ce point nul n'atteindra jamais jusqu'au fruit défendu.

Quoiqu'il en soit, je ne crains pas qu'on m'accuse de sophisme, en résumant tout ce qui vient d'échapper à ma plume dans cette double conclusion :

1° Nous ne connaissons que très imparfaitement les propriétés de la matière, par cela seul que nous ne les pouvons saisir que dans la matière inerte ;

2° La plus complexe de toutes les vies animales,

celle de l'homme, ne diffère peut-être point, quant à son principe, de la vie du dernier des êtres.

Si donc il est vrai que toute espèce de vie animale n'est point autre chose que la saturation de l'*élément vivant* (1), par des élémens assimilables à sa substance; si, en un mot, cette vie, à proprement parler, n'est qu'une grande combinaison chimique dans laquelle les propriétés de la matière acquièrent peut-être un développement et une perfection proportionnels à la perfection que cette matière elle-même semble acquérir dans le haut degré de l'échelle vivante, ne reste-t-il pas constant que tout organisme doit être le foyer permanent et le point de départ de phénomènes analogues à ceux que nous voyons se développer dans toutes les combinaisons chimiques ordinaires? Ainsi, tandis que la goutte d'eau qui se forme s'entoure d'émanations électro-lumineuses, que nos physiciens n'ont sans doute pas la prétention d'avoir rigoureusement définies, quelque chose de semblable ne doit-il point s'échapper sans cesse d'un organisme humain? *Or, je ne sais quoi* dont nous sommes bien éloignés sans doute de nous faire une

(1) L'oxygène de l'air ainsi que la partie nutritive des alimens se combinent continuellement avec l'élément embryonnaire, de telle sorte que sans les accidens qui la provoquent, la mort n'arriverait qu'à la saturation complète de cet élément. C'est, ce me semble, prouver clairement la pétrification des os et l'ossification des artères chez les vieillards.

idée nette, mais qu'il ne nous répugne pas plus d'admettre que la pensée elle-même dont il semble parfois le véhicule, ce subtil intermédiaire de la volonté ne serait, ni plus ni moins pour nous, que le *fluide magnétique*, dont nous essaierons, plus tard, de prouver directement l'existence.

FAITS

TENDANT A PROUVER L'EXISTENCE D'UN FLUIDE MAGNÉTIQUE,

(Communiqués par M. le vicomte Du Ponceau.)

1° Henriette, jeune femme d'environ 26 ans, d'un tempérament bilieux, et dont la sensibilité nerveuse paraît très irritable, dort du sommeil magnétique. Celui qui l'a endormie lui présente un verre d'eau qu'il a soumis à quelques passes dans la pièce voisine,

(1) Nous avions d'abord eu l'intention de ne rapporter pour l'instant, des expériences de M. Du Ponceau, que celles dont l'effet direct est de prouver l'existence d'un fluide magnétique; mais pour ne point défigurer, en la tronquant, la relation de notre aimable et studieux correspondant, nous nous décidons à l'imprimer tout entière.

Plus d'un lecteur peut-être la trouvera ridicule; mais à qui la faute si la vérité se montre quelquefois telle aux hommes. —J'ai de si bonnes raisons de croire vrai ce qu'on va lire, que, sans l'avoir vu, je le signerais de mon sang : pourquoi donc craindrais-je d'en accepter la responsabilité? J'aurai plus d'une fois d'ailleurs l'occasion d'y revenir pour les conséquences qu'on en peut tirer, et je dirai, au prochain numéro, avec quelle modification dans les résultats j'ai répété les expériences dont il va être question. (A. T.)

sans autre intention que celle de communiquer au liquide une vertu magnétique. Henriette, après l'avoir porté à ses lèvres, déclare que ce liquide a une saveur qu'elle ne peut définir, mais qui lui semble avoir de l'analogie avec celle du citron. Un autre verre d'eau également magnétisé dans le même but et avec les mêmes précautions, mais par une personne étrangère mise en rapport avec la somnambule, réveille chez elle l'idée du chocolat, bien qu'elle sache, dit-elle, qu'il n'en entre pas dans cette liqueur. Enfin on apporte un troisième verre d'eau qui n'a pas été magnétisé. Henriette en boit une gorgée, fait une légère grimace et déclare que *ce n'est que de l'eau pure.*

2° Rosalie, sur laquelle les expériences suivantes ont été faites, est une jeune fille de 18 ans, d'un tempérament légèrement sanguin. Son système nerveux ne paraît pas trop développé. Elle jouirait d'une fort bonne santé si, depuis l'âge de puberté, elle n'éprouvait de temps en temps des maux d'estomac assez violens : son éducation est celle d'une pauvre ouvrière, uniquement occupée de faire vivre de son travail une mère vieille et infirme. A tout cela il faut ajouter, pour avoir une appréciation physique et morale du sujet, que Rosalie n'est jamais sortie d'une province fort éloignée de Paris.

Rosalie se trouvant en état de somnambulisme dans une pièce séparée et bien close, un peloton de laine est magnétisé par la personne qui l'a endormie et

placé dans le fond d'un des chapeaux d'homme qui sont entassés pêle-mêle au-dessous d'une console. On introduit alors la somnambule dans l'appartement et on l'invite à chercher *un objet*, sans autre désignation. Elle commence par faire le tour de la pièce, touche différens meubles, mais ne s'y arrête pas; puis enfin, après avoir porté son examen du côté de la console, elle découvre le peloton, qu'elle apporte sans hésiter.

3° Rosalie dort depuis quelques minutes. Un docteur incrédule, dans l'intention de s'assurer si l'action magnétique peut être réellement concentrée sur des objets inanimés, emmène le magnétiseur hors de la pièce et lui propose d'opérer sur une marche d'escalier; c'est la dixième que choisit le docteur. La dixième marche à partir du bas de l'escalier, reçoit donc les passes magnétiques. Au moment de se retirer, le magnétiseur desirant à son tour, et en même temps, faire aussi son expérience, déclare mettre mentalement une barrière au-dessus de la dixième marche, pour empêcher Rosalie de continuer sa route. Les choses ainsi préparées, le docteur reconduit le magnétiseur, qu'il ne quitte plus, auprès de la somnambule toujours endormie. D'après le desir qu'il exprime, elle est réveillée sans attouchement et simplement par quelques gestes faits à distance. Ce n'est qu'après un examen sérieux de l'état parfaitement normal de la jeune fille que, sur l'ordre de l'incré-

dule, Rosalie prend un flambeau pour aller se coucher. Dans ce trajet elle doit forcément passer par l'escalier à la marche magnétisée. Au bout de cinq ou six minutes on se met à sa poursuite ; le docteur passe le premier, et quel n'est pas son étonnement lorsque, arrivé au bas de l'escalier, il aperçoit la jeune fille debout et immobile sur la dixième marche. Alors s'établit le dialogue suivant :

— Rosalie, que faites-vous donc là?

— Monsieur, je dors.

— Et qui est-ce qui vous a endormie ainsi?

— C'est la marche sur laquelle je suis ; il s'en échappe une vapeur chaude qui m'a monté aux jambes et m'a endormie.

— Eh bien, puisque vous dormez, allez donc vous coucher ?

— Monsieur, je ne puis, parce qu'il y a là une barrière qui m'empêche de passer.

4° Rosalie est à dix-huit lieues de son magnétiseur. Celui-ci lui adresse par la poste un papier sous enveloppe qui ne contient autre chose que ce mot: *Dormez*. Cette lettre n'est remise que trois jours après avoir été écrite. En la recevant, Rosalie paraît fort étonnée de cette plaisanterie dont elle rit beaucoup, puis au bout de quelques minutes elle tombe en somnambulisme et déclare dans cet état qu'elle y a été mise par l'intermédiaire du papier que son magnétiseur lui a envoyé.

Tous ces faits obtenus en agissant sur la matière inerte, en l'absence de la somnambule, ont été fréquemment répétés et presque toujours avec un succès complet. Mais il en est d'autres qu'il n'est pas moins curieux d'observer et qui constituent peut-être un nouvel ordre de phénomènes. Ils sont relatifs aux modifications que l'on peut apporter magnétiquement dans la sensation du goût, dans la forme et la propriété de la matière.

Sur le goût. Un verre d'eau pure, soumis à l'action magnétique, a pris pour la somnambule la saveur qu'il a plu au magnétiseur de lui communiquer, et toujours ce liquide a, non pas réveillé vaguement le souvenir d'un goût analogue, mais produit la sensation même de la liqueur ; en d'autres mots, l'eau pure a fait éprouver à la jeune fille la vive causticité du rhum ou causé la sensation douce et froide de l'orgeat, suivant que l'un ou l'autre de ces liquides avait été désigné au magnétiseur.

Sur la forme. De nombreuses expériences ont prouvé jusqu'à l'évidence qu'en magnétisant les objets inanimés hors des yeux des somnambules, on pouvait en modifier la forme pour eux, et même la changer complètement. Ce qu'on ne saurait trop remarquer, c'est que les effets ainsi opérés produisent toujours toutes leurs conséquences comme s'ils existaient réellement.

Rosalie endormie est placée à l'extrémité d'un salon, la tête tournée vers la muraille. Un incrédule demande, avec cette voix que sait toujours si bien mesurer l'homme qui doute, que le magnétiseur, placé à plus de 5 mètres de la somnambule, brise l'un des pieds de la chaise sur laquelle elle est assise. A peine deux ou trois passes sont-elles dirigées vers l'objet désigné, que Rosalie se lève brusquement et s'écrie : Ah mon Dieu ! je vais tomber, ma chaise n'a plus que trois pieds. — Une autre fois, en l'absence de Rosalie, le plancher du salon a été magnétisé dans l'intention de le changer en terre labourée. Lorsqu'on introduit la fille endormie, elle refuse d'avancer et prétend que les sillons l'empêchent de marcher et qu'elle ne sait où poser les pieds. Ce même plancher prend aussi, sur la demande qu'on en fait, l'aspect d'une rivière gelée, etc.

Sur quelques propriétés de la matière. Ces faits consistent à démontrer que le magnétisme peut donner à la matière une vertu qu'elle ne possède pas par elle-même. Exemples. — Rosalie est en état de somnambulisme dans une pièce voisine de celle ou se trouve son magnétiseur. Devant une console sont placées par hasard deux chaises, dont une fort légère. C'est précisément celle-là qu'on prie le magnétiseur de charger d'un poids considérable, ce qu'il entreprend de faire au moyen de passes nombreuses.

L'opération terminée, on introduit la somnambule. Après quelques expériences d'une autre nature, on l'engage à prendre l'une de ces chaises et à venir s'asseoir auprès du feu. Le hasard lui fait choisir celle des deux qui est la plus lourde réellement. Rosalie l'apporte sans peine dans le voisinage de la cheminée. Une dame n'ayant pas de siége, on prie Rosalie d'aller chercher l'autre. Elle va donc à ce meuble, le saisit de ses deux mains, puis semble faire un violent effort pour l'enlever: la chaise reste immobile. Sur les instances qu'on lui adresse, elle essaie encore, mais toujours sans succès; cependant ses muscles se tendent, son visage se colore, enfin elle s'écrie avec une voix altérée comme par de violens efforts : Ah! mon Dieu! je ne pourrai jamais, c'est trop lourd. — Un livre a été magnétisé sur une cheminée avec l'intention de le faire adhérer au marbre. Sur le desir qu'on en témoigne à Rosalie, elle va pour le chercher, mais ses efforts pour l'enlever sont vains; seulement comme la volonté du magnétiseur n'a eu d'autre but que de fixer au marbre la partie de la reliure qui lui touche, Rosalie ouvre le livre dont elle feuillète les pages, mais sans plus pouvoir l'arracher de la cheminée que si l'un des côtés de la couverture était réellement fixé. C'est ainsi encore qu'une soucoupe ayant été magnétisée, on prie Rosalie de la prendre sur une étagère et de l'apporter. Au moment où elle la présente, ses doigts sont étroi-

tement crispés sur la porcelaine et elle déclare qu'elle ne peut la lâcher. Telle aussi a été la volonté du magnétiseur communiquée par l'intermédiaire de l'objet.

Nous arrivons maintenant, on pourrait presque dire par une transition insensible, à une série de faits qui constituent cependant encore une classe particulière. Car on a vu que les modifications apportées à la forme des objets étaient telles dans les expériences de la terre labourée et de la rivière gelée, qu'on pouvait bien les regarder comme des créations complètement neuves. On comprendra donc, par analogie du moins, que l'action magnétique puisse créer des objets entièrement imaginaires. En voici quelques exemples : Rosalie cause en état de somnambulisme avec quelques personnes. Un incrédule prie le magnétiseur de placer sur un siége inoccupé une paire de ciseaux ouverte. Quelques passes sont exécutées sur le fauteuil indiqué. Au bout d'un quart d'heure environ, on fait lever la somnambule, puis, par un hasard heureusement amené, on l'invite à s'asseoir sur le siége qui vient d'être soumis à la magnétisation. Mais Rosalie s'y refuse.

— Pourquoi donc ne voulez-vous pas vous asseoir ? lui demande-t-on.

— Parce que je ne veux pas me piquer.

— Allons, asseyez-vous.

— Non, Monsieur, il y a là (en montrant le siége) des ciseaux qui me feraient mal.

Une autre fois, à la demande d'une personne qui ne croit pas encore, un poteau en bois est élevé magnétiquement au milieu du salon ; on y attache mentalement une corde qui doit entourer le cou de la somnambule. Rosalie s'écrie presque à l'instant même :

— Ah ! Monsieur, comme cela me serre le cou.

— Quoi donc ?

— La corde qui est attachée à ce poteau en bois. Sur la question de savoir où ce trouve ce poteau, après avoir été délivrée du lien imaginaire dont elle se plaint, elle se lève et montre du doigt la place même où le magnétiseur a élevé son poteau fantastique.

Rosalie dort paisiblement, dans un fauteuil, du sommeil magnétique. Son magnétiseur lui soulève les pieds, puis passe sa main entre eux et le plancher. Ce signe, d'après la demande qui lui en a été adressée, doit placer un tabouret sous les pieds de la somnambule. Effectivement, à partir de ce moment, les deux pieds de Rosalie restent en l'air comme s'ils étaient réellement supportés par un objet placé au-dessous d'eux. Lorsqu'on leur imprime une forte pression ils sont contraints d'y céder, mais alors tout le corps suit le mouvement, et aussitôt que l'action cesse, les deux pieds se relèvent ensemble dans la position

qui leur a été imposée par le magnétiseur. C'est à peu près l'effet qu'éprouve une personne cahotée dans une voiture : le point d'appui sur lequel reposent les pieds s'exhausse et s'abaisse, sans que pour cela les rapports de position des différentes parties du corps entre elles en soient sensiblement altérés. Après être restée longtemps ainsi, sans témoigner aucune fatigue, on demande à Rosalie pourquoi elle tient ses pieds élevés. C'est, répond-elle, parce que je les ai placés sur un tabouret.—Sans énumérer un plus grand nombre de faits du même genre, voici, pour terminer cet ordre de phénomènes, une observation qu'il est peut-être utile de signaler, parce qu'on aura occasion d'y revenir. Rosalie est en somnambulisme dans une pièce attenante à un salon, la porte de communication entre ces deux appartemens a été fermée, mais une autre porte donnant issue du salon sur un escalier est restée ouverte. Le magnétiseur y pose magnétiquement une barrière, puis Rosalie est introduite par une personne étrangère. On l'engage à sortir dans l'escalier, mais elle déclare ne le pouvoir faire, parce que, dit-elle, *cette porte est barrée* ; pour qu'elle puisse la franchir, il faut que le magnétiseur rompe en quelque sorte le charme.

Non seulement, comme on vient de le voir par les exemples ci-dessus, l'action magnétique peut créer pour Rosalie des objets complètement imagi-

naires, mais encore elle lui enlève, au gré du magnétiseur, la faculté de voir des objets existans réellement, et placés dans des conditions à être parfaitement distincts pour elle à l'état ordinaire. Ainsi une simple passe magnétique suffit pour qu'un meuble, une personne, une partie d'appartement toute entière disparaisse aux yeux de la somnambule. Questionnez-la, par surprise, tendez-lui tous les piéges que vous voudrez, jamais elle ne verra aucune des personnes ou des choses que son magnétiseur aura rendues invisibles, et ce qui ne doit guère laisser de crainte de fraude dans cette expérience, c'est que ceux qui auront été ainsi frappés pour elle d'invisibilité, tenteront vainement de provoquer chez la somnambule, le rire, l'étonnement, l'effroi, etc., etc., ou quelque autre impression que ce puisse être.

Tous ceux qui se sont occupés de magnétisme ont remarqué qu'un des caractères du somnambulisme est de ne laisser aucun souvenir au réveil, à moins toutefois que le magnétiseur n'ait eu l'intention de faire survivre une idée à la cessation de l'effet magnétique. Alors la pensée conçue sous l'empire de l'agent, se continue dans l'état ordinaire et produit presque toujours le résultat attendu. Cette observation a dû nécessairement porter à croire qu'il serait peut-être possible de transporter dans la vie naturelle des somnambules quelqu'autre phénomène de leur existence magnétique. Relativement à l'invisi-

bilité, de nombreuses expériences n'ont laissé aucun doute sur cette possibilité. Nous nous contenterons de citer seulement le fait suivant. — Rosalie est endormie, on lui a appliqué une couche épaisse de coton cardé, recouverte d'un bandeau attaché derrière la tête. Dans cet état, elle est amenée au milieu de gens qu'elle ne connaît pas. Parmi eux, on choisit pour la rendre invisible, une personne étrangère qu'elle n'a jamais pu voir. Après quelques passes magnétiques, cette personne passe avec deux autres vêtues comme elle derrière un paravent. On ôte alors le bandeau à Rosalie, on la démagnétise. Elle reprend sa physionomie habituelle, elle cause comme de coutume avec ceux qui l'entourent. Tout à coup un bras s'élève au-dessus du paravent, Rosalie est une des premières à l'apercevoir ; un second bras apparaît ensuite, elle le voit encore ; mais lorsque le troisième est élevé près des autres, elle déclare toujours n'en voir que deux. Le troisième bras est effectivement celui de la personne rendue invisible. Cette expérience se répète dix fois, vingt fois, toujours de façon différente, *jamais* Rosalie n'aperçoit la personne invisible, bien qu'elle ait changé de vêtemens avec celles qui, comme elle, se trouvent derrière le paravent.

Un fait du même genre a lieu aussi pour les barrières dont nous avons parlé. Pendant que Rosalie est en somnambulisme la porte d'entrée de la pièce

dans laquelle elle se trouve a été fermée magnétiquement, quoiqu'elle soit bien réellement ouverte. A la fin de la séance, lorsque Rosalie est tout à fait réveillée, elle prend congé et se dispose à sortir ; mais au moment de passer la porte, elle prétend voir *un nuage* qui, suivant son expression, *la bouche*, et l'empêche de passer. Vainement le magnétiseur cherche-t-il à dissiper cette apparition, il n'y peut parvenir qu'après avoir rendormi la fille.

Nous arrivons enfin à la dernière expérience qui a pour objet, comme la précédente, de faire passer les créations fantastiques du magnétisme dans la vie réelle, et cette fois, comme elle ne m'est pas personnelle, je cite textuellement pour n'omettre aucun détail.

« Après avoir magnétisé Rosalie dans le petit sa-
» lon de madame ***, je demande ce qu'on desire que
» je lui fasse voir. — Une petite fille me répond l'un
» des assistans. — Je m'approche donc d'une chaise
» et cherche en quelques passes à y fixer mon idée,
» comme nous l'avons fait souvent ensemble. Rosa-
» lie, que j'amène en face de mon œuvre, après un
» moment d'hésitation, finit par me dire : — Je vois
» très bien, c'est la petite Hortense. — Renvoyée
» dans une autre pièce, je change la chaise de place
» pour qu'elle ne puisse la reconnaître, mais j'hésite
» et la pose dans plusieurs endroits différens avant
» de la fixer. Je vais ensuite réveiller Rosalie dans

» la chambre de madame ***, puis je rentre avec » elle dans la petite salle. Qu'aperçoit-elle, *bien » éveillée?* Non pas une petite fille, mais six petites » filles, à mon grand étonnement, comme tu dois » penser. Vainement je cherche par des passes trans- » versales à anéantir ma création multiple ; impossi- » ble. Curieux d'avoir l'explication de tout ceci, je » rendors Rosalie et lui demande le mot de l'énigme. » — Pardi, monsieur, répond la fille, il ne fallait » pas changer la chaise de place, je n'aurais vu » qu'un enfant; mais partout où vous l'avez dépo- » sée le *fluide* a passé à travers et a formé un enfant » tout pareil à celui qui est au dessus. — Qu'est-ce » que le fluide. — Un léger vent qui vous sort des » doigts. »

OBSERVATION DE M. A. G*** (1).

SURDITÉ DATANT DE QUINZE ANS ET GUÉRIE EN UN MOIS.

Il n'est personne qui n'ait eu connaissance des dernières communications faites à l'Académie des

(1) Ces expériences ne sont certainement pas de celles que nous avions promis de signaler à M. Charpignon, comme étant d'une reproduction plus facile que les siennes ; mais néanmoins, elles ont une telle importance, que nous ne saurions trop engager les magnétiseurs à les répéter, en attendant que nous racontions nous-mêmes, comme quoi nous sommes parvenus à donner à l'une d'elles (l'invisibilité au réveil), un cachet d'authencité qui ne laisse rien à desirer. (A. T.)

Sciences, relativement à l'heureux emploi du magnétisme dans le traitement de la surdité. Or, le cas suivant (quoiqu'il ne s'agisse point d'un sourd-muet) ne me paraît pas moins digne de fixer l'attention des savans et du public, que ceux dont on a entretenu l'Académie.

Et d'abord je commence par déclarer que monsieur A. G*** n'est rien moins qu'un être de raison, non plus que son histoire un conte fait à plaisir pour l'honneur de nos croyances. Les incrédules pourront en appeler au témoignage de M. G*** lui-même, car il est encore pour quelques mois à Paris, où il habite la maison portant le n° 51 de la rue de Provence. Voilà pour les *notes et pièces justificatives*, arrivons maintenant au fait.

M. G*** est âgé d'approchant vingt-deux ans. Quoiqu'il soit né dans les environs de Marseille, il est très éloigné d'avoir une constitution méridionale. La lymphe et le tissu graisseux dominent évidemment dans son tempérament, circonstances qui, dans nos idées communes, ne devaient pas me laisser l'espérance de trouver en lui une grande sensibilité au magnétisme; mais le fait démentit heureusement mes prévisions sur ce point. Ce fut le 16 janvier dernier que M. G*** vint me consulter pour la première fois. Il me raconta en peu de mots l'histoire de sa maladie. A la suite d'une scarlatine dont il fut atteint en 1825, et qui compromit sérieu-

sement ses jours, il avait complètement perdu la faculté d'entendre de l'oreille gauche, et depuis, rien n'avait pu lui faire recouvrer l'usage de cette faculté. M. G*** avait pourtant mis à contribution toutes les ressources de l'art. Après s'être confié d'abord aux médecins de son pays, il se décida à venir consulter les plus célèbres praticiens de la capitale. M. le professeur Andral eut la franchise d'avouer l'impuissance de la médecine en pareil cas, et M. Jules Cloquet conseilla les eaux d'Aix en Savoie, qui parurent amener d'abord de l'amélioration ; mais malheureusement cette amélioration ne se soutint pas.

M. A. G*** revint donc à Paris, plus désespéré que jamais d'une infirmité dont il ne pensait plus guérir, et dont il s'exagérait d'ailleurs les inconvéniens, car bien qu'elle ne compromît qu'imperceptiblement et les agrémens de son esprit et la facilité de ses relations sociales, n'entendre que d'une oreille lui paraissait ne vivre qu'à demi. Il tenta donc un dernier effort en se livrant aux mains d'un homéopathe ; mais les *infinitésimaux* y perdirent leur latin, et le régime austère qu'on lui imposa ne fit que lui délabrer l'estomac sans lui rendre l'audition.

Voilà donc une nouvelle preuve de l'assertion que nous avons avancé dans notre premier numéro : « ce n'est jamais qu'en désespoir de cause, c'est-à-dire après avoir épuisé toutes les ressources habi-

tuelles de la médecine classique, que les malades se décident à nous consulter.» En effet, après l'homéopathie que pouvait tenter encore M. G*** ? Rien, ou magnétisme, ce qui, au surplus, lui semblait presque la même chose. Or, nous allons voir ce qu'il en advint ; mais précisons d'abord l'état du malade au premier jour qu'il fut magnétisé.

M. G***, après être entré avec moi dans les détails qu'on vient de voir, me prie d'examiner son oreille, qui, depuis l'origine de son affection, est le siége d'un écoulement assez abondant. L'extraction d'un polype qu'on lui a pratiquée, il y a quelques années, lui fait appréhender l'existence d'un corps analogue dans le conduit auditif externe. Il est certain qu'une pareille circonstance eût rendu fort peu probable les chances du magnétisme ; mais une exploration minutieuse ne tarda pas à me rassurer sur ce point. Mon stylet ne rencontre à la voûte du conduit qu'une saillie longitudinale et rugueuse qui me paraît être un boursoufflement avec excoriation de la membrane fibro-muqueuse ; en un mot, la maladie se réduit à une simple otorrhée avec paralysie du nerf acoustique. — Guérirai-je par le magnétisme ? me demanda M. G***, après cet examen. — Vous avez deux chances sur trois, répondis-je. — Je gagne rarement aux jeux de hasard ; mais, enfin, essayons.

Je magnétise donc M. G*** avec *l'intention de l'endormir*, ce que je ne manque jamais de faire en

commençant mes traitemens. Il éprouve, dès les premières passes, une impression très marquée, et j'ai besoin de le débarrasser à la fin de la séance d'un extrême alourdissement, mais enfin il ne s'endort pas. Le second, le troisième et le quatrième jour je n'obtiens pas d'autre résultat qu'une somnolence pénible; et, comme il me paraît à peu près démontré que je ne dois point compter sur le somnambulisme, je ne magnétise plus dorénavant M. G*** qu'avec *l'intention* de lui débarrasser la tête et de lui guérir son oreille. L'effet de cette seconde intention reste confus pendant quelques jours, c'est-à-dire jusqu'à ce que le *rapport* soit bien établi entre le malade et moi; mais, à la huitième séance, il se caractérise si bien que M. G*** me dit, lorsque je cesse de le magnétiser : Il me semble que j'ai tout le côté gauche de la tète *vide*.

Le lendemain, M. G*** déclare qu'il *entend mieux* de son oreille gauche qu'il n'a entendu depuis quinze ans.

Trois jours après, il m'assure avec effusion qu'il ne doute plus de guérir.

De simples injections avec l'eau salée, puis avec l'eau de savon font si rapidement diminuer l'écoulement qu'à la fin de février il n'en reste plus vestige. A peine l'eau de ces injections entraîne-t-elle encore quelques légers débris membraneux, semblables à des furfures herpétiques.

Enfin, pour éviter à nos lecteurs le récit d'insignifiantes alternatives, disons qu'aujourd'hui, 12 mars 1840, M. A. G*** n'a plus que le *souvenir* de sa maladie. car il n'existe pas de différence appréciable pour lui entre les sensibilités acoustiques de ses deux oreilles.

Voilà le fait dans toute son intégrité ; que *la médecine des médecins* en produise un pareil.

LETTRE

A monsieur Chardel, conseiller à la Cour de cassation, ancien député de la Seine, etc., sur son ouvrage intitulé *Essai de psycologie physiologique, ou explication des relations de l'âme avec le corps.*

MONSIEUR,

Lorsqu'il y a quelques semaines, vous daignâtes me faire hommage de votre *Essai de psycologie physiologique,* en me priant de vous en dire ma façon de penser, je n'hésitai point à vous promettre d'en rendre compte au public. C'est qu'en effet, le simple énoncé du sujet que vous aviez choisi, et la noble indépendance avec laquelle je savais déjà que vous l'aviez traité, me garantissait à la fois et la sincérité de vos convictions et votre courage à les émettre.

Ainsi, l'aveu public que vous avez osé faire de votre croyance au magnétisme, suffisait pour me ré-

véler votre caractère, tout en me donnant un bon augure de votre talent. Eh bien, aujourd'hui, Monsieur, que l'un et l'autre me sont également connus, puisque j'ai lu et relu votre ouvrage avec toute l'attention qu'il mérite, je ne puis pourtant m'empêcher de vous avouer qu'en dépit des deux sortes d'éloges que j'aurais à vous donner, je recule devant la difficulté d'en entreprendre l'analyse. D'une part, en effet, votre plan est tellement vaste, qu'il me faudrait un long article pour en donner seulement une idée à mes lecteurs ; et d'un autre côté, les hypothèses qui servent d'origine à vos déductions ont une si grande hardiesse, et sont tellement contradictoires aux théories admises par les philosophes de tous les pays, que je craindrais de vous compromettre en me contentant de les énoncer sommairement et sans discussion. Permettez-moi donc, Monsieur, de me borner à faire mention de votre *Essai de psycologie* comme d'une de ces productions curieuses, mais en tous points exceptionnelles, dont on ne peut apprécier le mérite qu'en les lisant soi-même d'un bout à l'autre. Je ne désespère point d'ailleurs de revenir partiellement et dans l'occasion sur plusieurs des importantes questions que vous avez soulevées, et c'est alors seulement qu'il me sera possible de les présenter sous leur véritable jour.

En attendant, Monsieur, qu'il me soit donné de me livrer à cet intéressant commentaire; agréez, avec

les remerciemens que je vous dois pour le plaisir que m'a procuré votre ouvrage,

L'assurance de mes profonds respects.

A. Teste, D. M.

VARIÉTÉS.

Une jeune dame, dans la maison que j'habite, est accouchée depuis trois jours d'une petite fille qui s'endort dans les bras de sa mère toutes les fois que celle-ci est magnétisée, et ne se réveille, ainsi qu'elle-même, qu'à la volonté du magnétiseur. J'ose espérer que M. Double, s'il voyait ma petite somnambule, ne suspecterait point sa *probité,* et dirait au moins d'elle ce qu'il dit un jour de moi à l'académie de médecine, à savoir : *qu'elle paraît de bonne foi dans cette comédie.*

— Ainsi qu'il était facile de le prévoir, le magnétisme, et notamment les consultations de somnambules, commencent à être exploités dans toute la France par des charlatans du plus bas étage. Aussi applaudissons-nous de grand cœur aux derniers jugemens consignés dans la *Gazette des Tribunaux*, et dont l'objet est de réprimer un abus monstrueux, qu'il ne faut d'ailleurs attribuer qu'à la seule incurie des médecins.

— Le sommeil lucide, et surtout *constamment* lucide, est un phénomène infiniment plus rare qu'on ne se l'imagine généralement ; aussi ne supposerait-on jamais ce qu'il nous a fallu d'efforts et de patience pour nous procurer la somnambule vraiment médicale que nous sommes enfin parvenus à rencontrer ; encore avons-nous besoin de nous tenir sans cesse en garde contre les bévues, d'ailleurs fort rares, qu'il lui arrive de commettre. Il est vrai de dire, au reste, que ces bévues ne dépendent presque jamais d'elle, mais bien d'un manque de précautions chez les personnes qui la consultent. Le fait suivant me servira d'exemple : Le 28 février dernier, M. le prince de L*** m'apporta des cheveux d'un enfant malade, et me pria de les lui remettre, ce que je fis incontinent. La somnambule se mit alors à décrire une maladie du poumon, qui réellement était bien celle dont était affecté l'enfant, mais elle dit, en même temps, que les cheveux devaient venir *d'une femme*. Or, à quoi tient cette erreur ? Tout simplement à ce que madame la princesse de L*** avait elle-même coupé les cheveux en les touchant *immédiatement*.

Imprimerie de P. Baudouin, rue des Boucheries-S.-G., 38.

TRANSACTIONS

DU

MAGNÉTISME ANIMAL.

LETTRE A UN MÉDECIN DE PROVINCE.

Monsieur et très honoré confrère,

Vous voulez, dites-vous, que ce soit moi qui vous initie à ce qu'il vous convient d'appeler les mystères du magnétisme, comme si cet art divin ne possédait point aujourd'hui de plus dignes interprêtes ! En vérité, j'étais bien loin de me croire des droits à une semblable préférence ; mais puisque enfin il ne m'est pas plus possible de prendre en mal les motifs de vos amicales manifestations que de suspecter la sincérité

de votre enthousiasme, je croirais faire plus qu'une impolitesse en n'essayant pas au moins de vous satisfaire. Seulement il faudra que vous ne voyez point d'inconvenance à ce que je le fasse publiquement.

Je vais donc, sans répondre catégoriquement aux diverses questions que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, vous exprimer ma façon de penser, ou plutôt vous formuler le résultat de mes observations personnelles touchant les principaux points du magnétisme animal. Plaise à Dieu, mon cher confrère, que ces explications vous soient, un jour ou l'autre, de quelque utilité, et surtout attirent avec vous dans notre giron quelques nouveaux néophites; mais défiez-vous, quoi qu'il en advienne, des espérances d'ailleurs si philanthropiques que vous concevez relativement à la prochaine popularisation du magnétisme en France, car avant de triompher explicitement dans l'opinion publique, il a encore, croyez moi, de redoutables et nombreux ennemis à vaincre. Aussi n'est-ce jamais sans éprouver un indéfinissable sentiment d'anxiété que je reprends la plume pour sa défense, et, tandis que s'élevant déjà de toutes les contrées du monde, d'imposans témoignages encouragent ma résolution en fortifiant ma foi, j'ai toujours devant les yeux, sous la forme d'un hideux fantôme, la position exceptionnelle et bizarre à laquelle me condamnent, pour plus longtemps que vous ne pensez sans doute, et les préjugés et les passions

de nos détracteurs. En premier lieu, ce sont les académies, dont les jugemens pourraient fort bien rester sans crédit si, très souvent, l'on connaissait au juste les mesquins et chétifs intérêts qui les dirigent. Les académies, nonobstant les noms recommandables des magnétiseurs qu'elles renferment dans leur propre sein (1), repoussent aveuglément le magnétisme, comme elles ont toujours repoussé, lors de leur apparition, toutes les grandes découvertes; témoins: le système des cieux de Galilée, la circulation harvéienne, le quinquina, l'émétique, l'inoculation, etc.

Viennent ensuite les *beaux esprits* de l'école qui, pour s'être inconsidérément prononcés contre nous, croient aujourd'hui de leur honneur de n'en pas démordre, et pensent (avec quelque raison peut-être), qu'il leur est incomparablement plus avantageux de persister ostensiblement dans leur scepticisme que de s'exposer au ridicule d'une tardive abjuration. Puis c'est enfin le petit peuple médical, véritable girouette qui tourne sans savoir comment et crie sans savoir pourquoi, mais dont nous avons pourtant d'ordinaire meilleur marché que de ses maîtres, attendu qu'il n'a point les mêmes motifs de se montrer opiniâtre.

Que si maintenant, mon cher confrère, vous me

(1) Plus d'un quart des membres de l'Académie de médecine partage nos convictions. J'en appelle pour preuve à MM. Orfila, Husson, Adelon, Bousquet, Rostan, Jules Cloquet, etc., etc.

demandez ce que pensent généralement du magnétisme les *laïques* de notre capitale, je n'hésite point à vous répondre que nous commençons à envahir les masses, et que peut-être même nous aurions ici gain de cause si l'on y votait par tête. Aussi, les heureux souvenirs de la *société de l'harmonie* commencent-ils à se réveiller à l'envi parmi nos sectateurs, et tout me fait présager la formation prochaine d'une socié de magnétiseurs instruits, destinée à faire, dans l'opinion publique, le contre-poids de l'Académie de médecine, qu'elle finira certainement un jour par étouffer. Je dois vous avouer pourtant, qu'au nombre des personnes que leur position rend forcément étrangères à nos études et qui n'ont jamais assisté à nos expériences, il s'en rencontre qui se forment de nous et notre doctrine l'idée la plus étrange. Véritables rénovateurs des sciences ocultes, nous ne passons ni plus ni moins, à leurs yeux, que pour des espèces de magiciens prétendus, opérant, avec le bâton de Jacob, de soi-disant miracles, manœuvrant toujours dans l'ombre comme les anciens prêtres d'Isis, nous donnant même au diable, au dire des plus dévots, mais surtout exploitant effrontément la crédulité des gens assez candides pour se livrer à nous, etc., etc. *Risum téneatis!* car sachez, monsieur, qu'ici comme partout, nous ne faisons pas plus mystère de nos procédés que de nos succès, et que presque toujours nous enseignons à nos malades en les traitant toutes les finesses

de l'art qui les doit guérir. Mais à quoi nous servirait de répondre aux niaises divagations de la multitude, sinon qu'il y aura tantôt cent ans qu'un de nos plus judicieux penseurs (1) écrivait : « Tout ce qui est au-dessus de l'intelligence du vulgaire est à ses yeux ou sacré, ou profane, ou abominable. »

Si l'expression de magnétisme animal, prise dans une acception restreinte, mais néanmoins exacte, ne caractérise rien autre chose que l'*influence qu'un homme peut exercer sur un autre homme par sa pure et simple volonté*, je ne puis m'empêcher de convenir qu'il y ait au premier abord, dans cette définition même, un je ne sais quoi de si abstrait qu'il tend à éloigner les bons esprits de l'étude des faits qu'elle implique. On est en droit de nous demander en effet ce que c'est que la volonté, et quel rapport il peut y avoir entre des organes et une abstraction métaphysique, et, comme cette double question renferme précisément l'écueil où viennent inévitablement échouer toutes les argumentations des philosophes, on passe outre sans attendre la réponse et sans s'enquérir surtout si, par hasard, les faits ne suppléraient point à la raison, ce qui justement a lieu. Ainsi, sans sortir de l'ordre physiologique ordinaire, j'en trouve à l'appui du rapport qui enchaîne les effets physiques aux causes morales, d'aussi caractéri-

(1) L'abbé Dulaurens, auteur du *compère Mathieu*, etc.

sés et en même temps d'aussi incompréhensibles que ceux qu'on se fait une règle de nous contester. Je n'en citerai qu'un entre mille. — Un homme de complexion robuste, mais doué pourtant d'une vive sensibilité morale, jouit actuellement d'une santé parfaite, lorsque vous venez subitement, et sans précaution aucune, lui annoncer quelque grande et terrible nouvelle, comme la mort imprévue de son père, de sa femme ou de son ami. Cet homme est frappé de vos paroles comme d'un coup de foudre ; en même temps que sa douleur s'épanche en larmes, vous le voyez pâlir ; le cours de son sang s'accélère ou se ralentit; il souffre, enfin; mais ce n'est pas tout : l'ébranlement porté à son *âme* se matérialise dans son cerveau ; il en perdra la raison si sa sensibilité est extrême, et s'il meurt fou (ce qui s'est vu en cas pareil) le scalpel de l'anatomiste pourra retrouver dans quelque repli de son encéphale, les traces apparentes et palpables de la *blessure* que vos paroles inconsidérées lui auront faite. — Ceci, pour vous, Monsieur, n'a pas besoin d'être commenté pour que vous en saisissiez le sens, c'est-à-dire, pour que vous compreniez qu'il est, dans la nature, des choses qu'il ne faut pas même chercher à comprendre, car à mon tour je demanderai à nos esprits forts de m'expliquer comment il se fait qu'une simple image métaphysique puisse déterminer la mort, la maladie, ou même seulement la pâleur de l'homme qui en est

frappé. Mais à quoi bon chercher si loin la preuve de ces sortes de relations? Est-il une question d'anthropologie ou de psychologie dont elles ne soient la base? L'esprit et le corps ne sont-ils point subordonnés l'un à l'autre par l'essence même de notre nature, comme si les deux ne faisaient qu'un? Ne sait-on pas que dans ces violentes tourmentes qui ne reviennent que trop souvent bouleverser notre existence, une énergique *volonté* parvient seule à sauver l'intégrité de notre raison? Veuillez, Monsieur, prendre la peine d'y réfléchir: cette puissance conservatrice, que j'appelle volonté, n'est point un être imaginaire. Non seulement elle domine impérieusement tous les actes de la vie de relation, mais encore, bien que d'une manière à la vérité moins apparente, elle étend son empire sur les phénomènes plus intimes de la vie organique. Vous connaissez, par exemple, l'observation de cet Anglais, qui suspendait volontairement les battemens de son cœur et simulait la léthargie. L'empereur, ce proto-type des volontés de fer, dormait quand il le voulait. Enfin, moi-même, Monsieur, j'ai pu suspendre, pendant une heure entière, une violente douleur de dents qui m'obsédait depuis deux jours, avec la seule volonté de ne point souffrir; d'où j'ai conclu qu'il ne serait peut-être pas d'angoisses physiques auxquelles nous ne pourrions nous dérober, si la providence nous eût pourvus, à cet effet, d'une volonté suffisante.

Ceci, mon cher confrère, renferme à peu de chose près tout le secret du magnétisme. Je sens d'ailleurs mieux que personne que ces explications n'expliqueraient rien si elles ne s'étayaient pas de données plus positives; mais les faits magnétiques, proprement dits, ne vous laisseront rien, j'espère, à desirer. Seulement vous admettrez avec moi (et il faudra bien, de gré ou de force, que vous l'admettiez, car mes preuves seront sans réplique) que non seulement notre volonté peut agir sur nous-mêmes, ainsi que je l'ai avancé plus haut, mais qu'elle peut encore s'associer à celle d'autrui pour la corroborer et agir même indépendamment de celle-ci, comme le prouvent maints exemples, sur l'organisme de l'individu qui consent à s'abandonner à nous. Cela dit, examinons ensemble ce qui se passe journellement dans nos expériences.

Sans m'arrêter à la description des procédés opératoires, qui vous sont connus et auxquels je me propose d'ailleurs de consacrer un article, j'en arrive de suite aux effets. Quelque soit le but qu'on se propose d'obtenir, ces effets sont en général très vagues chez la plupart des sujets, lors des premiers essais et ne se caractérisent bien qu'au bout de plusieurs séances. Le plus souvent néanmoins, ils sont dès le principe même assez marqués pour qu'il ne soit pas possible de les attribuer uniquement au repos, au silence et à la monotonie des gestes. Au moins faut-il

avouer, si l'on se contente de cette explication, que leur persistance après la cessation de l'action magnétique, constitue déjà un phénomène fort étrange, car il ne me paraît guère évident qu'un quart-d'heure ou une demi-heure d'ennui puisse causer une céphalalgie d'une journée. Quant à ceux qui rapportent tout à l'*imagination*, je desirerais qu'au lieu de se payer d'un vain assemblage de lettres, ils prissent la peine de nous définir ce mot si équivoque d'imagination, et il y a cent à parier contre un, que sans s'en douter ils se trouveraient d'accord avec nous. Je présume, en effet, que ces premières sensations éprouvées par les personnes qui se soumettent au magnétisme, émanent à la fois et de leur propre pensée qui réagit sur elle-même à leur insu, et de celle de leur magnétiseur. Je sais fort bien, d'ailleurs, que cette sorte d'association des volontés est singulièrement faite pour embarrasser l'esprit de nos philosophes, qui craignent de tomber dans le matérialisme en se prononçant pour, et qui ne peuvent se prononcer contre sans récuser des faits irrécusables. Mais j'ose espérer, Monsieur, que de pareils scrupules ne vous arrêteront pas, vous qui n'êtes enrôlé sous aucune banière, et qu'à l'exemple de Pascal, vous consentirez à chercher, avec moi, la vérité *quand même*. Vous savez au reste ce que l'on a dit et ce que j'ai déjà dit moi-même du fluide magnétique, dont l'intervention trouve ici naturellement sa place. Croyons-y donc

en attendant mieux ; mais ce qu'il y a de positif pour moi, c'est que ce fluide peut successivement affecter des propriétés bien disparates, puisque tout en matérialisant en quelque sorte la pensée sur des corps inertes, ce n'est pas seulement une vertu magnétique invariable dans ses effets qu'il communique à ces corps, mais bien une propriété directement relative à la volonté qu'on a eue en les magnétisant(1). C'est ainsi, par exemple, qu'un verre d'eau magnétisé avec l'idée d'endormir, pourra mettre en somnambulisme un sujet très sensible, tandis qu'un second verre d'eau magnétisé dans une intention contraire, donnera lieu au réveil. Et remarquez bien, pour ce qui est de la valeur de ce dernier fait, qu'à la manière dont il s'est fréquemment passé chez moi, il n'y a pas moyen d'évoquer l'action directe de ma volonté sur mon sujet, puisque pour mettre celui-ci à l'abri de toute préoccupation de ma part, j'avais quitté la pièce où il était pendant qu'on lui présentait, au choix d'un des assistans, celui des deux verres dont on voulait voir l'effet. Qu'est-ce que c'est donc après cela que ce fluide qui endort et éveille?... Mais laissons de côté, pour l'instant, ces délicates expériences qui, aujourd'hui peut-être, révolteraient encore votre raison, et revenons à l'examen de phénomènes plus vulgaires.

(1) Voir notre nº précédent.

Ici, mon cher confrère, je desirerais que vous fussiez vous-même l'expérimentateur, car il me semble qu'on juge toujours mieux de ce qu'on fait soi-même en pareil cas, que de ce qu'on voit faire aux autres. Risquez-en donc la proposition à quelques uns de vos malades (car c'est sur eux seulement que je vous recommande d'essayer votre puissance magnétique); s'ils acceptent, mettez-vous à l'œuvre avec confiance, et vous ne tarderez point à vous convaincre que de charitables et bienveillantes intentions ne sauraient faire le mal Mais surtout, avant de commencer, déterminez bien dans votre esprit le but que vous vous proposez d'atteindre; en un mot, tracez vous un plan et restez-y fidèle. Ainsi, pour vous conformer à la méthode que je suis invariablement et à laquelle je dois chaque jour de nouveaux succès, essayez en premier lieu d'endormir votre malade, afin que si le hasard veut qu'il devienne somnambule, il soit lui-même son médecin. Si, au contraire, bien qu'il vous paraisse sensible aux passes, et qu'il s'assoupisse à chaque séance, il vous est à peu près démontré, au bout de cinq ou six jours de tentatives, qu'il ne lui est point donné de s'endormir; prenez, sans insister davantage, un parti qui vous satisfera mieux. Substituez, à l'idée de le mettre en somnambulisme, le simple desir de le soulager; ne le prévenez point si vous voulez de vos intentions, afin qu'elles servent à votre conviction en s'accomplissant.

Ne changez rien à vos gestes (je suis sûr de ce que j'avance), mais changez seulement de volonté, et ce ne sera pas sans vous sentir ému d'une bien agréable surprise, que vous entendrez, de la propre bouche de votre malade, qu'il n'éprouve plus du tout ce qu'il éprouvait les jours précédens, quoique selon lui vous le magnétisiez exactement de la même manière (1); que la tête par exemple lui semble plus légère, au lieu de s'alourdir comme la veille, et qu'il ressent enfin dans sa partie souffrante, une amélioration subite et très marquée. — Ceci constitue, mon cher confrère, une expérience bien simple, et vous en conviendrez, tout à fait concluante. Eh bien, je puis vous affirmer qu'il n'est pas un incrédule parmi nos médecins de Paris, pas un seul, entendez-vous, qui pourrait en conscience se vanter de l'avoir essayée trois fois. Mais poursuivons, je vous en prie, car lorsque je m'arrête à envisager l'indifférence, ou ce qui est bien pis, l'insigne mauvaise foi de quelques uns d'entre eux, dès qu'il s'agit de magnétisme, je sens que ma cervëlle s'échauffe, et que peut-être je n'aurais point la rési-

(1) La plupart des magnétiseurs pensent autrement que moi sur ce point. Bien plus, l'expérience semble leur prouver journellement que je suis en cela dans l'erreur, ce qui tient uniquement à ce que pénétrés de la confiance qu'ils ont depuis longtemps dans leurs procédés, ils ne peuvent s'empêcher de perdre de cette confiance en adoptant une nouvelle manière de faire; leur volonté est, même à leur insu, esclave de tous leurs gestes.

gnation de rester fidèle à la promesse que je me suis faite de ne jamais médire.

Vous voilà donc convaincu, mon cher confrère, et convaincu pour bien peu, puisque vous entrez à peine dans la carrière ; car que sera-ce, bon Dieu ! si vous êtes assez heureux pour produire le somnambulisme! -Oh ! alors, soyez en sûr, la tète vous tournera, vous deviendrez enthousiaste, fanatique peut-être, et trop émerveillé du spectacle nouveau que vous aurez sous les yeux, vous ne songerez plus guère à écouter ma voix et à me demander des conseils. Je prie le ciel pourtant que celui-ci ne vous sorte point de la mémoire : NE VOYEZ JAMAIS DANS VOTRE SOMNAMBULE QU'UN MALADE QU'IL FAUT GUÉRIR. Or, si vous me demandez à présent ce qu'alors il vous reste à faire, je me sens malgré moi forcé de vous renvoyer à la suite de cet ouvrage, car pour traiter un pareil sujet avec vous, je veux avoir mes coudées franches, et les proportions de cet article me permettraient à peine d'effleurer aujourd'hui ce que j'aurais à vous dire. Rappelez-vous toutefois, qu'en créant dans l'individu quelques facultés nouvelles, et peut-être même des sens nouveaux, le somnambulisme ne fait surtout que développer jusqu'à l'infini les facultés habituelles de l'homme normal. C'est ainsi par exemple, que la prodigieuse sensibilité des somnambules leur fait percevoir et apprécier des sensations, qui bien qu'également perçues durant la veille, ne don-

nent point alors au sujet la conscience de leur réalité. Soyez donc sûr en un mot, que vous produisez du plus au moins, sur tous vos malades, les mêmes effets que sur vos somnambules. Seulement, dans le premier cas, les effets dont je parle seront moins tranchés, mais il est pour moi hors de doute, qu'avec un peu plus de temps peut-être, ils vous conduiront aux mêmes fins. Et pour preuve de ce que j'avance, il vous arrivera certainement dans votre pratique, de rencontrer des sujets qui, pour ne point s'endormir, n'en seront pas moins doués d'un tel degré de sensibilité à tous vos actes, qu'à l'exemple des somnambules, ils ressentiront à chaque séance toutes les nuances successives de votre volonté. Je magnétise actuellement, par exemple, une jeune dame du Bas-Languedoc, qui véritablement devine ma pensée, et ressent suivant mon caprice, à chacune de mes passes, ou de la douleur ou du bien être.

C'est dans des cas semblables à celui-ci, que, pour le dire en passant, vous observerez surtout les phénomènes d'attraction et de répulsion dont on a tant parlé dans ces derniers temps, et dont je veux aussi vous dire un mot. Ces phénomènes ont cela de particulier, 1° qu'ils ne semblent pas toujours dépendre de la volonté du magnétiseur ; 2° que bien que très fréquens, ils ne se développent point chez tous les sujets; 3° enfin qu'en prouvant généralement un haut degré d'aptitude à recevoir l'action magnétique, ils peuvent

être regardés par conséquent comme des signes de bon augure.

Une autre circonstance dont je veux vous avertir, et contre laquelle je veux vous prémunir, est la manifestation de ces crises nerveuses que les premiers magnétiseurs s'efforçaient tant de provoquer. Elles sont à peu près constamment le résultat d'une influence aveugle, c'est-à-dire n'ayant d'autre but que celui de produire des effets quelconques. Telle est justement l'action des *baquets*, dont je parlerai en temps et lieu, et celle encore de ces magnétiseurs machines, dont tout l'art et toute l'intelligence se réduisent à faire des passes. Je ne puis néanmoins vous dissimuler à cette occasion qu'il peut être des cas où cette manière toute mécaniqne de procéder soit de quelque utilité. Avec elle par exemple, on peut guérir et on guérit en effet des surdités, des amauroses, des paralysies récentes et même passées à l'état chronique; mais il n'en reste pas moins évident pour moi, qu'une pareille méthode ne fait que limiter très fâcheusement l'influence thérapeutique du magnétisme, qu'elle assimile à peu de chose près à celle de l'électricité voltaïque. Au surplus, les crises que cette méthode détermine si fréquemment chez les sujets nerveux et irritables, peuvent, je ne l'ignore pas, terminer avantageusement un assez grand nombre de maladies, ainsi que l'avait observé Mesmer; mais en *général* elles sont presque toujours inutiles, souvent

nuisibles, et constamment à éviter. Le magnétisme en effet, ne me paraît point à comparer à ces drogues dégoûtantes, qui *guérissent* d'autant mieux qu'elles sont d'une saveur plus exécrable; il fait du bien en faisant du bien, et toutes les fois qu'il n'en est point ainsi, c'est beaucoup moins sa faute que celle de celui qui l'emploie.

En vous conformant donc à ces divers préceptes, mon cher confrère, je ne doute point que vous n'acquériez bientôt le savoir faire de nos *grands faiseurs*, et que vous n'ayez prochainement à nous communiquer la relation de quelque cure désespérée; ceci, pour sûr, ne se fera guère attendre, pour peu que vous ayez dans votre clientelle des hystériques, des sourds, des paralytiques, etc. J'ose espérer, du reste, que vous voudrez bien me tenir au courant des progrès que vous allez faire, et des *prodiges* que vous ne manquerez pas d'opérer. N'allez pourtant pas vous imaginer, qu'à l'aide seul du magnétisme animal, on guérisse infailliblement tous les malades qui peuvent se présenter, et qu'il entre dans mes intentions d'en faire une panacée à remplacer toute espèce de médication. Vous pourrez vous convaincre, en parcourant mon article sur les consultations de somnambules, que je suis loin d'être aussi exclusif. Tout ce que je puis vous promettre enfin, c'est qu'avec *l'unique secours* du magnétisme, il vous arrivera quelques fois, peut-être même pourrais-je dire as-

sez souvent, de rétablir en santé passable de pauvres malades abandonnés et *condamnés* par vos confrères.

Avant de terminer cette longue et fastidieuse épître, dont vous n'aurez peut-être pas le courage d'achever la lecture, je voudrais bien, Monsieur, soumettre encore à vos méditations quelques uns de nos délicats problèmes, afin, qu'apportant avec nous tous votre pierre au grand édifice qui s'élève, vous nous aidiez un jour à les résoudre. Je n'ai garde pour aujourd'hui de vous effrayer du long programme des matières que vous aurez à passer en revue avant d'avoir complété l'étude que vous prétendez faire du magnétisme ; mais il est deux points toutefois, que je ne puis encore m'empêcher de vous signaler, comme étant dignes de toute votre attention ; je veux parler des *chaînes* et de la *puissance magnétique*. L'action magnétique est-elle ou augmentée ou diminuée, ou modifiée d'une manière quelconque, en se transmettant d'un individu à un autre par la médiation d'un tiers ? Cette action magnétique émane-t-elle avec une force égale de tous les hommes indifférement? Voilà ce qu'il s'agit de décider ? Veuillez donc, monsieur et honoré confrère, ajouter ce double problème à ceux que je n'ai véritablement fait que vous proposer plus haut, tout en ayant l'air de vous les résoudre. Les résultats auxquels vous parviendrez en expérimentant vous-même, seront, n'en

doutez pas, un ample dédommagement à la peine que vous y prendrez. A coup sûr, il se trouvera des sots et peut-être même des gens d'esprit qui se moqueront de vous, mais qu'importe? ils se lasseront de rire, quand la vérité ne se lassera pas d'être : et d'ailleurs elle mérite bien quelques petits sacrifices.

Agréez, Monsieur et honoré confrère, etc.

UNE SOMNAMBULE MÉDICALE.

L'objet de cet article n'est point encore d'établir des généralités sur la médecine des somnambules. Je n'aborderai ce sujet dans son ensemble qu'après avoir traité, une à une, toutes les questions préliminaires qui s'y rattachent. Il ne s'agit donc point ici des somnambules médicaux en général, mais bien, comme le titre l'indique, d'*une* somnambule médicale, celle dont je dirige habituellement chez moi les consultations.

Madame C*** est née à Paris en 1812. Elle est de petite taille, mais d'une figure agréable et d'un embonpoint qui fait honneur à sa profession. L'appréciation phrénologique de sa tête est tout à son avantage. On y découvre en proportion raisonnable la bonté, l'intelligence et la justice, de telle sorte que notre ami Frapart pourrait, à première vue, répondre de sa moralité. Enfin, son tempérament, essentiellement lymphatique pour la gent médicale est

lymphatico-nerveux, suivant son dire, auquel je me rapporte. Il me serait inutile de raconter à nos lecteurs le hasard qui découvrit à Deleuze, son premier magnétiseur, les admirables facultés qui, depuis cette époque, ne lui ont pas fait une seule fois défaut. La manière dont elle s'endort et s'éveille est presqu'aussi remarquable que son sommeil lui-même. Ce n'est jamais qu'au bout de passes très nombreuses que sa paupière s'abaisse en tremblotant, et se clôt en laissant échapper de grosses larmes. Un petit geste indescriptible m'avertit du somnambulisme. Puis, lorsque la séance est finie, je n'ai que ces mots à dire: Éveillez-vous, Madame, et, deux ou trois violentes frictions, que je ne puis l'empêcher de se pratiquer elle-même sur les yeux, la rendent incontinent à la vie réelle. Une particularité singulière et dont je n'ai jamais vu d'autre exemple, fait, pour moi, de cette somnambule, un type dans l'espèce. Madame C***, endormie, *ne se rappelle rien, ni des personnes, ni des événemens qu'elle a vus durant sa veille*: elle a alors oublié jusqu'à son nom, et tous ses sommeils, que lie d'ailleurs entre eux une incomparable précision de mémoire, constituent véritablement pour elle une existence à part, et sans aucun point de contact avec son autre vie. Mais passons maintenant en revue les inappréciables prérogatives de ce prodigieux état, en racontant tout simplement à nos lecteurs ce que nous en voyons chaque jour.

Lorsqu'un malade se présente à moi pour une consultation, je lui recommande expressément de ne me rien dire de son état. Je ne lui demande ni son nom, ni son âge, ni sa demeure, ni rien de ce qui le concerne; je veux, en un mot, qu'il me reste inconnu, car toute forme interrogative est bannie de chez moi, où l'on ne demande pas ce qui est, mais où on le révèle. Introduit dans mon cabinet, il donne la main à la somnambule, auprès de laquelle il s'assied et garde encore le même silence. Madame C*** lui fait alors, en peu de mots, l'histoire de sa maladie, et non point une de ces descriptions prolixes dans lesquelles chacun peut se reconnaître. C'est un diagnostic concis, clair, rapide, et qui ne saurait donner le change au malade. A un fou, par exemple, elle dira : vous n'avez point votre raison; à un phtysique, vous toussez, vous avez craché du sang hier, vous avez un vésicatoire au bras gauche, et vous souffrez là, en lui mettant le doigt sur le sommet du poumon ulcéré. Or, je demande après cela, aux gens de bonne foi, ou plutôt de bon sens, s'il existe à de pareils pareils faits possibilité de se méprendre, et surtout possibilité de tromper. Mais ce n'est pas tout: la somnambule entre alors dans des détails que les médecins n'ont jamais saisis, et dont le malade seul reconnaît avec stupéfaction l'exactitude. Elle lui décrit, mieux qu'il ne le ferait lui-même, et les heures précises de ses accès et toutes les nuances de ses dou-

leurs. Ceci me rappelle une petite anecdote que je veux conter :

Il y aura tantôt trois mois que M. X***, riche banquier de Berlin, vint consulter ma somnambule. Ce Monsieur ne croyait point au magnétisme ; mais comme il avait inutilement mis à contribution toutes les ressources de la médecine, il voulut en essayer. Je vois encore l'expression poétique, mais railleuse de son pâle visage, lorsqu'il présenta sa main à la somnambule, en lui disant : Les médecins, Madame, ne m'ont jamais paru comprendre la nature de ma maladie, voyons donc si vous serez plus heureuse. Madame C*** prit alors la main du malade, puis après une demi-minute d'attention, elle se tourna de son côté et lui dit : Vous la connaissez, Monsieur, la nature de votre maladie, mais vous craignez de vous l'avouer à vous-même. — Moi !... s'écria M. X***, eh bien ! oui... je crois avoir une affection du cœur. — Non, Monsieur, ce n'est pas là ce que vous avez, répliqua-t-elle, et ce n'est pas là non plus ce que vous pensez avoir. — Qu'est-ce donc alors ? — Je ne veux pas vous le dire (1), mais voici ce que vous éprouvez. Or, à chaque symptôme que la somnambule énonçait, M. X*** qui ne riait plus, semblait pâlir davantage et paraissait ne prononcer qu'avec horreur la terrible affirmation qu'une sorte de pouvoir magique lui ar-

(1) C'était une pthysie au deuxième degré.

rachait. Cependant, lorsque le diagnostic fut établi, Madame C*** ajouta, d'une voix plus légère et avec une espèce d'enjouement : — Eh bien! Monsieur, puisque vous ne pensez plus comme tout à l'heure à mettre en doute ma faculté de voir le mal, j'espère que vous croirez volontiers à celle que je puis avoir de le guérir. — Là-dessus elle fit sa prescription que j'écrivis, ajourna le pauvre malade à la quinzaine, et M. X*** nous quitta tout à la fois effrayé, consolé et converti. (1).

Une observation, qu'il est bon de placer ici comme complément de ce qui précède, c'est que Madame C*** ne désigne jamais une maladie dangereuse en présence même du malade, lorsqu'elle sent à l'appréciation du caractère de celui-ci qu'une pareille confidence pourrait lui être funeste.

Mais parlons maintenant de sa thérapeutique. — Je ne puis disconvenir qu'elle est assez souvent bizarre, et sans le moindre rapport avec celle que suivent les médecins ; mais qu'importe après tout, si elle est bonne? Or, la preuve qu'elle est bonne, c'est qu'elle guérit, et la preuve qu'elle guérit, la voici : Vers le milieu du mois de février dernier, je fus invité à conduire ma somnambule auprès de Madame V....y, rue Saint-Georges, — Le diagnostic fut l'affaire d'une seconde; Madame V....y avait un rhuma-

(1) M. X*** vient de retourner en Prusse en pleine convalescence.

tisme sur-aigu, dont le siége occupait les deux épaules. M. le professeur Velpeau et M. le docteur Moreau qui, depuis deux jours, soignaient cette maladie, la martyrisaient à l'envi suivant toutes les règles de l'art, et lui en *promettaient pour un mois*. Eh bien, Madame C*** déclare que si l'on se conforme au traitement qu'elle va prescrire, la maladie ne se prolongera pas au-delà de six jours, et s'amendera de plus de moitié dès l'instant même. — Rien ne rend plus confiant que la douleur. On suit mon conseil; les prescriptions de nos illustres confrères sont mises de côté pour celle que je viens d'écrire; et Madame V....y, qui, dès le lendemain, se trouve considérablement soulagée, quitte juste son lit six jours après. Remarquons toutefois que la médecine classique eut l'honneur de cette guérison, parce qu'on n'osa jamais avouer à M. le professeur l'intervention d'*une somnambule*. Que le ciel confonde les *grands médecins* et les préjugés! — Mais que ceux-là se hâtent de jouir de leurs derniers triomphes, car leur temple s'ébranle et leurs dieux s'en vont. — Ce qui distingue surtout Madame C***, je ne dirai point de cette foule de misérables qui exploitent clandestinement *les menus-badauds* de notre capitale, mais des véritables somnambules, c'est la constance de sa lucidité Elle est toujours également parfaite, quelque soit l'instant du jour où on la magnétise. Aussi n'ai-je point la crainte d'éprouver un échec en faisant, à

quelques-uns de MM. les membres de l'Académie de médecine la proposition suivante : je désire :

1° Que les expériences soient faites chez eux et non chez moi, pour plus de sécurité de leur part.

2° Qu'ils choisissent à mon insu plusieurs malades qu'ils présenteront successivement à ma somnambule, après en avoir écrit eux-mêmes le diagnostic.

3° Qu'ils lui remettent des cheveux d'un autre malade, pour qu'au simple contact de ces cheveux, elle précise l'affection (interne ou externe), dont sera atteint celui-ci.

4° Enfin qu'on lui fasse voir, parmi plusieurs personnes, le malade dont elle aura tenu les cheveux, afin qu'elle le reconnaisse comme si elle l'avait déjà vu lui-même.

Voici donc un défi que je fais à mon tour à MM. de l'Académie, et si, comme je l'espère, ils acceptent mes propositions, nous rendrons compte du résultat dans notre prochain numéro.

BIBLIOGRAPHIE.

Rapport confidentiel sur le magnétisme animal et sur la conduite récente de l'Académie royale de médecine, adressé à la congrégation de l'index, et traduit de l'italien du R. P. Scobardi, par Ch. B., d. m. p. — Chez Germer-Baillière, rue de l'École-de-Médecine, 17. — Prix . 2 francs.

Qui est donc le R. P. Scobardi ? qui est donc ce docteur Ch. B. son traducteur ? qu'est-ce que cette

confidence à laquel e on initie tout le monde? qu'est-ce enfin que ce petit livre, qui, un beau jour, ne sais comment, s'est trouvé pêle-mêle sur mon bureau avec deux ou trois gros volumes qu'on voudrait me faire analyser, c'est-à-dire encenser, mais dont le nombre de pages m'effraie presque autant que les noms de leurs auteurs? En vérité, lecteurs, je ne saurais vous répondre. J'ai fait demander à Florence et dans toute l'Italie l'édition originale du *Rapport confidentiel*, et personne n'a seulement compris ce que je demandais. J'ai passé en revue dans son entier l'incommensurable catalogue des médecins de Paris, et je n'en ai pas rencontré un seul à qui je puisse appliquer mes initiales Ch. B. — Mais qu'est-ce que cela prouve? Peut-être qu'il n'existe au monde ni R. P. Scobardi, ni docteur Ch. B.; et bien! que nous importe? Le rapport confidentiel n'en demeure pas moins un petit livre bien fait, bien pensé, bien écrit, dont je donnerais un doigt de ma main gauche pour être l'auteur, et qui, sous le triple rapport du style, de la logique et de l'érudition, est un véritable chef-d'œuvre. Figurez-vous une histoire philosophique du magnétisme animal depuis Mesmer jusqu'à nos jours, histoire détaillée, raisonnée, complète; non point écourtée et falsifiée comme un abrégé du père Loriquet, mais rapprochée, concentrée comme une lettre de Pascal ou un pamphlet de Paul Louis, et vous aurez une idée fort juste du *Rapport confi-*

dentiel. Vive Dieu ! mon révérend, je me suis demandé, plus de vingt fois, en lisant vos pages, où diable vous aviez puisé toutes les choses que vous nous dites, et comment de par de là vos monts, vous aviez pu vous procurer tous les précieux renseignemens que vous possédez sur les transactions intimes de notre *loyale* académie? Savez-vous, digne P. Scobardi, qu'il n'y a peut être dans toute la France qu'un seul homme aussi bien informé que vous. Mais celui-là, que vous nommez à peine, et que je consulte quelquefois, serait trop modeste pour faire parade dans une mondaine brochure de son immense acquis, et je suis plus que persuadé que si par hasard il eût mis la main à votre œuvre, il vous en eût insouciamment abandonné l'honneur, comme il fit, dit-on, jadis au *savant* docteur Foissac. Mais voyez un peu où m'entraîne le démon de la critique.—Je vous dis donc, lecteurs, que le rapport du R. P. Scobardi est une docte et spirituelle légende, une de ces chroniques à la Froissard, à la Philippe de Commines, c'est-à-dire qui vous montrent si bien les objets que vous croyez les voir, et vous remémorent si parfaitement les personnages que vous pensez les entendre parler. — Le récit commence à l'époque du fameux différend survenu entre Mesmer et le père Hell, jésuite et célèbre astronome, qui, sans trop savoir encore en quoi consistait la découverte du magnétisme, avait tout de bon essayé de s'en approprier l'honneur. Comme de

raison, maître Antoine Mesmer s'était pris à défendre ses droits, et voilà comme quoi « à dater de ce jour, la guerre fut déclarée. » Quoi de plus naturel en effet? « L'honneur du corps (des jésuites) était compromis. Le conseil s'assembla; il fallait soutenir le père Hell *quand même*; nous décidâmes à l'unanimité qu'on poursuivrait Mesmer à outrance, et que le magnétisme serait proscrit. ... puisqu'on n'avait pu s'en emparer. » — Dieu sait si la toute providentielle congrégation resta fidèle à ce solennel engagement, et vraiment si l'espace ne me manquait, ce me serait plaisir que de vous faire défiler un à un tous les *illustres* combattans qu'elle a su, pendant un demi siècle, acharner contre nous, depuis l'illustre physicien Ingen-Houze, jusqu'au très illustre médecin Dubois (d'Amiens). La congrégation qui sait reconnaître les services qu'on lui rend, a, maintes fois, payé de mentions honorables les généreux efforts de MM. Roux, Magendie, Bouillaud, Gasc, Nacquard, Cornac, Bailly, Rochoux, et *tutti quanti* de la même étoffe; mais entre eux tous, M. Dubois s'est fait une place à part à ses yeux, et certes, sa conduite dans la seule affaire Berna, suffit bien pour justifier la lettre de félicitation à son adresse, qui fait suite à l'opuscule du révérend Scobardi. Sur mon honneur, le trait est piquant, et je veux en emprunter le récit à mon auteur lui-même: « Le rapporteur (M. Dubois) commence d'abord par déclarer que la commission

est composée d'*opinions contraires*, afin de donner à son ouvrage toute la garantie possible d'impartialité. Ce sont MM. OUDET et CLOQUET qui remplissent le rôle de partisans du magnétisme.

« Or, le premier avait écrit à l'Académie de médecine, qu'à part le fait de la dent arrachée *sans dolor*, il se tenait, relativement aux phénomènes magnétiques, pour aussi *sceptique que qui que ce fût*. Si la phrase n'était pas des plus harmonieuses pour l'oreille, on ne peut nier que le sens n'en fut très clair. Mais comme l'opération de madame B*** avait été racontée dans tous les journaux, et que la lettre de M. Oudet s'était arrêtée dans les oubliettes de l'Académie, M. Dubois pensa fort judicieusement qu'il pouvait avoir l'air *d'ignorer* la réclamation de l'honorable confrère, et que personne ne s'aviserait d'aller fouiller la correspondance, pour lui prouver sa mauvaise foi. Quant à M. *Cloquet*, son affaire fut *arrangée* d'une manière encore plus ingénieuse. Notre secrétaire, si soigneux de se distinguer de tous ses homonymes, par les deux parenthèses qui l'accompagnent sans cesse, *supprima* le prénom qui distingue les deux frères *Cloquet*, afin que le public, toujours porté à voir du beau côté les corps savans, pût croire que dans une affaire aussi importante que celle-ci, l'Académie avait naturellement choisi M. JULES CLOQUET, connu par ses talens, et la fameuse opération de madame Plantain. *Malheureu-*

sement cette escorbarderie ne réussit pas aussi bien que l'autre. » Il s'en faut de beaucoup (note de l'éditeur), car : « après la lecture du rapport, M. *Jules Cloquet* s'approcha de M. Dubois, et lui demanda si, par hasard, il n'avait pas voulu le faire passer pour un des membres de la commission. Celui-ci, tout ému des poignées de main de M. Double et des félicitations qui lui étaient prodiguées, oublia cet axiôme du prince des diplomates : « la parole n'est donnée à l'homme que pour *déguiser* sa pensée. » Il répondit naïvement : « qu'en effet, tel avait été son dessein..... qu'il lui avait paru *avantageux* non moins que *piquant*, de faire condamner un magnétiseur par un semi-partisan du magnétisme,... et, qu'en cela, il faisait beaucoup valoir le rapport, etc. » Mais qu'on juge de sa surprise, de son désappointement et de sa fureur, lorsqu'il vit M. Jules Cloquet répéter cet aveu, tout confidentiel, en pleine Académie, sans penser aux égards qu'on se doit entre honorables, et surtout à l'*effrayante congestion faciale*, qui devait en être, et qui *en fut* la suite !... On ne s'avise jamais de tout. » — Eh bien ! mes chers lecteurs, que vous en semble ? M. Dubois ne pourrait-il point se flatter, comme Figaro, d'être né diplomate? — Et dire que ce sont là les misérables moyens que depuis soixante ans on met en œuvre pour étouffer une vérité utile ! Mais mon R. P. Scobardi vous en apprendrait bien d'autres. — Or donc, si

vous tenez à avoir une idée nette, exacte, précise, de tout ce qui s'est passé de 1775 à 1840 entre les corps savans et les magnétiseurs, lisez son *rapport confidentiel*; et, si cette lecture faite, vous n'êtes pas convertis, je dirai, à qui voudra l'entendre, que les jésuites vous ont graissé la patte.

VARIÉTÉS.

Expérience curieuse. — Ce qu'on va lire, est la confirmation d'un des faits consignés dans notre numéro de mars; seulement ici l'expérience ne comporte aucune possibilité de supercherie. Voici en quoi elle consiste. Une somnambule est endormie dans mon salon; vingt bougies neuves, et par conséquent toutes semblables, sont disposées sur des flambeaux dans une autre pièce. Un *incrédule* choisit au hasard une de ces bougies, qu'il vient faire magnétiser par la somnambule, après avoir fait à la cire une remarque qui ne puisse la lui faire reconnaître qu'à lui seul. On n'éveille la somnambule que lorsqu'il a quitté le salon, et c'est alors qu'il se présente à elle, en apportant successivement chacun des flambeaux. Eh bien, toutes les fois que vient le tour de la bougie magnétisée, non seulement la somnambule ne voit point cette bougie, mais elle ne voit pas même la lumière qui en émane. Seulement, si on l'appro-

che trop près d'elle, ou si on la lui fait regarder trop longtemps, la présence de ce talisman ne tarde pas à la replonger dans le sommeil. — Ceci est, comme on peut juger, d'une exécution très simple. J'engage donc tous nos confrères à le répéter, et surtout à me communiquer les résultats qu'ils en auront obtenus. Je suis loin, d'ailleurs, d'affirmer que cette expérience soit de nature à réussir avec tous les sujets. Ainsi, M. V***, officier supérieur, qui m'honore quelquefois de ses visites, m'a déclaré l'avoir essayée vainement ; mais je crois que M. V*** eût réussi comme moi, si, alors que sa somnambule magnétisait l'objet qu'il desirait lui rendre invisible, il lui eût fortement intimé la pensée de ne point voir cet objet à son réveil. Au surplus, les faits négatifs (je le répéterai souvent) n'infirment point les faits positifs, mais ce n'est qu'en se multipliant que ceux-ci peuvent acquérir de la consistance.

— Quand aurons-nous donc à Paris une société régulière de magnétiseurs ? Il est véritablement triste pour nous de nous savoir devancés sur ce point par la plupart des autres grandes villes de l'Europe. En France même, la ville d'Amiens avec plusieurs autres, nous donnent déjà l'exemple, et je gagerais que Londres, où, suivant l'expression du P. Scobardi, le magnétisme vient seulement de prendre racine, je gagerais que Londres aura son athénée magnétique avant nous. — A qui la faute ? Je ne veux point

le dire encore, parce que je tiens à ne blesser personne, mais que les plus *industriels* eux-mêmes songent qu'il y va de leur intérêt que la partie dogmatique de leur art soit représentée.

— Nous rendrons compte, dans un de nos plus prochains cahiers, d'un important ouvrage de philosophie, dans lequel le magnétisme joue son rôle. Cet ouvrage est de M. le commandeur PINHEIRO-FERREIRA, ministre d'État honoraire, et membre correspondant de l'Institut de France. Malgré l'amitié que cet écrivain distingué veut bien avoir pour nous, nous prenons, avec nos lecteurs, l'engagement d'être impartial dans le jugement que nous porterons de ses œuvres. — Nous rendrons compte également d'un ouvrage de M. H. LAUVERGNE, ayant pour titre : LES FORÇATS *considérés sous le rapport physiologique, moral et intellectuel*. Cette dernière analyse sera peut-être une digression relativement aux sujets que nous traitons habituellement, mais le puritanisme de nos souscripteurs n'ira point, j'imagine, jusqu'à nous interdire quelques rapides coups d'œil, jetés de loin en loin sur les productions nouvelles en morale et en philosophie.

PARIS.—Imprimerie de P. BAUDOUIN, r. des Boucheries-S.-G. 38.

INGÉNIEUX SYSTÈME DE DÉFENSE

inventé

PAR MM. LES MEMBRES DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE, CONTRE LES CONTINUELS EMPIÉTEMENS DU MAGNÉTISME.

Tous nos lecteurs doivent se rappeler qu'il y avait dans notre numéro d'avril un article intitulé : *Une somnambule médicale*, et qui se terminait ainsi : « Ce qui distingue surtout madame C***, je ne dirai point de cette foule de misérables qui exploitent clandestinement les *menus badauds* de notre capitale, mais des véritables somnambules, c'est la constance de sa lucidité. Elle est toujours également parfaite, quelque soit l'instant du jour où on la magnétise. Aussi n'ai-je point la crainte d'éprouver un échec en faisant à quelques-uns de MM. les membres de l'Académie de Médecine la proposition suivante : Je desire :

1° Que les expériences soient faites chez eux et non chez moi, pour plus de sécurité de leur part;

2° Qu'ils choisissent à mon insu plusieurs malades, qu'ils présenteront successivement à ma somnambule, après en avoir écrit eux-mêmes le diagnostic;

3° Qu'ils lui remettent des cheveux d'un autre

malade, pour qu'au simple contact de ses cheveux, elle précise l'affection dont sera atteint celui-ci;

4° Enfin, qu'on lui fasse voir, parmi plusieurs personnes, le malade dont elle aura tenu les cheveux, afin qu'elle le reconnaisse comme si elle l'avait déjà vu lui-même.

Voici donc un défi que je fais à mon tour à MM. de l'Académie, et si, comme je l'espère, ils acceptent mes propositions, nous rendrons compte du résultat dans notre prochain numéro. »

Le jour est donc venu de remplir nos engagemens. Et pour prouver d'abord que notre article du mois dernier n'était rien moins qu'un *puff*, ainsi que quelques âmes obligeantes ont bien voulu l'insinuer, voici la copie textuelle d'une lettre que nous adressâmes le 26 avril à M. le docteur Chervin, *membre de l'Académie royale de médecine*.

« Monsieur,

« Je connais toute votre incrédulité en matière de magnétisme animal; mais comme je connais en même temps et votre loyauté et la noble indépendance de votre caractère, je ne doute point de vous amener à partager nos convictions, si je parviens à les justifier à vos yeux par des faits irréfragables.

La raison qui me détermine à m'adresser à vous, Monsieur, de préférence à tout autre, est d'ailleurs très simple : les intérêts mêmes de la science que je

m'efforce de propager m'obligent à ne chercher mes prosélytes que parmi les hommes forts, désintéressés, ayant, comme vous, un grand nom dans le monde et une grande autorité parmi les savans. Je ne crains point, au reste, en vous proposant d'assister à de nouvelles expériences magnétiques, de vous voir, à l'exemple de plusieurs de nos confrères, reculer devant une heure ou deux d'ennui ; car on se trouve nécessairement au-dessus de pareilles appréhensions, lorsqu'on a, ainsi que vous l'avez fait, courageusement exposé sa vie pour éclairer un simple point de doctrine (1). — L'expérience dont je tiens à honneur de vous rendre témoin me paraît sans appel si elle réussit, et j'ai la certitude qu'elle réussira, si vous voulez bien vous soumettre aux conditions qu'elle nécessite. Il s'agit d'une somnambule *médecin*, c'est-à-dire d'une somnambule décrivant, au simple contact d'un malade, toutes les circonstances pathologiques présentées par celui-ci. Or, pour qu'il me soit possible de vous prouver la réalité de ce fait incompréhensible, je demande seulement :

1° Pour obvier à tout sentiment de prévention de votre part, que l'expérience soit faite chez vous et non chez moi ;

2° Qu'aucune espèce d'appareil ne trahisse nos

(1) Allusion, très flatteuse comme on peut en juger, aux expérimentations de M. Chervin, sur les caractères épidémiques de la fièvre jaune.

intentions, de telle sorte que ma somnambule puisse, en entrant chez vous, se croire chez un malade ordinaire;

3° Qu'il ne se trouve là qu'un petit nombre de témoins choisis par vous (deux ou trois au plus);

4° Que le malade, également choisi par vous et parfaitement inconnu de moi, ne se montre à ma somnambule qu'après que je l'aurai endormie;

5° Qu'on s'abstienne de toute espèce de discussion avant et pendant l'expérience;

6° Enfin que le malade dont il s'agira soit atteint d'une affection bien caractérisée, aiguë si c'est possible, et telle, en un mot, que nous puissions vérifier nous-mêmes le diagnostic formulé par la somnambule.

J'ose espérer, Monsieur, que ceci ne vous paraîtra pas moins intéressant que les éternelles expériences relatives à la vision à travers les corps opaques; aussi en laissant à votre bon plaisir de me désigner le jour et l'heure qui vous conviendront le mieux, ne crois-je point m'abuser en comptant sur une prochaine et satisfaisante réponse de votre part.

Agréez, en attendant, Monsieur, etc.»

Cette lettre était, comme on voit, bien catégorique, bien positive, et partant bien embarrassante pour notre illustre confrère, auquel elle ne laissait que la fâcheuse alternative, ou de n'y pas répondre du tout, ce qui était par trop impoli, ou d'accepter

mes propositions, ce qui paraissait fort compromettant, ou enfin, ce qui était peut-être plus compromettant encore, de ne point accéder à ces propositions. La chose valait donc la peine qu'on y réfléchît: aussi M. Chervin mit-il trois jours à méditer sa réponse. Enfin, il se décida, et ce fut le 29 avril que me parvint sa lettre, véritable modèle de protocole et dont chaque mot porte l'empreinte de la diplomatie académique.

Après quelques lignes destinées à répondre aux lieux communs dont j'avais cru convenable de flagorner M. l'académicien, M. Chervin en vient au fait, et commence par me déclarer « qu'il s'est fort peu occupé de magnétisme animal : » aveu plein de franchise et dont la conséquence que vous ne saisissez peut-être pas, ne saurait être que celle-ci : il est trop tard à présent pour que je songe à m'en occuper. A la bonne heure, cela est sans réplique. Mais pourquoi M. Chervin ne s'est-il point occupé de magnétisme animal? parce que « beaucoup de ses amis qui, pour s'éclairer, ont assisté à des expériences sur ce sujet ayant été constamment désappointés, n'ayant jamais observé les résultats qu'on leur avait annoncés comme certains, il a cru ne pas devoir s'exposer à de pareils désappointemens. »

Pour le coup, M. Chervin, voici une assertion dont vous n'avez pas pesé la valeur. Comment! un bon tiers de vos collègues à l'Académie qui, moins *pru-*

dens que vous à l'endroit de ces désappointemens dont vous parlez comme d'un saut périlleux, s'y sont témérairement exposé, en ont rapporté une conviction dont ils ne songent plus à se défendre, et dans tout ce *tiers* là vous ne comptez pas un ami! Ah! M. Chervin! vous vous feriez passer pour un méchant homme, si nous ne savions tous qu'il n'en est rien. — Mais, que vois-je! des faits... non, *un* fait à l'appui de ce que vous avancez! — « Au commencement de septembre dernier, M. le professeur Gerdy me pria d'assister à une expérience de magnétisme animal qui devait avoir lieu chez lui; je lui promis, pour ne pas *le désobliger* (se sacrifier pour ses amis et en avoir si peu!) et le 10 du même mois, je me trouvai au rendez-vous avec plusieurs de mes collègues de l'Académie de médecine et quelques autres de nos confrères. Le somnambule Calixte devait jouer aux cartes ayant les yeux bandés. L'appareil fut appliqué par M. Gerdy et par moi, et, d'après le desir de M. le docteur Frapart et de M. Ricard, nous ne serrâmes pas le mouchoir qui devait lui couvrir les yeux et intercepter la lumière. Malgré cela, le somnambule ne fit rien, absolument rien de ce qu'on nous avait promis, et, après plus d'une heure d'attente et d'ennui, nous fûmes obligés de nous retirer sans avoir pu obtenir la moindre preuve de la clairvoyance magnétique de Calixte. » — Il est vrai, Monsieur, que j'ai entendu parler de cette séance,

car les magnétiseurs ne font point mystère de leurs échecs. Mais à supposer encore (et la chronique n'est point d'accord avec votre récit), à supposer, dis-je, que les choses se soient exactement passées comme vous l'écrivez, vous paraît-il donc logique et rationnel d'induire une conséquence générale d'un fait isolé? Quoi! parce que le somnambule Calixte, intimidé sans doute par votre présence, n'a pu jouer aux cartes devant vous, vous vous empressez de conclure que le magnétisme n'existe pas! Eh! de grâce, Monsieur, retenez un jugement qui fait outrage à tant d'hommes de mérite, ou ne cherchez plus du moins à nous cacher la prévention qui vous l'inspire. Admettons en effet que l'expérience dont vous parlez ait réussi. Oseriez-vous affirmer qu'elle vous eût convaincu? Quant à moi, je n'en crois rien, et je n'en ai que trop, Dieu merci, la preuve du contraire. M. Gerdy, par exemple, que vous citiez tout à l'heure, M. le professeur Gerdy, votre collègue à l'Académie, a vu récemment une somnambule lisant à travers deux ou trois rondelles de peau et de taffetas gommé. Eh bien! pensez-vous que M. Gerdy nous ait pour cela rendu les armes? pas le moins du monde, car on dirait que depuis que Décartes a mis le doute en honneur il n'y ait plus de vérité possible. M. Gerdy ne nie point le fait parce qu'il est de bonne foi, il ne se l'explique point parce qu'il n'y a point là d'explication possible, mais il n'en conclut rien parce qu'il craint de se compromet-

tre. Précisément, Monsieur, comme vous eussiez fait si on avait joué aux cartes devant vous. — Il joue? jonglerie. — Il joue et gagne? double jonglerie. — Il joue mais ne gagne pas? jonglerie manquée. — Ou bien encore : le fait paraît douteux? Hâtons-nous de crier partout qu'il est faux ; mais, il semble réel? alors que tout soit dit et que personne ne l'ait vu.—A Dieu ne plaise, M. Chervin, que je vous attribue le moins du monde toutes ces finessss de polémique ; mais convenez qu'elles existent et qu'on en fait usage; convenez-en un mot, qu'il est aussi parfaitement impossible de convaincre un médecin *pur sang* de la réalité du magnétisme, que de persuader à un corsaire qu'il a mérité d'être pendu et qu'il doit s'y prêter. — Qu'on ne s'y trompe pas, c'est beaucoup moins parce que le magnétisme tend à détruire la médecine que parce qu'il déshonore les médecins, que ceux-ci le repoussent. Comment, en effet, les réconcilier avec un être qu'ils ont tant calomnié et surtout si longtemps méconnu ! Mais revenons à la lettre de M. Chervin.

Immédiatement après m'avoir accablé de l'argument irrésistible que nous venons d'analyser, M. Chervin se retranche derrière les faits et gestes de la *commission spéciale nommée par l'Académie de médecine*, ce qui, par ma foi, je l'avoue, met le comble à mes perplexités. En effet, après m'être longtemps frappé le front et torturé l'esprit, je ne parviens point

à trouver de quelle commission veut parler mon honoré confrère. Car, d'un côté, la commission nommée à l'effet de décerner à qui de droit les mille écus du prix Burdin, n'a jamais eu, que je sache, la mission d'examiner les phénomènes généraux du magnétisme; et si, d'un autre côté, M. Chervin a en vue la commission de 1826, je conçois bien moins encore l'apropos de son évocation. Cependant, si je me rappelle le contenu de ma lettre, il faut bien que ce soit de cette dernière qu'il s'agisse. Qui sait, après tout, M. Chervin n'a peut être jamais lu le rapport de son collègue Husson, ce panégirique officiel du magnétisme animal. Eh bien, voyons, suivons le donc sur le terrein si battu où malgré nous il nous entraîne, et puisque tout le magnétisme est pour lui dans la vision à travers les corps opaques dont le mauvais succès de Calixte lui a si logiquement prouvé l'impossibilité, mettons lui sous les yeux la proposition 29 des conclusions qui terminent l'acte académique dont on nous force à parler.

« Nous avons vu deux somnambules distinguer, » les yeux fermés, les objets que l'on a placés devant » eux ; ils ont désigné sans les toucher, la couleur et » la valeur des cartes ; ils ont lu des mots tracés à la » main, ou quelques lignes de livres que l'on a ou- » verts au hasard. Ce phénomène a eu lieu alors » même qu'avec les doigts on fermait exactement » l'ouverture des paupières. » — M. Chervin com-

prend-il? Je le suppose, car ce n'est point là du sanscrit, mais bien du bon français, signé de *MM. les académiciens* Bourdois de la Motte, Fouquier, Guéneau de Mussy, Guersant, Itard, Leroux, Marc, Tillaye et Husson; Tous gens fort estimables, on ne peut le nier, mais qui apparemment n'ont jamais eu l'honneur d'être les amis de M. Chervin. — Mais je m'aperçois que je m'égare, et qu'en parlant à mon illustre confrère de MM. les rapporteurs de 1831, je ne fais que lui rappeler un souvenir désagréable et et qu'il voudrait bien savoir anéanti. Je vois maintenant en effet qu'il n'entendait nullement parler de la commission de 1826, mais bien de celle de 1838, puisqu'il me jette à la tête le mauvais succès de la somnambule que j'ai présentée l'année dernière à l'Académie, et qui devait lire à travers les parois d'une boîte fermée. « Or, ajoute-t-il, il me semble qu'il doit être au moins aussi difficile de voir dans le crâne, dans la poitrine et dans l'abdomen, que de lire simplement un écrit placé dans une boîte de carton. » Voilà donc le grand mot lâché, et voilà justement aussi où j'attendais M. Chervin. Qu'est-ce qui vous prouve, Monsieur, qu'il soit aussi difficile de voir dans le crâne, etc., que de *lire* un écrit placé dans une boîte? Qui vous assure qu'il y aît entre ces deux faits analogie complète? Que venez-vous enfin me parler de vision lorsqu'il s'agit d'intuition? de lecture quand il s'agit de dignostic? Votre grande

ressource contre nous, MM. de l'Académie, consiste donc à vous faire résumer tous les phénomènes du magnétisme dans un seul fait que vous avez trouvé moyen de rendre impossible. Voyons un peu ce qui s'est passé.

En 1784, une commission est chargée de s'enquérir si réellement le magnétisme existe, et le célèbre de Jussieu, membre de cette commission, nous répond affirmativement.

En 1826, une nouvelle commission examine (pendant cinq ans), les phénomènes du somnambulisme, et vous en rend un compte si favorable qu'on est en droit de s'attendre à une révolution dans la science. Et c'est alors seulement (1838), que, pour pallier ou du moins neutraliser autant que possible les *funestes* conséquences de cet événement, qu'on imagine comme moyen extrême, une commission chargée de décider si véritablement les somnambules peuvent voir ou non à travers les corps opaques. Comme un prix de trois mille francs est offert, une foule de candidats se présentent; mais en mal-menant les premiers, on ne tarde point à décourager les autres. Mademoiselle Pigeaire, une pauvre enfant de onze ans et demi, torturée et *accusée de fraude* par l'Académie, pour avoir eu des spasmes en sa présence, sa famille enfin, la plus honnête de sa province, indignement calomniée par les vôtres; tout cela n'était point de nature à augmenter le nombre des compétiteurs.

D'ailleurs, bien convaincu que les bandeaux, à travers lesquels tous les somnambules voyaient et lisaient, ne vous offraient plus de suffisante garantie, vous eutes bien soin de les proscrire dans votre dernier programme. Il fallait donc faire l'impossible pour vous persuader. Comme il semblait y aller de l'honneur du magnétisme, je le tentai, mais je ne réussis pas (1); et c'est justement cet imprudent et malheureux effort qui sert aujourd'hui de prétexte au refus positif que me fait M. Chervin de se rendre à mon invitation, car sa lettre se termine ainsi : « J'ai donc le regret de vous annoncer que, malgré la persévérance dont j'ai fait preuve dans mes recherches sur la fièvre jaune, je ne me sens pas le courage d'assister à de nouvelles expériences sur le magnétisme animal, attendu que ces deux choses n'ont entre elles absolument aucun point de ressemblance comme sujet d'investigations scientifiques. — Agréez, etc. »

D'où je conclus qu'il serait inutile d'insister, puisque, à en juger par sa dernière phrase, M. Chervin, qui n'était né que pour étudier la fièvre jaune, ne se déciderait pour rien au monde à faire trêve à ce genre d'étude... On ne dispute point des goûts.

(1) Je me suis expliqué sur cette circonstance de manière à n'y plus revenir. Voir l'*Esculape* du 11 septembre 1840.

EXTRAIT DE LA CORRESPONDANCE INÉDITE DU DOCTEUR FRAPART.

En haut comme en bas, à l'académie comme à l'atelier, il n'y a guère que de petits hommes.

A monsieur Bazille, à Courquetaine.

Paris, 20 *juillet* 1839.

Mon bon ami,

M. Latour m'a mis en goût de critique. Oui, je veux être battu afin de battre à mon tour; et, — pourvu que la vérité progresse, — tant pis pour moi s'il advient que je sois le plus faible. Dernièrement j'ai donc adressé à un journaliste le peu de lignes que vous allez lire :

« A monsieur le rédacteur du *Journal des con-*
» *naissances médico-chirurgicales*.

» 11 *Juillet* 1839.

» Monsieur le rédacteur,

» Depuis la naissance de votre Journal, j'y suis
» abonné ; est-ce un titre pour que vous ayiez la
» complaisance de rendre compte d'une brochure que
» je viens de faire paraître sur le magnétisme, et
» dont je vous ai envoyé deux exemplaires? D'ail-
» leurs, ce n'est pas de la réclame que je demande,
» c'est de la sévérité. Ecorchez-moi donc jusqu'à

» l'os si vous trouvez prise; ce sera me rendre service et justice.

» Votre très obéissant serviteur et confrère,

» FRAPART. D. M. P. »

Et voilà qu'aujourd'hui monsieur le rédacteur m'expédie presque un *poulet*, ainsi conçu :

« 20 *juillet* 1839.

» Mon cher ami,

» Déjà depuis quinze jours votre brochure est entre les mains d'un analysateur. Vous êtes un peu » rude; mais vous ne l'êtes pas assez. Ils ont mis » dans tout cela un mauvais vouloir qu'on ne sait » comment caractériser. Je suis d'autant plus disposé » à croire au magnétisme que j'ai en ce moment une » jeune malade que je jette à volonté en catalepsie, » et que je défierais de me tromper, attendu que je » lui donne, pendant des heures entières, des positions forcées que le plus vigoureux athlète ne conserverait pas.

» Tout à vous,

» A. TROUSSEAU. »

Eh bien! mon cher Bazille, en croirez-vous vos yeux quand je vous aurai montré l'original de cette lettre? Oui, un grand médecin, un académicien, un professeur, un professeur pour de vrai, s'il vous plaît; — qui s'affuble quand bon lui semble, quelquefois

même quand bon ne lui semble pas, et d'une robe rouge, et d'un rabat, et d'un bonnet, et d'une hermine ; — qui peut sortir *comme çà* dans les grandes fêtes, dans les juillets, ou pour suivre pédestrement un enterrement ; — oui, un aussi prodigieux personnage est disposé à croire au magnétisme !... Oh! magnétiseurs ! magnétiseurs ! si je disais cela, je vous ferais tous raffolir ; cependant, je ne le dirai pas, à moins...... à moins que monsieur le professeur n'ait pas le courage de le dire.

Comment ! vont-ils clamer? Auriez-vous donc l'audace de compromettre un homme qui vous appelle son ami ?... Ami tant que vous voudrez, — car je ne récuse pas la bienveillance d'un confrère qui a gagné ses éperons à la pointe de son talent ! — mais comme la vérité passe avant tout, je n'en publierai pas moins, si plus tard les exigences de la guerre m'en démontrent le besoin, la lettre de M. Trousseau,... et ce, sans crainte de le compromettre. La vérité n'a jamais compromis que les peureux qui la fuient ou la nient. M. Trousseau n'est point peureux, elle ne le compromettra pas. Et quand même !...... pourquoi aurais-je plus de ménagemens pour les autres que pour moi ? Est-ce que je ne suis pas constamment sur la brèche ? est-ce que je ne marche pas toujours en tête ? est-ce que je suis moins chatouilleux que nos seigneurs à l'endroit de la vanité ? est-ce que je me soucie plus que ces messieurs, —

ayant privilége de *s'enrober* professoralement, ou de *s'enfraquer* académiquement, — de passer pour un sot?... Il est vrai que, comme phrénologiste, homœopathe et magnétiseur, je ne puis guère éviter cette infortune; je m'y résigne! Mais que nos maîtres me disent s'il existe beaucoup de gens, et surtout de confrères, auxquels ils rendent une autre justice; ainsi, par exemple, je gagerais que quand ces princes de la médecine sont tous ensemble dans le vestiaire destiné à leur servir de coulisses, — au moment d'entrer processionnellement en scène, à l'instar des comédiens du roi dans la cérémonie du *Malade imaginaire*, — je gagerais que tous se disent *à parte*, en se regardant les uns les autres des pieds à la tête : *Franchement, il n'y a rien de plus profondément ridicule que la robe d'un professeur, ... si ce n'est quelquefois ce qu'on fourre dedans.*

Surtout, mon ami, que cette lettre ne prenne pas l'air; car si l'*analysateur* de ma brochure s'acquitte convenablement de sa besogne, — et je ne suis pas exigeant! — je choisirai un autre dos que celui de M. le professeur Trousseau pour battre l'école, à moins que l'école ne reconnaisse également le magnétisme. Mais je suis à mille lieues d'y compter! parce que je sais qu'il est dans l'essence des corporations, surtout lorsqu'elles sont scientifiques, de s'opposer obstinément au progrès, de conspirer contre lui,

de ne l'accepter que quand il les déborde. Et pourtant ceux qui les composent, ces corporations, ne devraient-ils pas s'apercevoir qu'ici un déplorable orgueil les engage dans une voie dont ils ne mesurent pas l'étendue, dont ils ne sondent pas les dangers, dont ils ne regardent pas les aboutissans? — Ne devraient-ils pas reconnaître que cet orgueil sera tôt ou tard forcé de rabattre de ses prétentions au contact des faits? — Ne devraient-ils pas comprendre que pour se refuser avec tant d'aveuglement et d'opiniâtreté à tout *essai d'expérimentation personnelle*, il faut éprouver une indifférence complète pour le mensonge et pour la vérité? — Ne devraient-ils pas voir que l'opinion magnétique les gagne peu à peu, et qu'aujourd'hui, en l'enrayant, ils la fortifient; parce qu'en toutes choses, aussi bien dans les sciences qu'en politique, comprimer injustement une opinion, c'est la préparer à éclater avec violence, et se mettre dans le cas de donner par force ce qu'on a refusé de donner de bonne grâce? — Ne devraient-ils pas pressentir que si Dieu continue de me prêter énergie, chaque jour je les adjurerai au nom de l'honneur de remplir leurs devoirs envers la science; et qu'aussi longtemps qu'ils me résisteront, c'est-à-dire aussi longtemps qu'ils proscriront le magnétisme, je les poursuivrai de mes sarcasmes, je les stigmatiserai de mon indignation? — Enfin ne devraient-ils pas craindre que le *peuple témoin* du

combat que je leur livre, ne les accuse d'être *absurdes*, *lâches* ou *traîtres*.

Absurdes !.... De ne point consentir à examiner *par eux-mêmes* ce qu'on nomme le magnétisme.

Laches !.... de ne point l'abattre s'il est une erreur.

Traîtres !.... de ne point l'admettre s'il est une vérité.

Toutefois, mon ami, si j'enveloppe dans un seul anathême tous les corps savans, gardez-vous de croire que j'oublie les services que quelques uns de leurs membres ont rendu à la cause du magnétisme. Ainsi *de Jussieu* a protesté contre le rapport de *Bailly*; *Georget*, — ce Bichat de notre époque, — a reconnu dans son testament que le magnétisme est une vérité; *Rostan*, *Ferrus*, ont imprimé dans un ouvrage monumental qu'ils avaient observé le phénomène de la vision par la nuque ; *Fouquier*, *Bourdois*, *Itard*, *Leroux*, *Guersant*, *Thillaye*, *Marc*, *Guéneau de Mussy*, ont signé le rapport Husson, si favorable au magnétisme ; *Cloquet* a osé dire à l'Académie qu'il avait opéré l'ablation d'un sein cancéreux, sans que la patiente, magnétiquement endormie, eût accusé la moindre douleur, sans que le plus léger trouble organique se fût manifesté ; *Oudet* a soutenu la même thèse à l'occasion d'une dent qu'il avait arrachée ; enfin *Ribes*, *Orfila*, *Pariset*, *Adelon*, *Bousquet* et *Réveillé-Parise*,

ont attesté le fait de la vision à travers un bandeau. Oui, ces professeurs, ces savans, ces académiciens se sont prononcés sur ce qu'ils avaient vu : c'est du courage ! et, en se prononçant, ils ont plus avancé que les magnétiseurs eux-mêmes la cause du magnétisme. Merci !.... au moins à ceux qui l'ont fait dans cette intention.

Mais il y a d'autres hommes qui méritent peut-être encore plus spécialement ma reconnaissance, sinon celle des magnétiseurs : ce sont ceux qui ont eu la résignation de poser devant moi afin de me laisser prendre le temps de montrer au peuple, — car j'écris pour le peuple, — au peuple qui jusqu'ici n'a vu les savans et les académiciens que dans une sphère nébuleuse, de montrer au peuple que la science ne s'associe pas toujours au courage, à la bonne foi, même à la logique ; et que partout, EN HAUT COMME EN BAS, A L'ACADÉMIE COMME DANS L'ATELIER, IL N'Y A GUÈRE QUE DE PETITS HOMMES.

Adieu,

» FRAPART, D. M. P. »

BIBLIOGRAPHIE.

DICTIONNAIRE UNIVERSEL D'HISTOIRE NATURELLE, DIRIGÉ PAR M CH. D'ORBYGNY (1).

Le directeur de cet important ouvrage, m'ayant confié la rédaction de l'article *Magnétisme animal*, qui doit y figurer, je m'estime heureux de pouvoir annoncer cette circonstance à nos lecteurs. C'est qu'en effet le *Dictionnaire universel* sera le pre–

(1) Le *Dictionnaire universel d'histoire naturelle* formera environ 8 volumes in-8° *compactes*, à doubles colonnes, caractères neufs, tirés sur beau pupier vélin satiné. Chaque volume composé d'au-moins 40 feuilles, se divisera en 12 livraisons, contenant chacune la matière de 200 pages ordinaires.

Environ 200 planches, gravées sur acier par les plus habiles artistes de Paris, et destinées à faciliter l'intelligence des articles généraux, accompagneront les livraisons de texte. Ces planches, dessinées par nos meilleurs peintres d'histoire naturelle, formeront le plus bel atlas d'histoire naturelle publié jusqu'à ce jour. Pour les diverses classes de la zoologie, on donnera quelques exemples des différens ordres et sous-ordres avec leurs principaux caractères et leurs détails anatomiques ; pour la botanique, les types et les caractères des familtes les plus importantes ; pour la géologie, des coupes de terrains, etc.

Il paraît une livraison tous les vingt jours. Six livraisons forment un demi-volume qui se vend broché.

PRIX DE CHAQUE LIVRAISON,

composée de trois à quatre feuilles de texte et de deux planches.

Pour Paris (*Portée à domicile*) :

Avec fig. noires in-8	1 f. 50
Avec fig. col. in-8, tirées en couleur et retouchées avec soin au pinceau	2 75

mier recueil encyclopédique dont l'article magnétisme soit écrit par un magnétiseur. Et vraiment ce sera justice et raison, car si MM. les éditeurs des dictionnaires de médecine s'étaient montrés aussi sages que M. d'Orbigny dans le choix de leurs collaborateurs, ils nous eussent épargné et l'inextricable gali-

Avec fig. noires in-4..................................	2	25
Avec fig. col. in-4, tirées en couleur et retouchéee avec soin au pinceau..................................	3	50
Avec doubles fig. coloriées et noires, papier blanc, in-8....	3	50
— — — chine, in-8....	4	»
— — — blanc, in-4....	4	50
— — — chine, in-4....	5	»

Pour la province (*franco par la poste*) :

1 fr. 50 c. de plus par demi-volume composé de six livraisons.

D'après ce qui précède, on voit que chaque demi volume à deux colonnes, renfermant la matière d'un très fort volume in-8 ordinaire et accompagné de 12 planches parfaitement gravées sur acier, ne reviendra, avec fig. noires, qu'à 9 fr.; en sorte que, pour une somme peu élevée, on pourra posséder un dictionnaire d'histoire naturelle beaucoup plus complet que les précédens, et enrichi d'un atlas que les éditeurs ont la prétention de rendre supérieur en exécution à tous ceux qui ont été publiés sur cette matière.

On vend séparément le texte et les planches, savoir :

Texte : La livraison, 1 fr.; le demi-volume, 6 fr.; le volume, 12 fr.

Planches : La livraison de 2 pl. noires, 50 c.; coloriées, 1 fr. 75 c.; la série (par volume) de 24 pl. noires, 6 fr.; en couleur, 21 fr.

Avec la fin de chaque volume il sera envoyé aux souscripteurs une couverture imprimée.

A la fin de l'ouvrage, un appendice indiquera le classement des planches.

matias de M. Virey, et les grotesques lazzi de M. le professeur Bouillaud.

Quoi qu'il en soit, voilà donc, ainsi que nous l'avons prédit, le magnétisme animal prenant possession de son droit de bourgeoisie parmi les autres sciences, et les magnétistes inscrivant leurs noms sur la même ligne que les autres savans. Quant à moi, j'avoue que ce n'est pas sans un petit mouvement d'amour propre que je reverrai le mien s'accoler à ceux des Jeoffroy Saint-Hilaire, des Duvernoy, des de Jussieu, des Pelouze, etc., etc., désormais mes collaborateurs ; et quoique cet honneur ne soit pas absolument nouveau pour moi, je ne puis m'empêcher de convenir qu'il m'est toujours sensible. Une reconnaissance bien naturelle, m'oblige donc à payer à M. d'Orbigny le tribut d'éloges que je lui dois pour le courage et l'intelligence qu'il a montrés en entreprenant son magnifique ouvrage. Ayant moi-même travaillé pendant plusieurs mois à la mise en œuvre de ce livre véritablement monumental, il n'est personne qui, mieux que moi, puisse apprécier et les efforts qu'ils a déjà coûtés, et la bonne exécution de ce qu'il en a déjà paru.

Le *Dictionnaire universel* de M. d'Orbigny est, à coup sûr, une de ces productions qui fera époque dans les annales de la science. Rédigé par tout ce qu'il y a d'hommes distingués parmi les naturalistes, la plupart des articles qu'il renferme sont signés de

noms depuis longtemps célèbres. Le grand mérite de ces articles consiste surtout, d'ailleurs, en cela qu'ils sont tous écrits par des hommes spéciaux, de telle façon que chacun des collaborateurs ne traite exactement que les sujets qui ont fait l'objet exclusif de ses études, et qui partant lui sont parfaitement connus. La division du travail est allé même jusqu'à morceler les principales branches de l'histoire naturelle, afin que chacun des auteurs n'ait absolument à faire usage que de ses aptitudes les plus familières. C'est ainsi, par exemple, que MM. Richard, Decaisne, de Jussieu, Leveillé et César Montagne, chargés de la botanique, n'ont à s'occuper, l'un que des végétaux phanérogames, l'autre que des cryptogames; celui-ci que des champignons, celui-là que des algues, etc. Il en est de même pour toutes les autres branches de la science. Je ne crois donc pas trop m'avancer en affirmant qu'à de très légères imperfections près, le *Dictionnaire universel* sera le *nec plus ultra*, ce qu'il est actuellement possible de faire dans ce genre d'ouvrages. Aussi ne suis-je nullement étonné de l'immense succès qu'il obtient déjà dans toutes les classes sociales. Ceux-ci ne peuvent s'en passer parce qu'ils sont naturalistes, et ceux-là parce qu'ils le veulent devenir; les artistes y souscrivent à cause de ses planches, les plus parfaites que de mémoire de naturaliste on ait gravées en France; enfin, les bibliophiles se passionnent avec raison pour l'in-

comparable netteté de son exécution typographique, car je ne crains point d'avancer que depuis la fameuse bible de ce Robert-Etienne, qui offrait 500 francs à celui des passans qui découvrirait une faute dans sa dernière épreuve, aucun livre n'a été imprimé plus correctement. Si donc, mes chers lecteurs, vous êtes un tant soit peu amateurs d'histoire naturelle, d'ornithologie ou de botanique, de mammifères ou de papillons, de bons livres ou de beaux livres, procurez-vous le dictionnaire d'Orbigny, que je vous puis recommander, d'ailleurs, comme une œuvre *orthodoxe* puisque, je vous le répète, j'en écrirai l'article Magnétisme.

LES FORÇATS,

CONSIDÉRÉS SOUS LES RAPPORTS PHYSIOLOGIQUE, MORAL ET INTELLECTUEL,

Observés au bagne de Toulon, par M. Lauvergne, professeur de médecine de la marine royale, médecin en chef de l'hôpital des forçats de Toulon. In-8, Paris, 1841, chez J.B. Baillière, rue de l'École de Médecine, 17. Prix, 7 fr.

Toute société accorde des droits et impose des devoirs aux hommes qui la constituent. Tout pacte social suppose donc dans les individus qui l'acceptent, les aptitudes nécessaires à la jouissance de ces droits et à l'accomplissement de ces devoirs. Malheureusement cette supposition gratuite, est en partie neutralisée par l'inévitable et fatale existence de deux classes d'êtres que l'on retrouvera

toujours à toutes les époques, comme dans tous les pays : nous voulons parler des fous et des scélérats. Les réglemens généraux que l'intérêt commun nécessitait relativement à la première de ces deux catégories n'étaient point chose embarrassante ; car il suffisait de considérer les fous comme de simples malades et de les traiter comme tels. Mais devait-il en être de même à l'égard des voleurs, des faussaires et des meurtriers ? En d'autres termes : une société a-t-elle le droit de punir les prévaricateurs à ses lois, ou doit-elle seulement s'en débarrasser ? Voilà justement la grande question que je voudrais voir aborder franchement par les moralistes ; qui ne me semblent point encore l'avoir suffisamment éclaircie. Mais pour arriver à la solution définitive de cet important problème, il s'agit avant tout d'en bien poser les termes. Avant de juger en dernier ressort la question des malfaiteurs, il faut étudier ceux-ci dans leur essence, pour savoir s'il y aurait ou non possibilité de les ramener en voie meilleure.—Les Spartiates n'auraient peut-être point détruit leurs enfans contrefaits, s'ils eussent possédé, comme nous, les ressources de l'orthopédie.—Or, ce besoin de remonter aux premières causes du mal dans les classes infirmes qui engendrent surtout les malfaiteurs, se fait généralement sentir parmi nous, depuis quelques années. Les ouvrages de MM. Frégier, Parent Duchâtelet et Zimmermann, etc., nous prouvent, en effet, que les phi-

lantropes ne se bornent plus à s'occuper des intérêts de cette masse étérogène et tumultueuse qu'en tous les lieux du monde on appelle le peuple, mais qu'ils vont encore charitablement explorer le dernier échelon de l'humanité jusque dans la fange qui croupit à ses pieds : le forçat et la prostituée.

Parmi les nombreux écrits publiés dans d'aussi louables intentions, celui de M. Lauvergne mérite indubitablement une mention honorable. Son état d'observateur, ses études phrénologiques et les nombreux voyages qui lui ont permis d'en faire l'application dans presque toutes les contrées du globe, devaient naturellement fournir à cet auteur des ressources particulières que sa position spéciale, au milieu des forçats, lui faisait presque un devoir d'utiliser. Aussi avons-nous hâte de déclarer que son onvrage est d'une lecture attrayante, et qu'il nous a vraiment procuré deux ou trois soirées de plaisir. Cependant M. Lauvergne a-t-il su tirer de son sujet tout le parti possible? C'est, ce qu'à parler franchement, nous sommes loin de penser. Ce qui manque surtout dans son livre c'est l'ordre, la méthode, un plan, une idée fixe. Après l'avoir lu, on est presque tenté de se demander dans quel but il a été écrit; et cette conclusion qui termine le volume : « il faut supprimer les bagnes », apparaît inopinément comme la conséquence d'une proposition dont on cherche vainement les prémices. Cette conséquence elle-même est d'ailleurs un non-sens, car:

vous voulez supprimer les bagnes? rien de mieux ; mais par quoi les remplacerez-vous? C'est alors que M. Lauvergne nous laisse sans réponse, et peut-être a-t-il eu raison d'agir ainsi, puisque la réponse qu'il y avait à faire eût sans doute excédé ses forces.

Abstraction faite néanmoins de ce grand défaut d'ensemble, il y a véritablement de bons passages dans l'ouvrage de M. Lauvergne. L'introduction en est faiblement écrite, il est vrai, mais l'auteur se relève beaucoup dans les chapitres suivans, parmi lesquels il y en a même quelques-uns qu'on pourrait citer comme des modèles. La partie anecdotique, en général, nous a paru mieux traitée que la partie dogmatique, et nous trouvons au 3e chapitre, entre autres, une digression pleine d'intérêt sur la Corse, les mœurs de ses habitans, ses meurtriers et la *vendetta*. Le style de M. Lauvergne est facile, coloré et parfois très poétique ; malheureusement, il a souvent aussi les défauts de ses qualités, c'est-à-dire qu'il devient diffus à force d'abondance, de telle sorte que l'expression y déborde la pensée. Nous regrettons vivement que la nature de notre publication ne nous permette pas de suivre l'auteur dans toutes les divisions et dans toutes les péripéties de son œuvre. L'unique but que nous devions nous proposer en en parlant, était d'appeler sur lui l'attention des hommes sérieux, et nous souhaitons ardemment que nos efforts contribuent pour quelque chose au brillant succès qui l'attend. Cepen-

dant nous ne terminerons pas cet article sans adresser à M. Lauvergne une petite observation qu'il fera peut-être bien de méditer. Nous dirons à cet estimable confrère : qu'en dépit de l'exaltation, pour le moins paradoxale, qu'il nous fait des grands hommes de nos provinces au détriment des savans de la capitale on nous semble beaucoup mieux comprendre à Paris la phrénologie qu'à Toulon. Il y a longtemps, par exemple, qu'on ne se borne plus ici à la simple mensuration des crânes, ce qui ne prouve absolument rien, mais qu'on les moule, afin de tenir compte de toutes leurs saillies, dont on cherche ensuite la résultante. En effet, toute la phrénologie est là. Elle ne consiste donc plus que dans un travail de vérification, travail qui exige à la fois de la sagacité, de la patience et du temps, mais que des milliers de systèmes analogues à celui de M. de Lauvergne ne sauraient faire avancer d'un pas.

VARIÉTÉS.

M. le commandeur Pinheiro Ferreira (1) nous transmet, de la part d'un de nos abonnés d'Italie, une communication qui nous paraît loin d'être dénuée d'intérêt :

(1) Le manque d'espace nous oblige à renvoyer à un autre numéro l'analyse que nous avons promise du *Cours de philosophie* de M. Pinheiro.

« M. le docteur Prejalmini d'Intra, ayant lu dans votre deuxième cahier l'expérience du vicomte du Ponceau, se proposa de rendre une somnambule sourde au vacarme d'un de ces musiciens ambulans, qui chantent en s'accompagnant d'un tambour. Il lui demanda donc ce qu'il fallait faire pour obtenir cet effet, nonseulement pendant son sommeil magnétique, mais après son réveil. Vous n'avez, répondit-elle, qu'à me toucher l'oreille du bout du doigt et je resterai sourde. — Vous n'entendrez donc plus rien? lui demanda le docteur. Je vous dis, lui répliqua-t-elle, que je n'entendrai plus ce musicien.

Là dessus le magnétiseur, se tournant vers la rue, se mit à magnétiser le musicien, et, après quelques passes, la somnambule lui dit : docteur ne vous fatiguez pas, le musicien est déjà enroué et le tambour crevé. Il remue bien ses lèvres et frappe toujours son tambour, mais je n'entends plus de sons.

Éveillée, et pendant trois semaines que le musicien resta dans la ville, repassant tous les jours sous ses fenêtres, elle garda sa surdité à son égard. Elle croyait même qu'il avait quitté la ville.

M. Prejalmini voulait faire la même expérience à l'égard de l'orgue de la paroisse qu'elle ne peut entendre sans souffrir; mais la somnambule lui a prédit qu'à dater du 15 mai elle n'en sera plus incommodée, et il a préféré d'attendre l'accomplissement de cette prédiction. »

— Un de nos correspondans de province, M. Azeronde (d'Amiens) nous adresse quelques observations analogues à celles de M. Prejalmini, mais d'une application plus heureuse. M. Azeronde ayant mis en somnambulisme plusieurs malades atteints d'affections douloureuses, est parvenu à prolonger chez ces malades, pendant leur état de veille, le bien-être que leur avait aisément procuré le sommeil magnétique, et à substituer même des sensations agréables aux sensations pénibles qu'ils éprouvaient. — Ces faits, comme il est facile d'en juger, renferment une grande indication pratique : celle d'appliquer toute sa volonté à faire se continuer, dans leur état ordinaire, le soulagement qu'on procure aux malades en les mettant en somnambulisme.

— Par un hasard assez singulier, le docteur Amédée Latour, le plus méritant peut-être, et à coup sûr le plus modeste des spécialistes modernes, vient d'être appelé, à trois reprises différentes, à vérifier sur des phthisiques le diagnostic établi par ma somnambule. Eh bien ! dans les trois cas, M. Latour eut à s'étonner, nonseulement d'une parfaite similitude entre l'appréciation que madame C*** avait faite de l'état des malades et celle qu'il en faisait lui-même, mais encore de la plus frappante analogie entre le traitement qu'elle avait tracé et celui qu'il se proposait de prescrire. Or, qu'on remarque une chose : c'est que le docteur Amédée Latour est peut-être le

seul médecin français qui comprenne véritablement le traitement des maladies de poitrine, et qui surtout puisse se flatter d'avoir guéri des phthisiques (1).

— Un commandant retraité, qui nous eût sans doute accordé la permission de le nommer, si nous avions songé à la lui demander, vint, il y a quelques jours, consulter ma somnambule. Ce monsieur se plaignait d'éprouver dans toute la face une violente douleur, qu'il attribuait à la présence d'une dent gâtée. « Vous vous trompez, monsieur, lui dit madame C***, votre dent est saine, allez seulement pour preuve... rue Mehul, n° 1, où vous trouverez quelqu'un qui vous guérira de suite, sans toucher à votre mâchoire. Cette adresse est celle du docteur Junod, qui guérit en effet notre client par une seule application de ses ingénieuses ventouses. — Or, madame C*** affirme éveillée qu'elle ne connaît ni ni M. Junod ni sa demeure, et j'ai de fortes raisons pour la croire.

— Le magnétisme a fait, depuis quelques mois, les plus étonnans progrès. Tandis que toutes les notabilités de Versailles, réunies sous le patronage de leur maire, M. de Rémilly, organisent sur une grande échelle une société régulière de magnétiseurs,

(1) La brochure qu'a publié le docteur Amédée Latour, sur la *Phthysie pulmonaire*, se vend chez J.-B. Baillière, rue de l'École-de-Médecine, et chez l'auteur, rue Bergère, 21.

M. du Ponceau, qui n'a pu résister à l'envie de faire venir à Paris sa fameuse somnambule d'Angers, tourne avec elle toutes les têtes du faubourg Saint-Germain. Depuis plus de six semaines ses salons ne désemplissent pas de curieux qui tous en sortent convaincus. Aussi pouvons-nous actuellement compter au nombre de nos partisans une multitude d'illustrations nobiliaires, littéraires et même, dit-on, parlementaires. — Que l'école de Deleuze cesse donc de s'élever avec tant d'indignation contre les expériences de pure curiosité; puisqu'en définitive celles-ci constituent presque notre unique moyen de propagande.

Paris.—Imprimerie de P. Baudouin, r. des Boucheries-S.-G. 38.

TRANSACTIONS

DU

MAGNÉTISME ANIMAL.

DEUXIÈME LETTRE A UN MÉDECIN DE PROVINCE.

Monsieur et très honoré confrère,

Dans les dernières communications que vous avez eu l'obligeance de me faire, et que vous avez, contre mon avis, la modestie de croire indignes de l'impression, vous vous arrêtez avec une complaisance que je ne saurais blâmer sur ces deux points fondamentaux : Quel est, en dernière analyse, l'objet du magnétisme ? Comment convient-il de l'étudier ? — A la première de ces deux questions, qui n'au-

raient certainement embarrassé ni l'une ni l'autre les adeptes du XVIIIe siècle, Mesmer et Deslon, son élève, répondaient imperturbablement : Le magnétisme est l'art infaillible de guérir toutes les maladies, c'est-à-dire la seule vraie médecine, la médecine par excellence : définition dont il est actuellement permis de mettre en doute la justesse et peut-être la sincérité, mais qui ne laissait pas alors que de produire un effet magique sur les meilleurs esprits, puisque des milliers d'individus en acceptèrent toutes les conséquences aux périls même de leur vie. Aujourd'hui, Monsieur, les temps ont changé et les choses ont pris une face nouvelle. Un demi-siècle de labeur, en multipliant les observations, a dû profondément modifier les préceptes. Au frénétique enthousiasme des novateurs a succédé l'esprit d'examen et de vérification. Le doute, né de ce contrôle, enfanta la réserve. Aussi, tout en élargissant, sous certains rapports, le plan conçu par Mesmer, sommes-nous à d'autres égards, moins explicites qu'il ne l'était : quelques lignes me feront comprendre. Mesmer, quoi qu'en disent inconsidérément ses admirateurs, ne me paraît point avoir eu du somnambulisme, à son origine, une connaissance bien nette. Chercher à prouver le contraire est attenter à sa mémoire, car comment expliquer alors l'inexplicable silence qu'il garda toujours sur ce point avec ses élèves? Mais, après tout, qu'importe que Mes-

mer ait eu ou non des somnambules à ses baquets ? il n'en est pas moins certain qu'il ne songea point à les utiliser, et que nous pouvons considérer le somnambulisme comme une acquisition ultérieure à sa doctrine; acquisition immense, inappréciable, dont la valeur centuple, à mes yeux, celle du magnétisme mesmérien. Eh bien pourtant, Monsieur, malgré cette belle conquête, malgré ce surcroît de richesse, ce n'est encore qu'en tremblant que nous osons dire aujourd'hui : Le magnétisme animal est la médecine par excellence. Mais, comme j'entends déjà mes confrères m'accuser de trahison et d'apostasie, je me garderai bien d'aller plus loin sans vous préciser l'objet de mes doutes.

Dans un petit ouvrage que vous m'avez dit avoir lu (1), j'ai rapidement esquissé les grands principes sur lesquels je prétends établir la pratique du magnétisme. Vous le savez, Monsieur, aux éternels erremens de l'intelligence humaine dans le ténébreux labyrinthe de nos prétendues sciences médicales, mon rêve favori est de substituer un jour les infaillibles volitions de l'instinct, ce génie mystérieux et providentiel que la culture exclusive de l'intelligence ne manque jamais d'étouffer au cerveau de l'homme social, mais que nous offrent les somnambules dans son intégrité primitive. Ainsi donc, à ces

(1) *Manuel pratique*, etc.

derniers le droit de *sentir* pour nous, quand nous ne savons plus que *penser* ; à eux seuls de comprendre les maux physiques qui nous affligent et de deviner les remèdes qui conviennent à ces maux. Oui, Monsieur, du plus profond de mon âme, voilà ma profession de foi, mon désir et mon espérance : les somnambules pour médecins, et, pour remèdes, le magnétisme avec tout ce que produit la nature. Mais dites-moi donc, au nom du ciel, qu'il ne vous semblerait pas moins admirable qu'à moi que chaque famille renfermât dans son sein son ange tutélaire, se dévouant pour tous ses membres et veillant au salut de tous. Oh ! alors ils seraient bien forcés, nos illustres détracteurs, d'oublier pour jamais et leurs vaines pratiques et leurs menteuses paroles, eux qui s'engraissent si bien des maux qui nous déciment, et vivent en parasites sur le plus misérable de nos préjugés, cette puérile terreur que la mort nous inspire à tous (1). — Ceci, mon cher confrère ; cette médecine de famille, dont je viens de vous montrer l'image, vous traduit précisément l'*ultimatum* de ma pensée. Mais, nonobstant les contradictions, que nous faut-il encore pour que cette consolante pensée se réalise ? des somnambules médicaux en très grand

(1) Les médecins honorables, et j'en connais beaucoup, auraient grand tort de s'offenser de cette petite sortie, qui ne s'adresse évidemment qu'aux principes.

nombre ; et je vous en avertis, hélas, ils me semblent fort rares. Mais enfin, si, comme je l'espère, toute la difficulté n'est que là, prions Dieu que le temps et nos efforts parviennent à la résoudre. — Cela posé, mon cher confrère, je ne crois pas qu'il me soit besoin d'ajouter un mot pour vous faire comprendre ce que je présume pouvoir tirer du magnétisme considéré comme art de guérir. Mais, est-ce là son unique portée, son seul objet? Ne deviendra-t-il jamais autre chose, en un mot, qu'un pur et simple système médical? C'est ce que Dieu sait, sans doute, mais ce que jusqu'à présent nous ignorons tous encore. Quant à moi, j'avoue que, sans être optimiste, ou du moins sans vivre dans la persuasion que tous les êtres de la nature n'ont d'autre mission que celle de contribuer au bonheur de l'espèce humaine, j'avoue, dis-je, que j'aurais peine à supposer les merveilles du somnambulisme sans aucune utilité. Mais arrivons enfin à votre seconde question.

Comment convient-il d'étudier le magnétisme?

Eh! Monsieur, l'article inséré dans mon premier cahier sous le titre d'*Introduction*, ne vous paraît-il point renfermer ma réponse? Ne vous ai-je point dit alors qu'il n'y avait pour l'étude de toutes les sciences possibles qu'une seule et même méthode? que cette méthode ne consistait qu'à rassembler des faits analogues et à en établir des rapports? Pourquoi donc chercherions-nous pour les phénomènes du magnétis-

me un autre mode d'investigation que celui que les chimistes et les physiciens appliquent avec tant de bonheur aux faits de leurs spécialités? Je sais bien que pour nous la difficulté est grande et peut-être insurmontable, si nous visons à nous formuler des lois mathémathiques. Mais d'abord, laissons de côté, comme parfaitement impénétrable, le chapitre des causes premières ; ne nous occupons que des causes palpables et des effets tranchés ; que toutes nos lois se réduisent à la détermination des circonstances intrinsèques et extrinsèques nécessaires à la production de tous les phénomènes donnés ; efforçons-nous d'établir une bonne classification de ces phénomènes eux-mêmes ; précisons enfin, s'il se peut, l'usage immédiat qu'il convient d'en faire, ainsi que les divers genres d'utilités qu'ils peuvent avoir, et soyez persuadé que, cela fait, nous serons en possession d'une science aussi parfaite que les autres sciences physiques, dont la plupart des axiômes, en résumé, ne sont que conjectures. — Mais, je le sais, mon cher confrère, ces raisons vous séduisent peu, et la tournure toute germanique de vos lettres me prouve assez que vous n'êtes point homme à vous accommoder d'*effets sans causes* et de faits inexpliqués. A tous prix vous voulez du dogme, une théorie quand même, des hypothèses enfin, comme on en fait dans votre pays (1).

(1) L'Alsace.

Eh bien, soit, je vous contenterai, mais à la condition expresse que vous n'attacherez qu'une très médiocre importance aux choses que je vais vous écrire, c'est-à-dire que vous ne les prendrez justement que pour ce qu'elles sont....... pour une simple rêverie.

Je commence donc par vous avouer que j'admets un fluide magnétique. Mais si vous daignez vous rappeler les idées que j'ai développées dans l'article de physiologie générale qui commence mon deuxième cahier, vous comprendrez de suite le sens que j'attache à ces deux mots. Pour moi, le fluide magnétique est le produit constant de toute action vitale, le résultat nécessaire du mouvement intime que nous avons dit constituer la vie. Il émane donc indispensablement de tous les corps vivans, qu'il sature, et chez lesquels sa présence, en quantité relative, est une des conditions *sine quà non* de leur existence. Son rayonnement, et sa continuelle diffusion dans l'espace, doit d'ailleurs, former autour de tous ces corps une sorte d'atmosphère magnétique d'où résulte entre eux tous certains rapports cachés qu'une prodigieuse exaltation de sensibilité peut seule leur rendre appréciables. Ces considérations, comme vous ne manquerez pas de vous en apercevoir, rentrent évidemment dans la théorie du fluide universel, émise par Mesmer, à cela près toutefois que les globes célestes n'y jouent aucun rôle. Remarquez d'ailleurs

que je ne prétends nullement nier l'influence des astres sur les actions magnétiques, mais qu'avec la persuasion de pouvoir tout expliquer sans l'intervention de ceux-là, je m'abstiens de les appeler à mon aide, de peur d'augmenter encore la difficulté. Pour ce qui est de la source primitive de mon fluide, il est clair que je dois également la ranger dans la catégorie des plus impénétrables mystéres de la nature, dont la plupart rejoindront sans avoir été compris des hommes les deux rivages de l'éternité. Revenons-en donc aux phénomènes qu'il nous est donné de comprendre.

D'après les lois que nous avons formulées, le degré de la vitalité, c'est-à-dire l'abondance de notre fluide magnétique, serait donc dans chaque individu proportionnelle à l'activité des combinaisons chimiques qui entretiennent sa vie; assertion que semble justifier pleinement, par exemple, l'augmentation des forces morales et physiques pendant le travail réparateur d'une digestion normale. Alors le corps est plus agile, plus actif, plus *animé*; la chaleur animale plus élevée; l'intelligence et les passions plus facilement excitables; en un mot, le corps et l'âme plus parfaits. Mais suivons les mêmes effets pendant l'exagération de leurs causes. Comme les extrêmes se touchent, de même qu'une abstinence forcée conduit l'ivresse à la défaillance, ainsi les sens se troublent, la pensée devient confuse, et

les organes de myotilité perdent leur faculté d'agir, jusqu'à ce qu'enfin une lourde et pénible somnolence vienne rompre pour l'individu tous les liens qui l'unissent au monde extérieur. Mais, prenez-y garde, mon cher confrère, tout ceci n'est qu'un état de transition. Donnez à l'âme le temps de se reconnaître durant la première heure d'angoisse de ce sommeil de plomb, et bientôt vous la verrez reparaître avec tous les attributs de son essence divine. D'abord ce sont les rêves, où se mêlent par fois aux réminiscences un degré d'actualité qui étonne; puis, plus tard, des mouvemens musculaires qui attestent la dépendance où l'esprit vient de remettre la matière; puis enfin, chez quelques sujets, à la vérité fort rares, c'est le parfait somnambulisme avec tous ses prodiges. Je n'ignore point, Monsieur, qu'au premier coup d'œil l'image que je vous présente de cet homme qui s'endort, rêve et devient somnambule par le fait d'une surexcitation alimentaire, ne vous paraisse une comparaison vicieuse et peut-être même un sophisme. Mais si pourtant vous prenez la peine d'y réfléchir, vous ne tarderez point à revenir de ce premier jugement et à découvrir dans les phrases, selon vous, vides de sens que je viens de vous tracer, plusieurs grandes vérités de fait. Et d'abord, vous voyez que je considère l'état de somnambulisme comme une sorte d'affranchissement de l'âme qui lui permet de se montrer à nous dans son plus haut de-

gré de perfection. Mais ce n'est pas tout : cette mise en liberté de l'esprit n'est-elle point toujours précédée de la torpeur corporelle que je viens de décrire ? N'est-ce point au milieu du sommeil que survient le somnambulisme (1) ? Nos somnambules magnétiques eux-mêmes ne commencent-ils pas également par s'endormir ? Eh ! sans doute, mon cher confrère, toutes ces choses sont identiques ; les causes seules qui les produisent nous semblent différentes, et encore cette différence disparaîtra-t-elle, si nous y réfléchissons assez. Voilà donc mon dernier mot, dût-il me faire accuser d'hérésie : Il n'y a dans toutes circonstances qu'un seul et même sommeil et qu'un seul et même somnambulisme; seulement deux ordres de causes, dont les unes sont internes et les autres externes, peuvent, indépendamment les unes des autres, faire naître ces deux états.

Les causes internes sont celles qui peuvent, à l'exemple d'alimens excitans ou de boissons alcooliques, produire momentanément, dans l'économie, une exubérance de vitalité. Aussi, voit-on que la jeunesse et la vigueur du corps sont le propre de la plupart des somnambules naturels. L'exaltation mentale et sensitive qui surprend ces derniers dans les ténèbres, et après les excitations du jour, doit résul-

(1) Les Extatiques semblent ici faire exception, mais nous aurons plus tard l'occasion de prouver qu'il n'en est rien.

ter, à mon avis, d'une accumulation spontanée et excessive de fluide magnétique dans leur économie. Ils sont donc eux-mêmes, et à leur insu, leurs propres magnétiseurs; et cette aveugle prédisposition qu'ils doivent peut-être aussi à certaines conditions inconnues de leur cerveau et de leur genre nerveux, ne se dissipe véritablement chez eux qu'au déclin de leur vie.

Quant aux causes externes du somnambulisme, elles ne peuvent toutes être ramenées qu'à une seule que vous devinez de reste, le magnétisme proprement dit. Le somnambule magnétique reçoit d'un autre individu, et cela par une véritable *transfusion*, l'excédant d'activité vitale qui exalte son être jusqu'à l'état sublime où il se montre à nous. De là cette mystérieuse association qui l'enchaîne à la volonté de son magnétiseur. Mais que celui-ci fasse un instant abnégation de sa magique puissance, et vous le verrez (le somnambule) conserver, malgré son indépendance, toutes les belles facultés de l'extatique ou du somnambule naturel. Ainsi, comme ces derniers, il est, suivant l'expression d'un magnétiseur célèbre, en rapport avec la nature entière, ou plutôt il a la perception de ce rapport qui existe pour les autres hommes aussi bien que pour lui-même, mais qui se dérobe éternellement à leurs investigations. Encore un paradoxe! allez-vous dire... Eh! pourquoi donc, Monsieur, puisqu'il ne vous ré-

pugne point d'admettre qu'un homme peut agir sur son semblable par sa simple volonté? L'éloignement, quelque énorme qu'on le suppose, peut fort bien, ainsi que la faiblesse de cette volonté même, en diminuer l'action, mais non point l'anéantir d'une manière absolue. Vous le savez, en effet, les globes qui roulent dans l'espace exercent entre eux tous une attraction réciproque qui agit en raison inverse du carré des distances, *quelles que soient ces distances*. Qui nous empêcherait donc d'imaginer des lois analogues pour les êtres vivans? Quant à moi, l'existence de ces lois fait partie de ma croyance, et je vous ai déduit plus haut les raisons qui la motivent. Mais, pour en revenir toujours aux faits palpables, la circonstance qui nous démontre le mieux la justesse de cette assertion est encore la magnétisation d'un homme par un autre homme. Dominé alors par un pouvoir invincible, le premier, en s'abandonnant à l'autre, lui fait, en quelque sorte, une abnégation de son individualité. Vivant, pour ainsi dire, dans l'atmosphère de sa pensée, il en emprunte à la fois et son activité et sa résistance. Voilà donc pourquoi il *s'isole* à son desir, souffre et jouit, s'exalte ou s'appaise quand bon lui semble. Mon fluide magnétique, en effet, n'est qu'une sorte de véhicule de toutes les volitions de l'âme, à moins que, confondant à dessein les deux choses, on n'aime mieux matérialiser ces volitions elles-mêmes. Mais, pour mon compte, je

vous l'avoue, je m'obstine jusqu'à présent à rejeter cette fusion, qui, de déduction en déduction, ne manquerait guère de nous conduire au plus désespérant système de spsychologie, le pur matérialisme.

Ici, mon cher confrère, se termine l'exposition sommaire que vous m'avez demandée de ma théorie magnétique. Ainsi que vous en pouvez juger, je ne vous en ai donné que les idées mères, mais cela devra vous suffire. En effet, pour peu qu'il vous vienne la fantaisie de reprendre ces idées en sous-œuvre et d'ajouter vos rêveries aux miennes, vous aurez incontinent trouvé le texte d'un gros livre..... que personne ne lira, à la vérité, dans notre bon pays de France, mais qui pourra vous faire, en Allemagne, une réputation égale à celle de Kant ou de *Cartesius.*

Remerciez-moi donc sans hésiter du *trésor* que je vous abandonne, et agréez surtout, etc.

OBSERVATIONS DIVERSES.

L'empire absolu qu'un magnétiseur intelligent peut exercer sur le moral et le physique de ses somnambules est sans contredit une des mines les plus fécondes qu'il nous soit donné d'exploiter. Personne ne trouvera donc mauvais de nous voir insister sur ce point important ; et l'on devra nous savoir gré

des faits nouveaux que nous allons ajouter aux relations de MM. Azeronde et Prejalmini, dont nous avons entretenu nos lecteurs le mois dernier.

Première observation.

Rosalie, la fameuse somnambule que M. le vicomte Du Ponceau voulut bien nous faire voir à diverses reprises, Rosalie conserve pendant plusieurs jours, *à son insu,* l'ordre qu'elle a reçu de son magnétiseur de faire telle ou telle chose ou d'*être* de telle ou telle façon. A l'heure où il lui a été enjoint d'obéir, la pensée lui en vient sans qu'elle sache pourquoi, et elle fait ce qu'on a exigé d'elle sans se douter le moins du monde que c'est un ordre qu'elle exécute. — Qu'on réfléchisse à l'immense portée de ce premier fait, et l'on concevra que s'il est malheureusement possible d'inspirer au plus vertueux des hommes le désir fatal et irrésistible de commettre une action coupable, il est également possible d'arracher par le même moyen au vice le misérable qui y croupit.

Deuxième observation.

Une des somnambules, dont je dirige les consultations, n'est jamais exacte au rendez-vous que je lui donne, sans que je le lui aie expressément recommandé pendant son sommeil. Lorsque je dois, un jour, avoir besoin d'elle à une heure où elle n'a point

l'habitude de venir chez moi, je ne manque jamais de profiter, la veille, de son temps de somnambulisme pour l'avertir de cette circonstance. Lorsque, le lendemain, elle arrive, à l'heure indiquée, je me donne toujours le petit plaisir de lui demander le motif qui l'amène, afin de jouir de sa stupéfaction et de son hébêtude. Jamais, en pareil cas, elle n'a su me répondre, si ce n'est qu'un je ne sais quoi de *diabolique* lui avait, bon gré malgré elle, suggéré l'invincible pensée de se rendre chez moi.

Troisième observation.

Il y aura bientôt un mois que j'ai commencé à magnétiser un jeune peintre de Hambourg, nommé M. Preidher. Ce jeune homme, qui s'abondonna à mes soins pour une névralgie chronique de la face, s'endormit dès la seconde séance, et devint, les jours suivans, d'une lucidité assez rare. Mais, ce que je trouvai surtout de remarquable en lui, fut l'horreur et les sensations douloureuses que lui causait le contact des métaux quels qu'ils fussent ; car leur seule approche suffisait presque pour lui donner des convulsions. Au reste, comme M. Preidher est, aussi bien endormi qu'éveillé, un garçon de beaucoup d'esprit, j'avais plaisir à converser avec lui pendant l'heure de nos séances. Seulement, son malheureux accent tudesque me fatiguait par moment jusqu'à m'impatienter,

et diminuait singulièrement le charme que je prenais à ses récits. Aussi, un jour qu'il venait de me défiler une série de mots dans lesquels se trouvaient rassemblées, comme par un fait exprès, les consonnes qu'il estropiait le plus désagréablement, m'écriai-je, n'y tenant plus : De grâce ! Monsieur Preidher, parlez donc le français comme on le parle à Paris !... — Mon somnambule s'arrêta tout court, parut absorbé une minute ou deux, puis, sur mon invitation, reprit le fil de son histoire, mais avec une pureté d'accent qui me laissa confondu. — Je lui demandai alors s'il ne serait point possible de lui conserver, à son réveil, les heureux fruits de l'étrange leçon de grammaire que, sans y avoir songé, je venais de lui donner. — Rien de plus simple, me répondit-il, vous n'avez qu'à le vouloir. — Eh bien alors, je le veux. — Soit. — Et M. Preidher éveillé, je le confesse à ma grande impatience, articule le français comme un enfant de Paris. — Cependant, le lendemain matin, quelques hambourgeoises velléités défigurent de nouveau son langage, et plus d'un S mouillé se durcit encore dans sa bouche ; mais il retrouve l'accent français en s'endormant. Le surlendemain, le progrès est très marqué, et la semaine d'après on peut entendre parler M. Preidher pendant des heures entières sans soupçonner son origine. Ce qu'il y a de fort remarquable, c'est que ce jeune homme est seul à ne point apercevoir le changement

survenu dans sa façon de parler. — Quelques affaires qui le rappelèrent subitement dans son pays naturel, ne me permirent point de pousser plus loin son intéressante observation.

Quatrième observation.

Une dame de mes clientes s'affecterait assez profondément de la maladie d'un de ses enfans, si je ne prenais le soin de surveiller ses sentimens et de la prémunir contre son chagrin. Chaque matin, je lui communique, en la magnétisant, la force morale qui doit mettre sa santé à l'abri d'une affection à laquelle elle ne résisterait pas. Si même la Providence veut qu'elle perde prochainement son enfant, j'espère la dérober, en partie, aux atteintes de ce coup terrible.

— Il est évident que tous ces faits émanent du même principe, et ont entre eux une analogie frappante. Ils me semblent en outre ouvrir une voie nouvelle aux investigations des magnétiseurs, ou tout au moins leur révéler une ressource depuis fort longtemps méconnue, et que leur conscience doit leur faire un devoir de ne point négliger plus longtemps.

BIBLIOGRAPHIE.

Histoire académique du magnétisme animal, par C. Burdin jeune et Fréd. Dubois, membres de l'Académie royale de médecine.— Un ÉNORME volume in-8°, chez J.-B. Baillière, rue de l'École-de-Médecine, 17

Donc ils se sont mis deux pour faire ce beau chef-d'œuvre? Détrompez-vous, lecteurs; la *collaboration* n'est qu'une fiction malheureuse de la littérature moderne. Aujourd'hui que l'esprit ne rapporte pas toujours de l'argent, de même que l'argent ne donne pas toujours de l'esprit, un auteur qui sait compter, ne manque presque jamais d'associer à sa gloire quelque financier débonnaire qu'il fait ingénieusement subvenir aux frais d'impression de son livre. Ainsi donc en fut pour l'*Histoire académique*, à laquelle je gagerais volontiers que M. Burdin n'a pas mis un mot, ou à laquelle du moins il n'en a mis qu'un seul, mais fort insignifiant s'il en fut..... son nom. Au surplus, nous avons tort d'entrer dans ces détails qui, en définitive, ne nous regardent nullement. Que MM. les auteurs s'arrangent comme ils l'entendent: les conventions qu'ils prennent entre eux font partie de leur vie privée et doivent nous rester inconnues; et vraiment c'est un bonheur pour nous comme pour eux-mêmes, car, sinon, le métier de critique deviendrait compromettant, attendu qu'on aurait presque toujours l'air de calomnier quand on

ne ferait que médire. Laissons donc les hommes dans l'éloignement obscur qui nous dérobe une partie de leur laideur, et ne portons que sur leurs œuvres le flambeau de l'analyse. — Ainsi, il ne nous est point permis de nous demander : Qu'est-ce que M. Burdin jeune ? Qu'est-ce que M. Dubois (d'Amiens) ? mais seulement : Qu'est-ce que cette *Histoire académique* de M. Frédéric Dubois ?

Or, lorsque le romancier De Balzac publia deux minces volumes sous le titre de *Physiologie du mariage*, on trouva la plaisanterie trop longue, bien qu'elle fût infiniment spirituelle et point du tout méchante. Cela dit, comment allons-nous qualifier un monstrueux libelle en 650 pages in-8°, ayant tout uniment pour objet de baffouer, de déshonorer, de diffamer mille personnes honorables, parmi lesquelles se trouvent maints savans de haut nom, depuis les Puységur aux Rederne ; depuis les Abrial aux Despires ; depuis Deleuze jusqu'à nous tous. Sur mon honneur, voilà une prétention qui me semble friser la démence.... C'est que, hélas ! il n'est rien tant que la colère qui ressemble à la folie, et ce pauvre M. Dubois a si souvent été heurté, froissé, démenti par les magnétiseurs, qu'il lui est bien permis de s'irriter contre eux. Mais, pour ce qui est des intentions de cet auteur, qu'on ne croie pas que j'en impose. Ainsi, tandis que Mesmer n'est « qu'un sycophante avide, égoïste, tirant

l'argent de tous côtés » (p. 247), MM. de Puységur qui « faisaient partie de cette aristocratie française d'abord imbue des principes de l'Encyclopédie, façonnée aux leçons de Voltaire et de Diderot, avide de nouveautés et surtout d'émotions, engouée d'abord du grand Frédéric, puis de Washington, lisant Thomas, Raynal et Beaumarchais (page 238), » MM. de Puységur mettent en somnambulisme des femmes de cinquante ans, « ce qui, certes, n'est pas au-dessous des jongleries de Mesmer (page 247). » Aussi, ces deux messieurs ont-ils, suivant M. Dubois, fait une tache à leur blason (sans doute en nourrissant de leur pain tous les pauvres de leur village), car « il est à jamais regrettable, pour le nom de Puységur, pour la famille illustre à laquelle appartenait le marquis, qu'il ait pris une semblable direction (même page). » Que voulez-vous, monsieur Dubois, il faut en accuser Diderot et d'Alambert !.... — Éternel barbouilleur !... — Mais, ce n'est pas tout. Vient le tour de Deleuze ; et comme il n'y a pas ici moyen d'attenter à l'honneur, car Deleuze est trop connu, on s'en prend à l'intelligence. Pendant trente années consécutives, l'honnête bibliothécaire du Muséum se livre au magnétisme, sans revenir de sa conviction .... mais Deleuze n'était qu'un *imbécille*. — Georget, lui, eut un instant de faiblesse, comme en ont tous les hommes, hélas ! M. Husson..... Oh! comme on vous traite, mon pau-

vre M. Husson !... mon Dieu ! mon Dieu ! MM. les membres de l'Académie royale n'ont donc entre eux aucune espèce d'égard ! Mais où donc est le chapitre de M. Rostan ? En voilà un, j'espère, qui a mérité les verges.... Eh ! que vois-je ! c'est là tout ce qu'on en dit ! « Quittons cet incident pénible (la pécadille de Georget), honteux pour la médecine, injurieux pour la mémoire d'un homme de bien, et disons qu'il est un autre médecin, un professeur distingué, qui, lui aussi, avait fait quelques expériences à la Salpêtrière, et à la même époque ; mais, comme il est, plus qu'un autre, jaloux de la dignité de son art, il eut soin d'éviter tout contact avec les magnétiseurs, nous voulons parler du professeur Rostan, livré au haut enseignement, praticien consommé, habile surtout dans l'art du diagnostic (page 264), » etc., etc., etc., et pas autre chose que de grosses flatteries à bout portant. Oh ! *frère* Dubois ! voici qui vous trahit, et vous laissez trop voir, par votre *gasconne* déférence, combien vous savez au besoin cajoler vos ennemis, et ménager à l'avance, pour le prochain concours, les suffrages d'un professeur. — MM. les docteurs Berna, Filassier, Pigeaire, Frapart, etc., qui ne sont point professeurs, et n'aspirent point à l'être, sont, comme de juste, traités suivant leurs œuvres, dans le livre dont nous parlons, où l'on a bien voulu nous consacrer également quelques lignes d'un persifflage vraiment délicieux. — Le récit de nos in-

fructueuses tentatives artistement rapsodiées, et coupées, pour la récréation du lecteur, d'intermèdes académiques, forment, avec les divers rapports, le corps de l'ouvrage, dont l'introduction est une histoire controuvée ou plutôt dénaturée du magnétisme au moyen-âge, et la conclusion.... le résumé des preuves qui démontre sa nullité. Enfin, après avoir établi en principe que tous les magnétiseurs nés ou à naître ne sont ou ne seront jamais que des fourbes ou des sots, M. F. Dubois demande très humblement, et sous forme de péroraison, qu'on lise ou qu'on juge impartialement son ouvrage. C'est, la main sur la conscience, ce que nous venons de faire. *Requiescat in pace* (1) !

SOCIÉTÉ VERSAILLAISE (2).

M. Vanson, président de cette Société, ayant eu la bonté de nous envoyer une copie de son réglement, nous nous empressons de le mettre sous les yeux de nos lecteurs, afin qu'il puisse servir de modèle aux Sociétés du même genre qui se forment à l'envi dans la plupart des grandes villes de province, en attendant que Paris se décide.

SOCIÉTÉ POUR L'ÉTUDE DU MAGNÉTISME.

Les soussignés fondent une Société dont l'objet est d'étudier les phénomènes du magnétisme animal,

(1) Rien ne serait plus facile qu'une réfutation sérieuse de l'*Histoire académique du Magnétisme,* mais il faudrait pour cela faire un volume, et, à dire le vrai, la chose n'en vaut pas la peine.

(2) Autorisée par décret ministériel.

et de chercher les applications diverses que l'on en peut tirer.

Les travaux de cette Société consistent spécialement dans 1° l'enregistrement des faits du magnétisme animal qui auront été constatés rigoureusement par le plus grand nombre possible des membres de la Société ; 2° l'étude historique du magnétisme animal ; 3° l'exposition et la pratique des procédés du magnétisme ; 4° l'analyse critique des ouvrages anciens et modernes, et des publications périodiques qui ont pour objet le magnétisme animal ; 5° l'étude des rapports que le magnétisme peut avoir avec les autres branches des connaissances humaines, et spécialement avec la psychologie et la médecine.

Pour atteindre ce but, la Société s'impose le Réglement qui suit :

RÉGLEMENT.

Chapitre premier. — Composition de la Société.

ARTICLE 1er. La Société pour l'étude du magnétisme se compose de membres titulaires, associés et correspondans.

ART. 2. Le nombre des titulaires est limité à trente. Il ne pourra être au-dessous de vingt. Le nombre des associés sera, pour la première année, égal au nombre des titulaires ; celui des correspondans est illimité.

Art. 3. Les titulaires sont pris parmi les associés. Ils sont nommés dans les séances réglementaires (mentionnées en l'art. 18) au scrutin individuel et secret, et doivent réunir au moins les deux tiers des voix des membres présens.

Art. 4. Les associés sont présentés en séance ordinaire par deux membres titulaires ou associés, et sont nommés dans la séance ordinaire suivante, à la majorité des deux tiers des membres titulaires et associés présents.

Art. 5. Les membres titulaires ont seuls le droit de présence dans les séances réglementaires. — Les titulaires et les associés ont droit de vote égal dans les séances ordinaires.

Art. 6. Les correspondans sont proposés par deux membres titulaires ou associés, qui présentent un rapport écrit et signé d'eux sur les titres de leur candidat. Ce rapport contient:

Le nom, les qualités et l'adresse du candidat;

Un aperçu de la nature de ses études et des objets particuliers pour lesquels il se propose de correspondre avec la Société;

L'affirmation que le candidat desire appartenir à la Société;

Ce rapport est lu et déposé sur le bureau en séance ordinaire;

Dans la séance réglementaire suivante, il en est donné une nouvelle lecture; la discussion s'ouvre,

et la nomination a lieu à la simple majorité des votans.

Art. 7. Tout membre correspondant qui prend son domicile réel à Versailles, est porté au nombre des associés, à moins qu'il ne fasse connaître l'intention de se retirer de la Société.

Art. 8. Le Bureau pourra, dans certains cas, admettre un visiteur étranger.

Chapitre second. — Régime de la Société.

Art. 9. Les fonctionnaires de la Société sont : Un président, un vice-président, un secrétaire, un vice-secrétaire, un trésorier et un bibliothécaire-archiviste.

Art. 10. Le Bureau se compose du président, du secrétaire et du trésorier.

L'administration de la Société est confiée au Bureau.

Il est chargé, dans l'intervalle des séances réglementaires, de la conservation et de l'interprétation du Réglement ; il est investi du droit de convoquer la Société en séance extraordinaire, en spécifiant sur la lettre d'avis l'objet de la convocation.

Il nomme les commissions chargées de faire des rapports sur les objets relatifs aux études de la Société.

Art. 11. Le président règle l'ordre du jour et maintient l'exécution du Réglement.

Il a droit d'assister avec voix consultative aux

séances des commissions réglementaires et de comptabilité.

Art. 12. Le secrétaire rédige le procès-verbal de chaque séance, en donne lecture dans la séance suivante, et le président le soumet à l'approbation de la Société.

Il est chargé de la correspondance.

Art. 13. Le trésorier est chargé des intérêts financiers de la Société. — Il tient registre des recettes et des dépenses. — Il soumet ses comptes deux fois par an à la Société, dans les premières séances ordinaires de janvier et de juillet, et dans la séance réglementaire de juillet ; il présente, en outre, un budjet des recettes et dépenses pour l'année suivante.

Art. 14. Les fonctionnaires sont nommés dans la dernière séance ordinaire de l'année.

Ils sont rééligibles, à l'exception du président, qui ne peut être réélu qu'après une année d'intervalle.

Ils sont choisis parmi les titulaires.

Art. 15. Une commission permanente de cinq membres, élus dans la même séance que les fonctionnaires choisis parmi les titulaires, et nommée commission réglementaire, reçoit et examine toute proposition relative au Réglement ; elle appelle dans son sein l'auteur de la proposition.

Le secrétaire et le trésorier peuvent être appelés

par le président de la commission à ses réunions. Ils y assistent avec voix consultative seulement.

Art. 16. La commission réglementaire peut, dans son rapport, prendre l'initiative de propositions relatives au Réglement. — Elle dresse une liste de candidats pour les places vacantes des membres titulaires, sans restreindre le droit des membres titulaires de faire aussi des présentations en leur nom personnel. — Son rapport, approuvé et signé par les membres de la commission, est déposé huit jours au moins avant la séance réglementaire chez un des membres de la commission ou du Bureau, de manière a pouvoir être consulté par les membres titulaires.

Dans le cas où la commission juge nécessaire qu'il y ait une réunion réglementaire d'urgence, l'objet en est indiqué au président de la Société, qui provoque la réunion demandée.

Art. 17. Chaque fois que le trésorier présente ses comptes (voir art. 19), une commission de trois membres titulaires, ou associés, est nommée sur un scrutin de liste, à la majorité simple, pour examiner sa gestion. — Elle fait son rapport à la séance réglementaire la plus prochaine.

Chapitre troisième. — Séances et travaux de la Société.

Art. 18. La Société tient plusieurs sortes de

séances : 1° les séances ordinaires ; elles ont lieu le 1er et le 3e lundi de chaque mois ; elles commencent à sept heures et demie du soir ; tous les membres de la Société, à quelques titres qu'ils lui appartiennent, ont le droit d'y assister ; 2° deux séances réglementaires semestrielles, l'une en janvier, l'autre en juillet, sur la convocation du président. Les membres titulaires seuls ont droit d'y assister ; 3° des séances extraordinaires provoquées par le Bureau ou par la commission réglementaire.

Art. 19. Dans les séances de la Société, lorsque les fonctionnaires sont absens, la présidence est dévolue au plus âgé des membres titulaires présens, et le plus jeune remplit les fonctions de secrétaire. Si le trésorier est absent, le président désigne, pour le remplacer au bureau, un des fonctionnaires, et, en leur absence, un des titulaires présens.

Art. 20. La première séance ordinaire de chaque mois est plus spécialement consacrée à l'expérimentation des faits magnétiques, et la seconde aux cours et communications verbales.

Dans chacune d'elles, l'ordre du jour appelle d'abord 1° la lecture du procès-verbal de la séance précédente ; 2° la lecture de la correspondance et la présentation des dons faits à la Société ; 3° les présentations des membres associés ou correspondans, et les votes sur les présentations de membres associés faits dans la séance précédente ; 4° l'inscription des

noms de ceux des membres qui desirent prendre la parole.

Le reste de l'ordre du jour est réglé par le président.

Art. 21. Nul ne peut prendre la parole sans l'avoir obtenue du président, et nul ne peut la garder, pour quelque objet que ce soit, plus de vingt minutes.

Art. 22. Le membre qui a la parole pour quelque objet que ce soit, ou qui dirige une expérience, ne peut être interrompu que pour rappel au réglement. — Quand le président pense que le membre qui a la parole, s'écarte de l'esprit de la Société, tel qu'il est défini par le préambule, il doit l'avertir, et, s'il insiste, le président consulte le Bureau sur le maintien de la parole. La décision du Bureau est définitive, à moins qu'une réclamation ne soit faite par un membre titulaire ; dans ce cas, les membres titulaires et associés présens sont consultés et décident en dernier ressort.

Art. 23. Lorsque le membre qui a la parole, ou qui dirige une expérience, a terminé, tout membre peut demander au président la permission de présenter des observations succintes. Le président a le droit d'accorder ou de refuser, selon le temps disponible ; après la réponse il peut empêcher la réplique.

Art. 24. Dans les séances réglementaires semestrielles, après la lecture et l'adoption du procès-ver-

bal de la séance réglementaire ou de la séance extraordinaire précédente, on entend et on discute s'il y a lieu : 1° le rapport de la commission de comptabilité instituée par l'art. 17 ; 2° le rapport de la commission réglementaire ; 3° on procède à la nomination des membres titulaires et correspondans ; 4° dans la séance de juillet, on examine, en outre, et l'on discute le budjet des recettes et dépenses présenté par le trésorier.

Art. 25. Toute décision, tendant à modifier le Réglement, doit être prise à la majorité des deux tiers des voix des membres présens.

Art. 26. Toutes les fois que la Société sera appelée à donner un avis sur un objet relatif à ses travaux, la question soumise sera renvoyée à une commission nommée par le bureau. Le rapport sera fait et la décision prise dans la plus prochaine séance réglementaire, ou dans une réunion spéciale des membres titulaires convoquée à cet effet. — Des séances extraordinaires analogues ont lieu dans les formes spécifiées aux art. 10 et 16.

Chapitre quatrième. — Revenus, dépenses, propriétés de la Société.

Art. 27. Tout membre titulaire ou associé paie, une fois pour toutes, un droit d'admission de cinq francs, et une cotisation annuelle de douze francs, exi-

gible par quarts au commencement de chaque trimestre.

Art. 28. La cotisation trimestrielle est due jusqu'à la démission donnée par écrit. Néanmoins, tout membre qui a laissé passer six mois sans avoir acquitté la cotisation peut, après avoir été duement averti, être rayé de la liste des membres sur le rapport du trésorier, en séance réglementaire.

Art. 29. La Société n'arrête jamais de dépenses excédant la somme qu'elle a en caisse, à moins qu'un ou plusieurs membres ne se portent caution sans recours contre la Société pour le cas où les fonds seraient insuffisans au jour du paiement.

Art. 30. Aucune dépense extraordinaire dépassant la somme de 50 francs ne pourra être faite sans qu'une commission, nommée par le bureau, ne se soit entendue préalablement avec les fournisseurs, et ne soit convenue de prix.

Dans le cas où la dépense concernerait des impressions autres que celles qui sont nécessitées par les besoins du bureau, la mesure s'y appliquerait même quand la dépense serait inférieure au minimum de cinquante francs fixés plus haut.

Art. 31. La Société forme une bibliothèque ; tous ses membres sont invités à l'enrichir de leurs dons.

Les dons faits à la Société sont mentionnés aux procès-verbaux des séances, et le nom du donateur est inscrit sur l'objet donné.

Art. 32. Le mobilier, la bibliothèque, les manuscrits, etc., appartiennent à la Société. Les membres qui cessent d'en faire partie ne peuvent réclamer leur quote-part.

Arrêté à Versailles, le 22 avril 1841.

— Suivent les signatures des sociétaires, parmi lesquels se trouvent : le maire de Versailles, l'adjoint du maire, le secrétaire général de la préfecture, deux ecclésiastiques, un pasteur protestant, six médecins, un pharmacien, des architectes, des hommes de lois, des chefs d'institution, des professeurs de l'Université, d'anciens élèves de l'école polytechnique et autres personnes livrées à l'étude des sciences ; tous gens pour le moins aussi honorables que M. Frédéric Dubois, et dont nous espérons pouvoir donner les noms dans notre prochain cahier.

VARIÉTÉS.

—Nous apprenons d'un de nos abonnés, M. le docteur Delaporte de Vimoutiers (Orne), la formation d'une société de magnétiseurs à Caen (Calvados).

— M. Champignon, médecin à Orléans, vient de publier sous le titre de *Physiologie, médecine et méthaphysique du magnétisme*, un volume intéressant dont nous rendrons compte incessamment.

Imp. de P. Baudouin, rue des Boucheries-S.-G., 38.

DES DIFFÉRENS PROCÉDÉS

EN USAGE POUR MAGNÉTISER.

Deleuze avait dit dans son *Instruction-Pratique* : « La première condition, pour magnétiser, c'est de « *vouloir*.» Mais on ne tient pas toujours compte de ce sage aphorisme, et Deleuze, lui-même, nous semble l'avoir oublié. Quant à nous, magnétiser et vouloir nous paraissent deux mots synonymes, quel que soit le sens où on les prenne. Vouloir, à notre avis, exprime toujours un effet mental, physiologique, mettant en action les puissances secrètes de l'agrégation qui nous constitue ; réagissant sur nous-mêmes, si c'est à nous que notre volonté se rapporte ; enfin, nous unissant par un lien plutôt insensible que matériel à l'objet sur lequel nous prétendons agir.

Il y a bien loin, j'en conviens, de ces conceptions métaphysiques aux singulières théories de nos magnétiseurs *à représentations* ; mais c'est que s'il nous arrive quelquefois de poursuivre l'idée jusqu'à la rêverie, ces messieurs, d'un autre côté, sont loin de penser toujours. A en juger, par exemple, d'après l'importance extrême, infinie qu'ils attachent aux procédés manuels, il est impossible de douter que, pour eux, tout le magnétisme ne soit là ; le geste, la

passe est tout ce qu'ils en comprennent. Partant c'est de ce côté que se dirigent invariablement tous leurs efforts. Inventer un tour de main, leur semble un perfectionnement digne de récompense nationale; aussi, est-ce plaisir de voir avec quelle complaisance, quelle grâce, quelle attention, et surtout avec quel contentement d'eux-mêmes ils mettent leurs préceptes en pratique : l'un élève onctueusement sa main puis l'abaisse ensuite par douces saccades, comme un prélat qui bénit son troupeau ; l'autre, sait imprimer au mouvement de son poignet une inimitable rondeur; celui-ci porte dans le claquement de ses doigts le cachet de sa méthode ; celui-là jette à pleines mains son *incomparable* fluide. — Eh ! ne riez pas, Messieurs, vous, qui m'avez compris, car les gens dont je vous parle sont de ceux qui font bruit dans le monde; de ceux qu'on y admire presque autant qu'ils s'admirent eux-mêmes ; de ceux dont le nom fait autorité, dont on cite même les ouvrages (il y a tant de genres de lecteurs) ! de ceux, enfin, qui, en définitive, magnétisent peut-être le mieux, parce-que l'inspiration ni la défiance de soi-même ne les ont jamais détournés de leur but. Cette dernière considération nous explique donc en partie les succès qu'ils attribuent si gratuitement à leur manière de faire. Voyons pourtant à décider quelle est la part des gestes dans la production des effets magnétiques ; et, pour rendre la question plus facile à

traiter, essayons de la scinder ainsi : Les gestes sont-ils indispensables ? nécessaires? ou enfin inutiles?

1°. Les expériences faites en 1820, à l'Hôtel-Dieu de Paris, et répétées cent fois depuis en petits comités, prouvent, incontestablement, qu'on peut produire le somnambulisme sans agir autrement sur le sujet que par la simple pensée. Si donc, on croit à l'existence d'un fluide magnétique, on est forcé d'admettre que celui-ci s'échappe indifféremment de toutes les parties du corps et se dirige à la volonté du magnétiseur, tout aussi bien que lorsque ce dernier lui trace sa route avec la main. Bien plus, ce n'est pas seulement le fluide magnétique qui possède la propriété de se mouvoir ainsi, c'est la pensée elle-même avec toutes ses nuances. — Un jour, M. du Ponceau avait endormi sa somnambule devant moi. Nous étions seuls avec elle, dans son cabinet : il lui ordonna de chanter, ce qu'elle fit aussitôt ; et il m'offrit de lui faire cesser et reprendre son chant par un simple geste subordonné à celui que lui permettrait mon desir; j'acceptai, et l'expérience réussit à merveille, bien que nous fussions l'un et l'autre placés derrière la somnambule, et qu'il n'y eût là ni glace, ni *compère*. Le chant s'arrêtait quelquefois, au milieu d'un mot, tant l'action était prompte; et, chose remarquable ! la somnambule, quelque temps que durât l'interruption, reprenait toujours exactement son ariette au point où elle l'avait lais-

sée, de sorte, qu'en notant séparément et en rapprochant ensuite tous ces fragmens, on aurait eu l'air entier parfaitement exact. Cependant, j'aurais desiré plus encore. — Votre geste, dis-je, à M. du Ponceau, fait tort à l'expérience; Rosalie ne le voit pas mais elle peut l'entendre; tâchez de *vouloir* sans cela. — Je vous avoue que je n'en ai pas l'habitude, me répondit-il, et que je crains de ne pas réussir; cependant, je vais essayer. M. le vicomte essaya et réussit peut-être mieux encore que la première fois, ce qui peut fort bien tenir à ce que s'imaginant devoir suppléer au mouvement qu'il supposait presque indispensable, il avait fait un plus grand effort mental. — Eh bien! Monsieur, lui dis-je, pensez-vous encore que la volonté n'aît que nos doigts pour s'échapper de notre cerveau? — Non; mais il est des cas où le geste me paraît indispensable à la détermination de l'effet qu'on veut produire. Si, par exemple, j'avais l'intention de changer, pour Rosalie, les propriétés physiques d'un objet, je n'agirais jamais par la pensée d'une manière assez précise, c'est-à-dire, qu'il m'arriverait probablement ce qui m'arrive toujours lorsque je veux magnétiser de loin une chose inanimée. *Quoi que je fasse*, mon diable de fluide atteint aux choses environnantes, et leur communique un peu de la vertu que je ne destinais qu'à une seule. — La raison en est simple, répliquai-je, c'est qu'au milieu de plusieurs choses que

vous regardez de loin, il vous est impossible, *quoi que vous fassiez*, d'en isoler une dans votre pensée.

Il nous semble que la conclusion des diverses expériences que nous venons de mentionner est celle-ci : Les gestes ne sont point indispensables.

2°. Mais sont-ils nécessaires? — Oui ; nous l'affirmons, et cela pour plusieurs raisons que nous avons l'espérance de faire sentir, sans qu'il soit utile de les développer plus longuement.

Et, d'abord, commençons par dire que s'il peut résulter, d'un contact immédiat entre les corps vivans, certaine action magnétique, parfaitement indépendante, quant à sa nature, de toute intention morale, il est à peu près évident qu'une action semblable, à l'intensité près, doit être attribuée aux gestes. Cela posé, examinons l'influence intrinsèque du toucher sur l'économie, alors qu'il est pratiqué sans but déterminé. Cette question, en apparence si simple, est moins facile à résoudre qu'on ne le pense au premier abord, car les effets qu'il s'agit ici de spécifier, sont aussi fugitifs que les causes qui les produisent sont complexes. Cependant, l'exquise impressionnabilité des somnambules va encore nous prêter ses lumières. Malheureusement, les faits que je vais citer ne sont pas de ceux que l'on provoque à volonté; le hasard seul me les a fournis, et le hasard est sourd lorsqu'on a besoin de son aide. Je n'ai d'ailleurs, à mon appui, que deux petites observations, dont la

première m'a été communiquée par M. du Ponceau, mais dont l'autre m'est personnelle. Voyons d'abord celle-là :

Rosalie, en état de somnambulisme, a la fantaisie de s'emparer d'un morceau de pain, déposé sur le chambranle d'une cheminée. Une femme de chambre qui se trouve là, tout à point pour la contrarier, prétend l'en empêcher ; de là une petite rixe. La somnambule, qui tient son pain, le défend avec l'opiniâtreté..... d'une somnambule. La femme de chambre insiste et finit par l'emporter, mais après de longs efforts, pendant lesquels Rosalie serre fortement dans ses mains l'objet de sa convoitise. La première qui tenait beaucoup moins à la conquête qu'à la victoire, remet alors le pain, comme de juste, sur la cheminée ; mais Rosalie, qu'on vient de réveiller, ne l'y voit plus (1). On la rendord, incontinent, pour avoir l'explication de cette étrange singularité ; et c'est alors qu'elle déclare *qu'elle a magnétisé le morceau de pain en le serrant pour le retenir*, et qu'il lui restera invisible pendant trois jours, ce qui en effet eut lieu.

Le fait dont j'ai moi-même été témoin est exactement de la même espèce, puisqu'il s'agit encore d'invisibilité ; mais il eût été plus frappant encore

(1) Tel fut le hasard qui suggéra à M. Du Ponceau ces curieuses expériences sur l'invisibilité au réveil.

s'il fût arrivé le premier. — Madame R., jeune somnambule, s'efforce de m'ouvrir la main droite dans laquelle je lui cache un petit objet qu'elle s'impatiente de ne pouvoir distinguer. Depuis un demi-quart-d'heure approchant elle s'exténue en vains efforts. Enfin, perdant patience, elle se fâche pour tout de bon, s'éloigne de moi, et me boude au point de ne plus vouloir me parler. Cela dure une demi-heure, après laquelle je l'éveille; mais à peine a-t-elle ouvert les yeux, qu'elle pousse un cri perçant, en me disant que je n'ai plus qu'un bras. Vainement je lui fais toucher ma main droite : son illusion persiste (ce doit être une chose étrange que de toucher ce qu'on ne peut voir); elle me regarde avec hébétude, se prend à pleurer et finit par se rendormir. L'explication qu'elle me donne alors est ainsi que je m'y attendais, celle que, six mois avant, avait donnée Rosalie; mais seulement plus heureuse ou mieux inspirée que celle-ci, elle put prévenir la durée du phénomène effrayant qu'elle avait *involontairement* produit sur ma personne, en me démagnétisant le bras.

Eh bien! ces deux faits, qui se corroborent mutuellement, ne semblent-ils pas prouver que le toucher, alors même qu'il a lieu sans intention aucune, laisse, au moins quelquefois après lui, une certaine empreinte *sui generis*, un je ne sais quoi d'insaisissable, dans lequel, un esprit plus téméraire que

le nôtre, n'hésiterait point à reconnaître la trace indélébile et sans mélange du fluide magnétique?

Quoi qu'il en soit, tout ce qui précède ne justifierait point encore l'importance qu'on attache aux gestes, si nous ne leur reconnaissions un autre genre d'utilité : leur véritable objet, suivant nous, est de fixer, de préciser et de régulariser la volonté. Celle-ci, en effet, se module, pour ainsi dire, sur les mouvemens que nous excitons ; elle se calme ou s'agite selon leur prestesse ou leur lenteur. Ajoutons à cela, que nous sommes tellement accoutumés à penser par nos sens, et à nous repaître l'esprit d'images physiques, que le seul moyen que nous ayons de soutenir et de diriger notre pensée, consiste presque à nous la retracer sans cesse par des actes extérieurs. Cela dit, nous pouvons, sans crainte, nous résumer ainsi : Les gestes sont utiles sous un double rapport; donc, *ils sont nécessaires* (1).

(1) Il nous reste évidemment beaucoup à dire sur le sujet de cet article, mais nous y reviendrons. Je veux pourtant signaler aujourd'hui un fait que les magnétiseurs de profession ont dû observer comme moi : c'est une espèce de fourmillement qui se fait quelquefois sentir dans les doigts pendant les passes, et surtout alors que l'action paraît être la plus marquée. Il n'y a, d'ailleurs, pas moyen d'attribuer cette sensation caractéristique à l'imagination ou au hasard, car il m'est arrivé cent fois que, sans que je témoignasse rien aux malades de ce que j'éprouvais, ceux-ci me fissent, juste à l'instant où le fourmillement dont je parle m'arrivait aux doigts, l'observation qu'ils ressentaient plus vivement

EXTRAIT D'UN ARTICLE FORT REMARQUABLE

DE LA GAZETTE MÉDICALE

sur le magnétisme animal.

Le magnétisme commence enfin à être pris au sérieux par les médecins de bonne foi. C'est beaucoup, car on ne tardera pas à reconnaître que notre doctrine est vraie, dès l'instant où l'on cessera de la tenir pour ridicule.

Voici comment s'exprime la *Gazette Médicale* à ce sujet : *Voyez* n° 24, 12 juin 1841.

«. . . . . . . Il s'en faut que tous les magnétiseurs soient des fous, des niais ou des jongleurs ; nous croyons même que ceux qui sont tout cela, séparément ou à la fois, ne le sont pas en toute occasion et en tout temps. Il en est aussi de très honorables sous tous les rapports, et parmi ceux qui ont écrit, et parmi ceux qui pratiquent. Il faut donc soigneusement distinguer ces catégories ; il faut plaindre les hallucinés, se moquer des dupes et flageller les fri-

mon action. Cette étrange sensation, que je ne puis comparer qu'à celle qu'on éprouve en caressant un chat à rebrousse-poils, serait-elle due au dégagement du fluide magnétique ? C'est possible ; mais rien ne prouve qu'elle ne soit point produite par les autres fluides impondérables, qui doivent, selon toutes les apparences, se dégager en même temps que lui.

pons ; mais il faut respecter les honnêtes gens et écouter les hommes raisonnables. Ce triage est, à la vérité, assez difficile ; mais l'équité morale et scientifique exige qu'on le fasse. Jusque là on n'a, de part et d'autre, que de vaines déclamations et des injures gratuites. Nous nous permettrons enfin d'ajouter que, si les assertions des magnétiseurs sont très souvent, et à bon droit, suspectes, et que s'ils ont de la tendance a ne pas reculer au besoin devant quelques *fraudes pieuses*, pour le plus grand bien de la cause, les opposans ne sont pas, non plus, d'une bonne foi si parfaite qu'ils se privent de ces honnêtes ressources polémiques, à l'usage de tous les partis. Il y a des deux côtés de la passion, des préjugés, etc., et par conséquent, beaucoup d'illusions et d'injustices.

» La question du magnétisme animal comprend, selon nous, trois questions distinctes, parfaitement séparables, et dont chacune peut être traitée et résolue à part, à savoir : une question *logique*, une question *historique*, et une question *théorique*. Ces dénominations ne sont peut-être pas les meilleures possibles, mais nous les éclaircirons en les définissant.

» 1° La question *logique* est celle-ci : est-on en droit de nier *à priori* la réalité de tout ou partie des phénomènes dits magnétiques, en vertu de leur absolue impossibilité, déduite de leur opposition aux lois de la nature ; et partant, est-on fondé à renon-

cer à toute recherche et vérification de ces mêmes faits, comme entachées d'avance d'erreur et d'illusion, et essentiellement frappées de nullité?

» A cette première question nous répondrons négativement;

» 2° La question *historique* est celle-ci : les phénomènes, dits magnétiques, ont-ils été, en tout ou en partie, constatés *en fait* et comme simples *événemens*, avec de telles conditions de certitude historique, qu'on ne puisse les nier, sans nier en même temps l'autorité du *témoignage* humain, en quelque matière que ce soit?

» A cette deuxième question, faite ainsi en général et en gros, nous répondrons affirmativement. Nous ajoutons pourtant que, suivant les cas particuliers, notre affirmation peut varier dans des limites très distantes, depuis la simple présomption jusqu'à l'entière certitude;

» 3° La question *théorique* est la suivante : les phénomènes, dits magnétiques, étant supposés vrais historiquement et comme simples faits, est-on autorisé à admettre, pour expliquer leur production, l'existence d'un agent spécial physique ou physiologique, comme le veulent en général les magnétiseurs; ou peut-on les faire rentrer légitimement sous l'empire des causes naturelles déjà connues, ou du moins admises dans l'état de la science?

» Cette question est trop dépendante de la deu-

xième pour être résolue d'une manière générale. Elle est et sera longtemps encore indécise. On peut, sans inconvénient, l'ajourner jusqu'à nouvel ordre.

» Voilà notre profession de foi magnétique. Elle offre, en cet état, bien des obscurités que nous n'avons pas le temps de dissiper ; car chaque point aurait besoin de développemens étendus. Cependant, pour faire preuve de bonne volonté, et éclaircir autant que faire se peut, en si peu de lignes, notre pensée, et établir notre position dans ce débat, nous joignons, à chacune de ces propositions, les remarques suivantes :

» La question de *logique* ou de *droit* est de très grande importance, car, résolue affirmativement, elle supprime tout d'un coup les autres : c'est, comme disent les jurisconsultes, une pure fin de non-recevoir. Nous l'avons déjà, plus d'une fois, abordée, et notamment, à l'occasion des cours de notre honorable confrère, M. Berna, et des débats académiques relatifs au magnétisme ; mais, en pareille matière, il ne faut pas craindre de se répéter.

» Les faits magnétiques sont impossibles, donc ils sont faux. Voilà l'argument auquel reviennent sans cesse les adversaires *à priori* du magnétisme. Les magnétiseurs, de leur côté, répondent : Les faits magnétiques sont historiquement prouvés, donc ils sont possibles. Voilà donc le droit et le fait en conflit, et se détruisant mutuellement. Pour les accorder, il

conviendrait, ce nous semble, de lever d'abord quelques équivoques. Le mot *impossible* est entendu de bien des manières par ceux qui s'en servent : Il en est qui, comme par exemple M. Bouillaud, entendent par impossible toute chose contraire *aux lois de la nature ;* mais il est facile de les troubler en leur demandant s'ils connaissent toutes les lois de la nature, et ils oublient, en outre, que les lois n'étant que l'ordre et l'enchaînement des faits eux-mêmes, dans l'espace et dans le temps, tel qu'il est permis à la faible raison de l'homme de les apercevoir par l'observation et l'expérience, elles ne sont pour nous que l'expression de ces faits mêmes et non leur principe; et, qu'en conséquence, c'est le fait qui commande la loi, et non la loi le fait. On ne peut donc arguer de la loi contre le fait, car la loi n'est que le fait même. D'autres, et MM. Dubois et Burdin sont du nombre (HIST. ACAD. DU MAGNÉT., p. 368 et suiv.), tournent différemment l'argument : ils prétendent qu'ils ne *veulent pas imposer des bornes à la nature*, ce qui serait malséant à de simples mortels ; mais ils assurent qu'EN FAIT *la nature elle-même s'est imposé des bornes infranchissables*. Mais comment ne voient-ils pas qu'ils font ici une pétition de principes des plus flagrantes, escortée de deux ou trois hypothèses ? C'est en effet supposer ce qui est en question, que de dire que la nature ne dépasse pas *en fait* certaines bornes connues et désignées, et

se servir ensuite de ce prétendu fait pour nier la possibilité d'autres faits, qui prouveraient eux-mêmes que ces prétendues bornes ne sont pas là où on les avait mises. Il faut donc toujours en venir à l'examen des faits mêmes qui, seuls, peuvent établir des bornes (si bornes il y a); non pas les bornes du *possible*, mais celles du *réel* ; non pas même les bornes absolues de ce réel, mais ses bornes relatives à nous, uniquement et absolument déterminables par l'observation et l'expérience. La seule question étant donc de savoir où sont les bornes, et la seule manière d'acquérir cette connaissance étant l'observation des faits, c'est une contradiction que d'interdire à l'observation (seule autorité qu'on invoque), le droit de dépasser telles ou telles limites qu'elle seule avait posées. Quant aux hypothèses impliquées dans l'argument, elles consistent à assurer : 1° que la nature a des bornes; 2° que ces bornes sont infranchissables. La première assertion n'est pas discutable, car elle n'est pas même intelligible. La seconde n'est guère plus claire, car elle participe de l'obscurité de la première; et, en outre, en supposant que le mot de bornes ait un sens, comment peut-on affirmer qu'elles sont infranchissables? C'est là encore une décision *à priori* tout à fait gratuite, et d'autant moins acceptable dans le système même de ces écrivains, qu'ils prétendent vouloir rester dans le *fait*, dans le *réel*. Eh bien! le réel, le fait, n'étant connus

et connaissables que par l'expérience, et l'expérience elle-même ne donnant et ne pouvant donner que des faits, il en résulte que ces idées de *bornes*, et de bornes *infranchissables*, de la nature, sont tout à fait inaccessibles à l'expérience, étrangères, par conséquent, à la question, hypothétiques et inadmissibles. Il ne s'agit que d'une chose, c'est de savoir, *en fait*, comme le disent ceux que nous combattons, ce qui se passe dans cette nature, sans s'inquiéter si elle peut faire plus ou moins que ce qu'elle nous montre ; sans se préoccuper de ce qui est possible ou impossible, quelque sens qu'on attache à ces mots; mais seulement de ce qui arrive réellement. Nous pourrions et nous devrions même parcourir en détail les développemens donnés à l'objection *par impossible* par MM. D. et B., ainsi que les exemples dont ils l'appuient, et nous réussirions peut-être à leur faire voir que leurs raisonnemens pèchent en plus d'un point, et que souvent ils se réfutent eux-mêmes. Nous n'y renonçons que pour aujourd'hui.

» Nous insistons sur cette première question, parce qu'elle domine les autres. L'influence de sa solution, dans un sens ou dans un autre, est en effet très puissante sur les esprits. Si on admet la solution de MM. D. et B., il arrivera : ou bien qu'on se refusera à tout examen du magnétisme animal, comme on se refuse à l'Académie des sciences à examiner les pré-

tendues découvertes de la quadrature du cercle, et on fera même cette comparaison (très fausse), pour justifier sa réprobation; ou bien, si on consent à entrer dans la recherche des faits et dans la discussion des questions, on y portera les dispositions d'esprit les plus défavorables à la découverte de la vérité; on fera ce qu'ont fait les honorables confrères avec lesquels nous discutons. Il importe donc, si on veut que la question du magnétisme soit traitée et examinée sérieusement et scientifiquement, de se débarrasser, avant tout, de ce *non liquet* placé ainsi à l'entrée même de la recherche, comme la douane, à la porte des villes, pour empêcher l'introduction des marchandises prohibées.

» C'est dans ce but que nous repoussons, comme illogique et purement gratuite, la fin de non-recevoir tirée de l'impossibilité des faits magnétiques. Il n'y a d'impossible, pour l'esprit humain, que le contradictoire. Un cercle ne peut pas être un carré, car poser l'un c'est nier l'autre. Mais de ce qu'un homme parle tout éveillé, il ne s'ensuit pas qu'un autre homme, ou ce même homme, dans un autre moment, ne puisse pas parler étant endormi; et ainsi de tous les autres faits magnétiques ou non magnétiques. Les faits ne sauraient se détruire réciproquement, ils peuvent subsister à part sans se nuire; ils ne sont pas opposés, mais seulement différens.

» On peut ajouter que non seulement les faits magnétiques ne sont pas impossibles dans le sens métaphysique et rigoureux, mais qu'ils ne le sont pas davantage si on mesure leur degré de probabilité sur leur plus ou moins de rapport avec d'autres faits déjà connus et admis comme réels. En effet, les phénomènes du somnambulisme, dit naturel, les instincts merveilleux et jusqu'ici inexpliqués des animaux, plusieurs maladies nerveuses, et, en particulier, la catalepsie, les hallucinations, les songes, offrent une foule de phénomènes, qui tous, se rattachent, par des nuances insensibles mais très certaines, à ceux attribués au magnétisme. On sait qu'un chat, par exemple, transporté dans un panier fermé, et pendant la nuit, à trente lieues de distance de son domicile, sait très bien y revenir par le plus court chemin. Qui pourra dire par quel procédé psychique ou physiologique s'accomplit une telle merveille! car on n'a jamais songé à accuser ces pauvres bêtes de supercherie. Si donc par possibilité on n'entend que certaines analogies avec d'autres faits réels (et on ne peut intelligiblement entendre autre chose), cette espèce de possibilité existe de reste; elle est plus que suffisante pour motiver les recherches et disposer l'esprit à l'admission des faits, s'il s'en rencontre.

» Quant à la deuxième question *historique* ou de fait, elle n'est pas susceptible, comme nous l'avons

dit, d'une solution générale. On peut, suivant ses lumières et suivant le degré d'information qu'on a reçu par soi ou par les autres, admettre certains faits, en rejeter d'autres. Ceux qui les ont tous vus les croient tous ; ceux qui n'ont rien vu du tout ne croient rien : c'est dans l'ordre ; il n'y a rien là que de fort naturel. Quant à nous, puisque c'est une confession qu'on nous demande, nous n'en nions aucun, parce qu'étant tous possibles, métaphysiquement et physiquement, ils n'impliquent pas contradiction. Mais nous n'en admettons positivement qu'un certain nombre, c'est à dire, ceux-là seulement qui nous paraissent suffisamment constatés. La question de l'autorité relative des faits *positifs* et *négatifs* reproduite par MM. D. et B. (p. 686), a été mieux résolue par eux que celle de l'*impossibilité*. Ils conviennent que les faits *négatifs* ne prouvent rien contre une assertion qui a pour elle des faits *positifs*, et c'est ce que demandent les magnétiseurs ; mais ils ajoutent que là où il n'y aurait que des faits *négatifs*, il n'y aurait absolument rien du tout. Cela était au moins inutile à dire, car cela s'entend de soi. Mais le magnétisme est-il dans ce cas ? Telle est la question dernière, et c'est une pure question de fait.

» Nous laisserons, pour le moment, en suspens la question de *théorie* ; non point qu'elle soit sans intérêt aucun, car on est très disposé à admettre ce

qu'on peut expliquer; mais nous dirons seulement que tout ce qui a été proposé dans ce genre par les magnétiseurs n'est guère satisfaisant, et que les théories magnétiques, loin de servir à encourager l'étude des faits, en ont détourné beaucoup d'esprits; mais il ne faudrait pas croire, pour cela, que ces théories soient beaucoup plus ridicules et plus hypothétiques que celles dont on se paie dans la plupart des sciences, même dans celles qu'on appelle exactes. Si on voit mieux leurs défauts, c'est uniquement parce qu'elles ont pour prétexte des faits déjà forts suspects par eux-mêmes, et qu'elles en partagent la déconsidération.

» Voilà notre profession de foi magnétique, telle qu'il nous est permis de la faire dans un si étroit espace. Nous desirons qu'elle satisfasse les mécontens. Mais si nous manquons notre but, nous ne serons pas inconsolables. »

TRAITEMENS.

Les journaux annoncent depuis quelque temps la 3e édition d'un ouvrage sur la *Gastrite* et les *affections nerveuses*, etc. Nos lecteurs verront en le lisant que M. le Dr Besuchet est partisan du magnétisme. « Pendant longtemps, dit-il, imbu du matérialisme des écoles, je ne voyais rien au-delà des lois physiques de l'organisation humaine ; je croyais que toute médecine résidait dans la pharmacie... » L'âge, la pratique et l'observation ont modifié ses idées de telle sorte, qu'il pense maintenant que, dans les affections nerveuses, aucun moyen ne peut se comparer au magnétisme ; « cette médecine qui se trouve dans tous les individus, qui se transmet par le seul fait du desir de soulager son semblable, qui ne *fatigue aucun organe*, et qui semble être le principe de vie lui-même répandu par la providence sur toute la nature ! » A l'appui de ses assertions, l'auteur cite plusieurs faits qui lui sont propres, et parmi lesquels nous avons distingué la guérison d'une *gastro-entérite aiguë avec congestion cérébrale*, (état désespéré). Nous pensons que cette observation admirable ne saurait être assez connue de tous les amis du magnétisme, et nous la rapportons en entier.

Voy. le chap. int. *Affections nerveuses*, p. 124:

« Pendant l'hiver de 1830, madame F...., jeune femme de 24 ans, fut prise d'une maladie inflammatoire des plus intenses. Tous les viscères du bas-ventre étaient le siége d'une phlegmasie portée au degré le plus violent qui se puisse voir. Bientôt les fâcheux symptômes qui caractérisaient son état se compliquèrent de violentes douleurs de tête qui furent suivies d'une congestion cérébrale des plus graves. Madame F..... était d'un tempérament sanguin très prononcé; vive, impatiente à l'excès et d'un caractère par conséquent très irritable. Je n'ai pas besoin de dire que la médecine la plus active fut employée par moi dès le début de la maladie; mais malheureusement sans aucun succès; les saignées réitérées, les applications nombreuses de sangsues, les bains, etc., tout fut inutile, ou du moins ne parvint pas à entraver la marche de la maladie. M. le professeur Fouquier, appelé en consultation, joignit ses efforts aux miens; mais des vésicatoires aux cuisses, qu'il proposa, furent obstinément repoussés par la malade; il ne paraissait plus possible de tenter de nouvelles saignées à cause de l'état de faiblesse où se trouvait madame F..... Nous jugeâmes le cas tellement grave, que nous annonçâmes à la famille que nous prévoyions une catastrophe comme infiniment probable et prochaine; je voyais la malade trois fois par jour; elle déclinait sensiblement, et dans les derniers jours on accourait souvent en toute hâte chez

moi, me priant d'y aller bien vîte, car on croyait à tout instant qu'elle allait périr.

» Un soir qu'elle était extrêmement mal, je voulus la voir une dernière fois avant de rentrer chez moi; il était entre 10 et 11 heures du soir; la journée avait été mauvaise; toute la famille épuisée de fatigue prenait un peu de repos; la garde même, luttant contre le sommeil, veillait à moitié sur son siége. Ma venue ne dérangea personne, et je m'approchai de ma malade qui était sans mouvement; je m'assis en silence à côté d'elle et contemplai quelques instans cette intéressante femme dont la mort semblait déjà s'emparer; sa belle figure était à peine éclairée par la lueur vacillante d'une lampe qui finissait; c'était le calme précurseur du néant. La malade fit un léger mouvement; je pris sa main et lui fis connaître que j'étais auprès d'elle; elle me reconnut, mais ne me parla pas; il me vint tout à coup la pensée de la magnétiser; je ne sais comment en vérité, car il y avait bien deux ans que je n'avais eu occasion de renouveller des expériences magnétiques, et je n'aurais certes point songé à proposer un pareil moyen dans de telles circonstances; enfin je magnétisai, je puis bien dire, en présence de Dieu seul, car la garde, satisfaite de me savoir là, s'abandonnait au sommeil en toute sûreté de conscience, et ma malade, à coup sûr, n'était guère en état de s'occuper de ce que je faisais. Je magnétisai donc, et je

magnétisai avec cette confiance résolue que donne une bonne intention. Vingt minutes environ s'écoulèrent, pendant lesquelles le silence le plus parfait régnait dans l'appartement ; je n'avais certes pas l'envie de le rompre ; j'avais trop peur, en cherchant à interroger madame F....., de détruire l'espoir que je commençais à prendre en voyant un calme bienfaisant s'emparer d'elle peu à peu ; je continuai jusqu'à ce que la fatigue me contraignit à m'arrêter pour reposer un peu mes bras ; alors je remarquai que la malade était comme inondée par une sueur abondante qui couvrait son visage et sa poitrine ; craignant de me tromper à cause de l'obscurité qui nous enveloppait presque, je portai la main sur son front; aussitôt elle me dit d'une voix à peine articulée : *Mon Dieu! quel bien vous me faites!*... Puis un moment après : *Que faites-vous donc qui me fait tant de bien?* — J'avoue que ces paroles et la manière dont elles furent prononcées produisirent sur moi un sentiment indéfinissable de plaisir ; je lui répondis : ne vous occupez d'aucune autre chose que de vous rétablir ; vous avez une forte transpiration qui vous sera salutaire ; on va vous changer de linge, et la nuit sera bonne, j'espère. De suite je réveillai la garde qui se mit en devoir de donner à sa malade les soins dont elle avait besoin, et je me retirai l'esprit fort occupé de ce qui venait de se passer.

» Le lendemain de très bonne heure, je courus chez madame F... Je la trouvai sensiblement mieux; elle n'avait qu'un souvenir très confus de l'état où elle s'était trouvée la veille ; seulement elle se souvenait m'avoir vu pendant la nuit, *et que je lui avais donné ou fait prendre quelque chose qui lui avait fait beaucoup de bien*; alors, lui dis-je, vous voulez bien que je continue? — Oh ! sans doute, me dit-elle. J'étais un peu contrarié de magnétiser en présence d'un tiers, et j'avoue que je regrettais de ne pas me retrouver, sous ce rapport, dans les mêmes conditions que la veille. Il y a dans le magnétisme quelque chose d'intellectuel qui fait que l'on a presque honte de le prodiguer en présence de gens qui ne le comprennent pas, et d'ailleurs je me souciais fort peu que cette garde-malade allât rapporter de maison en maison que je traitais mes malades par le magnétisme (1). Cependant le desir de sauver ma malade l'emporta sur la puérile considération de ce qu'on pourrait dire de moi. Je magnétisai de nouveau en présence de la garde ébahie ; la malade ne tarda

(1) Cette considération est certainement la cause que beaucoup de médecins, qui auraient envie, peut-être, d'expérimenter le magnétisme, ne l'osent pas, dans la crainte du *qu'en dira-t-on*, et moi-même j'avoue que je me suis vu souvent arrêté par cette crainte mondaine, dont il est bien difficile de se garantir entièrement.

(*Note de M. Besuchet.*)

pas à entrer dans l'état de somnambulisme complet ; quelques instans après je l'interrogeai ; elle m'assura que je lui avais sauvé la vie ; mais elle me dit qu'il fallait que je lui fisse une nouvelle saignée; j'eus beau lui faire observer qu'elle était extrêmement faible, que je craignais d'interrompre la crise salutaire qui semblait vouloir s'opérer ; elle n'en persista pas moins dans l'opinion qu'il lui fallait une saignée. Réveillée, elle n'eut aucune connaissance de ce qu'elle m'avait dit; elle me confirma seulement qu'elle se sentait beaucoup mieux ; elle connaissait par ouï-dire le magnétisme, mais ne l'avait jamais vu pratiquer. Cependant je n'osai pas saigner ; le soir, profitant d'un moment où il n'y avait pas d'importuns, nous fîmes une nouvelle séance, et de nouveau ma malade se prescrivit une saignée, en me faisant des reproches sur ce que je n'avais point encore exécuté sa prescription. La journée s'était assez bien passée ; mais la douleur de tête persistait avec beaucoup d'intensité. Je me décidai donc à faire la saignée le soir même; le lendemain la malade fut si bien, que chacun autour d'elle s'étonnait d'un changement aussi prompt et aussi complet. A compter de ce moment rien n'arrêta le progrès de la convalescence, ainsi que le retour à une santé parfaite, et madame F..., que j'ai depuis perdue de vue, si elle a oublié le médecin, doit garder au moins quelque bon souvenir du magnétisme.

BIBLIOGRAPHIE.

Hygiène des femmes nerveuses, ou Conseils aux femmes pour les époques critiques de leur vie, par Ed. Auber, d. m. 1841. 1 vol. in-12, 516 p.— Paris, chez Germer Baillière.

L'auteur du *Traité de Philosophie Médicale*, publié en 1839, s'est proposé, cette fois, « d'enseigner aux femmes l'art de vivre et de se conduire, dans les circonstances critiques de la santé, d'après les lois de l'expérience et les règles de l'art.» Après quelques généralités applicables à l'hygiène proprement dite, puis à la femme qui est le sujet de son ouvrage, M. Aubert fait connaître l'influence des agens divers de la nature sur l'économie animale; il traite successivement des habillemens, des cosmétiques, des bains, des alimens, des exercices gymnastiques, et, enfin, des effets que produisent les travaux de l'esprit et les passions qui se partagent toutes les phases de la vie. Dans la seconde partie de son livre, il indique, avec autant de clarté que de justesse, l'importance des moyens hygiéniques et les règles à suivre pour user avec prudence de tant de secours; et, parmi les agens dont il vante l'efficacité, se trouve *le Magnétisme*, tout récemment proscrit par l'Académie royale de médecine!..... Que diront MM. Dubois, Gerdi, Rochoux et compagnie?... Nous ne savons; mais la conduite de notre honorable confrère nous a parue si franche, si

loyale, que nous n'avons pu résister au plaisir de mettre son article sous les yeux de nos lecteurs; c'était, d'ailleurs, la manière la plus naturelle de faire connaître un ouvrage utile, un galant homme et une bonne action.

Chapitre II, *page* 331 :

« On donne le nom de magnétisme à l'ensemble des phénomènes physiologiques et pathologiques que l'homme a la faculté d'exercer sur ses semblables et sur les animaux, en dirigeant sur eux, par sa volonté, le principe qui nous anime et nous fait vivre : c'est une extension du pouvoir qu'ont tous les êtres vivans, d'agir sur ceux de leurs propres organes qui sont soumis à la volonté.

» Il est de fait que le magnétisme a opéré des prodiges qui surpassent les idées généralement reçues; pourtant, nous devons croire à toutes ces choses si miraculeuses, parce qu'elles sont attestées par une foule de témoins aussi honorables que désintéressés ; entre autres, par des médecins du premier mérite, c'est-à-dire, par les hommes les plus compétens dans ces graves matières.

» Ainsi donc, nous le disons bien haut, parce que telle est notre conviction établie sur des témoignages nombreux, et aussi sur des faits qui nous sont propres, quoique nous ne soyons nullement magnétiste. *Oui, le magnétisme existe*, et il con-

vient essentiellement aux personnes nerveuses; *oui, il a opéré des guérisons extraordinaires*, et cela, dans des circonstances nombreuses où toutes les ressources de l'art, employées avec sagesse et intelligence, avaient constamment et complètement échoué.

» Quant à ceux que notre profession de foi pourrait étonner ou scandaliser ; quant à ces prétendus esprits forts, assez dociles cependant pour se laisser dominer par des préjugés dont ils rougiraient, sans doute, d'approfondir le secret, nous leur rappellerons simplement que, dans des questions aussi délicates et qui intéressent à un si haut degré l'humanité tout entière, il est du devoir de tout médecin qui se respecte et qui respecte les autres, de déclarer franchement tout ce qu'il a vu, tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a recueilli ou observé ; c'est précisément ce que nous faisons aujourd'hui sans d'autre préoccupation, sans arrière pensée.

» Toutefois, nous éprouvons aussi le besoin de déclarer que, tout en ajoutant foi au magnétisme, lorsqu'il est pratiqué par des mains pures et honnêtes, nous sommes loin de croire aux exagérations, aux jongleries, aux hallucinations et aux mensonges de tout un peuple de faux ministres mâles et femelles, qui ne vivent que de turpitudes, d'escroqueries ou d'aumônes. En d'autres termes, la croyance au magnétisme n'entraîne pas et ne commande point impérieusement la foi à tous ceux qui se disent ou

qui sont magnétiseurs. Il en est du magnétisme comme de la religion, on peut avoir confiance en ses dogmes tout en se défiant des hypocrites.

» Ainsi donc, sans être de ceux que les songes rendent gais ou tristes; qui n'entreprennent rien le vendredi; qui reculent à la vue d'une araignée du matin, ou qui frémissent aux hurlemens du chien, nous nous rangeons, sans souci, du côté de ceux qui, ayant la force de se faire une opinion, ont aussi le courage de la soutenir aux dépens même de leur intérêt, car, croyez le bien, nous savons parfaitement que le magnétisme attire sur ses défenseurs tous les ridicules et tous les genres de sarcasmes; qu'il y a des plaisanteries qui se reproduisent à ce sujet, pour ainsi dire périodiquement; nous savons même que des savans sous l'hermine et des académiciens aux belles plumes se sont, plus d'une fois, inscrits en faux contre le magnétisme et ses défenseurs; mais tout ce tapage ne nous préoccupe nullement, inébranlables que nous sommes dans nos opinions bien arrêtées et d'ailleurs fort modérées. Nous gémissons sur les événemens et sur les choses, et, nous adressant en toute sincérité à ceux qui aiment la vérité pour elle-même et qui ne cherchent point à l'altérer où à la méconnaître, dans le vain espoir de se dire au-dessus des notions communes, nous leur répétons avec l'accent de l'urbanité : que le silence dédaigneux , que les injures ou les erremens de quelques cerveaux ramol-

lis ou ossifiés, ne prouvent rien contre des faits matériels que chacun peut provoquer et renouveler en quelque sorte à volonté; et même, qu'il n'y a point d'oracle, quelque fameux qu'on l'invente dans un moment de bénigne adulation, qui puisse faire une fois que ce qui est ne soit pas, et cela, par cette excellente raison que la vérité relève des lois de la nature dont elle est l'expression; et que, quelle que soit en définitive la position ou l'illustration des hommes, elle doit toujours s'abaisser devant l'ordre admirable à jamais établi par le souverain arbitre de toutes choses. Voilà pourquoi la terre tourne encore malgré les chaînes dont l'inquisition n'a pas craint de charger l'infortuné Galilée, et pourquoi le sang circulera toujours malgré les implacables ennemis d'Harvey.

» Mais laissez faire, les temps du magnétisme viendront à mesure que l'on s'occupera moins de monstruosités, d'imperforations, de pieds-bots, d'anatomie pathologique, et de toutes sortes de difformités étalées et montrées par de petits hommes, dans de grands et somptueux établissemens; à mesure que, guidés par le bon sens, on reviendra au contraire à l'étude, autrement importante, des phénomènes vitaux ou physiologiques. Or, nous ne craignons pas de le dire, ce temps d'émancipation intellectuelle, ou plutôt de retour aux saines doctrines, n'est pas éloigné..... Déjà la réaction com-

mence, et tout semble annoncer que la crise ne sera ni de longue durée, ni terrible.

» Un des hommes dont la médecine s'honore le plus, celui qui résume en lui toute la gloire du passé médical et toute la science du présent, le professeur Lordat, a écrit, sur la nécessité d'étudier les cas rares, un mémoire des plus remarquables (*opus aureum.*) Lisez-le, vous, gens de matière, qui ignorez si bien les bornes du possible en fait de dynanisme vital (vous direz plus tard de physiologie transcendante), et vous deviendrez plus crédules après avoir pris connaissance d'un enseignement aussi profond et aussi éloquent.

» Au demeurant, et pour rentrer dans notre sujet, nous dirons que le magnétisme n'est pas, dans tous les cas, un moyen thérapeutique aussi innocent qu'on pourrait le supposer, mais qu'il y a, au contraire, une foule de circonstances dans lesquelles il fait beaucoup de mal. En conséquence, il ne devra jamais être pratiqué que par des personnes consciencieuses, animées des meilleures intentions, et pénétrées de toute l'importance de leurs devoirs; c'est sous cette réserve que nous le recommandons avec confiance aux personnes nerveuses.»

VARIÉTÉS.

Considérant que, depuis l'expiration du prix Burdin, l'Académie de médecine a déclaré qu'*elle ne s'occuperait plus de magnétisme*, M. Gerdy a lu dernièrement un long mémoire destiné à faire connaître les tours de passe-passe des somnambules et des magnétiseurs. Le procédé n'est peut-être pas très généreux, mais il faut bien passer quelque chose à l'amour de la vérité qui brûle nos honorables. Nous promettons de rendre à ce nouveau chef-d'œuvre toute la justice qui lui est due.

M. Magendie n'a pas voulu rester en arrière de son digne confrère, M. Gerdy. Le 14 juin, il a fait un rapport à l'Académie des sciences sur l'application du magnétisme au traitement de la surdi-mutité. Nous prouverons, pièces en main, que le savant professeur n'a pas dégénéré depuis l'époque où, secrétaire de la commission Foissac, il commença par démontrer à ses collègues qu'il était *inutile* de dresser procès-verbal des expériences magnétiques.

— Le défaut d'espace nous empêche de donner cette fois la liste des membres de la Société du magnétisme, qui vient de s'établir à Versailles. Elle se trouvera dans le prochain numéro.

—L'ouvrage de M. Charpignon sur le magnétisme vient d'être mis en vente. (Voir les annonces.)

Imp. de P. Baudouin, rue des Boucheries-S.-G., 38.

TRANSACTIONS

DU

MAGNÉTISME ANIMAL.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

SUR LE TRAITEMENT DE LA SURDITÉ.

Un monsieur de beaucoup d'esprit, mais qui ne prodigue point ce qu'on lui donne, m'entretenait, il y a quinze jours, des résultats plus qu'équivoques, selon lui, qu'avait obtenus M. Dupotet, lors de son dernier séjour dans la petite ville de province où nous nous trouvions. « Je n'ai assisté qu'à une seule leçon, me disait-il, mais, comme elle était bonne, je m'en souviendrai longtemps. Je puis d'ailleurs

vous en faire juge, car je suis en état de vous raconter littéralement ce qui s'est passé devant moi. M. Dupotet qui, depuis une huitaine, avait ouvert son cours *nomade* au grand ravissement de nos *béates*, en était alors aux sourds-muets. Ces pauvres diables, s'étaient rassemblés à l'envi de toutes les communes de l'arrondissement, et se trouvaient en bon nombre. Plusieurs s'endormaient ou faisaient semblant de dormir sous l'influence du magnétisme. — J'ôse espérer, Monsieur, que vous aurez la sagesse de ne point vous prononcer sur de simples apparences. — Qu'à cela ne tienne, mon Dieu, reprit mon interlocuteur, et, quoique j'aurais déjà là-dessus beaucoup de choses à dire, je vous abandonne volontiers ce premier point, dont je suis loin encore, je vous le confesse, de sentir l'importance. Mais ce qui m'intéresse, ou plutôt, pour parler franchement, ce qui m'intéressait vivement alors, était de savoir si tous ces malheureux sourds, ou même seulement quelques-uns d'entre eux allaient, comme on leur en avait cruellement insinué l'espoir, recouvrer l'ouïe et la parole. Eh bien! Monsieur, eux et moi, nous fûmes bientôt fort tristement déçus, car le simple exposé des faits vous en fournira la preuve. Il y avait une demi-heure que nous attendions dans le plus religieux silence, lorsque M. Dupotet prend à part celui de ses sujets dont il augure le mieux. C'était une femme du village de*** et qui doit vous être connue.

L'air de confiance avec lequel elle se prêtait aux manœuvres étranges dont elle était l'objet, en imposait aux plus incrédules. S'acquittait-elle en cela d'un rôle qu'on lui avait confié? Je ne faisais alors à personne l'injure de le penser; mais je ne crains point d'affirmer aujourd'hui qu'elle m'en a donné le soupçon, malgré l'imperturbable aplomb avec lequel chacun jouait son personnage. Ainsi donc que je vous le disais, cette femme est séparée des autres et magnétisée encore pendant cinq à six minutes, après quoi vient le moment d'épreuve. Va-t-elle entendre? M. Dupotet le présume; tout le monde l'espère... Quant à moi, j'espère peu, mais je présume encore moins, et je me contente d'être tout yeux, tout oreilles.—Enfin le magnétiseur s'approche d'elle, se fait un cornet acoustique de ses deux mains, et lui crie à faire trembler les vitres quelques mots d'une prononciation si simple que le seul mouvement des lèvres qui les articulent pourraient en faire deviner l'euphonie. — Pardon, mon cher Monsieur, dites le rythme, si vous voulez, mais ne dites point l'euphonie, ce qui est bien différent.— Oh! parbleu! pour la pauvre somnambule, ou soi-disant telle, je vous jure que c'était bien la même chose, car, comme par un fait exprès, cette maudite sourde fait la sourde oreille, et n'a pas même l'esprit d'entendre avec ses yeux.— Que prouve un fait négatif? — Peu de chose, je vous l'accorde encore, mais vous allez voir que le mien ne

l'est pas. L'expérience était donc à recommencer, et on la recommence en effet quatre ou cinq minutes après. Pour le coup, succès étourdissant, qui double l'enthousiasme de l'auditoire, et laisse tous les assistans convaincus... à l'exception de moi seul. M. Dupotet, qui a remis ses mains à l'oreille de sa somnambule, lui crie, comme auparavant, d'une voix de Stentor : *Papa!* et la sourde de répéter, dans une sorte de jargon sauvage, ressemblant beaucoup plutôt au grognement d'une bête qu'à un langage humain : *papa!*... M. Dupotet de même : *maman*! et la sourde après lui, toujours du fond de sa gorge : *maman!* Cela faisait mal à entendre. Mais voici le mot de l'énigme. M. Dupotet qui, depuis huit jours, recommence chaque soir la même scène pour l'édification des adeptes, répète une seconde fois, et en accentuant fortement chaque syllabe, son bruyant *papa!* mais cette fois *la farce est jouée*, comme l'on dit; car la sourde qui, apparemment oublie *l'ordre du spectacle,* au lieu de prononcer le mot qu'on lui demande, articule à sa façon : DUPOTET !!— Eh bien ! Monsieur... telle est donc la pointe de votre longue épigramme? — Eh ! je ne sais pas d'épigramme, mais je raisonne. — A votre façon, sans doute, comme la sourde parlait à la sienne. — C'est possible, mais je ne suis pas seul de mon avis. — Que dit donc l'auditoire du beau trait que vous venez de me conter? —Je ne sais pas au juste ce qu'il en dit,

mais il s'en égaya beaucoup. — C'étaient sans doute des écoliers? — C'étaient les élèves de M. Dupotet. — Quels qu'ils soient, ils ne sont pas forts en logique. — Quoi! Monsieur, s'écria alors notre incrédule exaspéré par mon sangfroid, vous ne m'avez donc pas compris? — Parfaitement, au contraire; la somnambule cette fois avait entendu de travers; mais ne vous en est-il jamais arrivé d'en faire autant, vous qui n'êtes ni muet ni sourd? — Allons donc! vous plaisantez; le *compérage* était par trop flagrant... *Papa!*... DUPOTET!! je ne puis m'empêcher d'en rire encore. — Quand vous en ririez un siècle, vous ne me feriez pas changer d'avis; mais veuillez avoir la bonté de me répondre à cette seule question : La sourde de M. Dupotet était-elle absolument sourde? — Comment donc! mais elle est encore là, sinon pour le dire, du moins pour le prouver, car à l'heure qu'il est, et en dépit du magique traitement qui devait la guérir, je crois qu'un coup de canon ne la ferait pas sourciller. — Oh! alors, Monsieur, je prends acte de vos paroles, et je soutiens à présent plus que jamais que le magnétisme lui avait au moins procuré une amélioration passagère, puisqu'enfin, pour prononcer le mot de Dupotet, qui vous a tant fait rire, il fallait bien, après tout, qu'elle l'eût *entendu* une fois. — Il fallait, il fallait... oui sûrement, il y a quelque chose de vrai dans ce que vous dites; mais, en définitive, elle ne parle pas et ne parlera jamais. — Non, puis-

qu'elle n'entend plus. Quinze jours de traitement n'étaient point assez pour elle, voilà tout. Mais admettez encore que ces quinze jours eussent suffi pour la faire entendre, serait-ce une raison pour qu'elle parlât ? Vous ne le pensez pas, j'imagine, car vous, Monsieur, qui avez bonne mémoire, vous feriez-vous fort d'apprendre en quelques semaines le chinois ou l'esclavon ? Convenez donc, qu'il faudrait avoir perdu le sens commun pour s'attendre à voir tout d'un coup le malheureux infirme, qui depuis le jour de sa naissance, n'a jamais eu seulement l'idée d'un son, parler correctement la première langue venue. Mais on ne trouve plus que des chimères à opposer au magnétisme.

Il est d'ailleurs une autre raison, qui, indépendamment de ce que nous venons de dire, s'oppose invinciblement à ce que les sourds de naissance qui commencent à recouvrer l'ouïe, non seulement répondent aux premières questions qu'on leur adresse, mais encore répètent les premiers sons qu'ils entendent; c'est l'inexpérience qu'ils ont nécessairement du sens nouveau qui vient, comme par enchantement, de se développer en eux. De même que les enfans à la mamelle étendent la main pour saisir les objets les plus éloignés d'eux, parce que leur œil ne sait point encore mesurer la distance qui les en sépare; de même qu'ils voient longtemps avant de savoir regarder; de même aussi les sourds-muets ne

parviennent à bien entendre qu'après s'être exercés à écouter, et ne perçoivent jusqu'alors que du bruit au lieu de sons. Ce bruit doit d'abord les étonner; puis lorsqu'ils sont revenus de cette première impression, ils cherchent peu à peu à en analyser les nuances, à se rendre compte de ce qu'ils éprouvent, et à trouver enfin une signification à l'étrange et insolite sensation qui, pour la première fois, atteint jusqu'à leur être pensant. Personne ne peut fixer au juste ce que doit durer, pour se compléter, le travail psychique qui se passe alors en eux; mais on conçoit aisément qu'il doit être long, et qu'il leur faut beaucoup de temps par exemple, pour saisir dans les inflexions de la voix humaine, les sens conventionnels que nous y attachons. Cela est si vrai, que les sauvages, dont les facultés musicales naturelles sont très probablement tout aussi développés que les nôtres, ne comprennent nullement notre harmonie, à laquelle ils ont besoin de s'accoutumer longtemps pour trouver du charme, et ne distinguent guère dans les plus suaves accords que les alternatives de l'intensité de son. J'en appelle, pour ce fait, aux personnes qui, ainsi que moi, ont visité l'Algérie dans les premiers temps de la conquête : les Arabes de la plaine prenaient en pitié le plaisir avec lequel nous leur paraissions écouter nos musiques militaires, auxquelles ils préféraient incomparablement la cacophonie des instrumens maures, le plus exécrable charivari que

j'aie entendu de ma vie. Mais n'est-il pas évident que tout ceci émane d'un même principe, qui, pour nous être éternellement contesté par nos antagonistes, n'en renferme pas moins dans son entier le secret de la perfectibilité humaine : la délicatesse d'un sens naît de l'usage plus ou moins fréquent que l'on en fait, et l'homme ne parvient à comprendre les rapports qui l'unissent aux diverses qualités du milieu dans lequel il vit, qu'à force de prêter à ces rapports une attention soutenue.

Il est donc pour nous hors de doute (n'en déplaise à M. le rapporteur Magendie) qu'on ne puisse donner à *certains* sourds-muets la faculté d'entendre, et par suite, celle de parler. Abstraction faite du temps et de la patience qu'exigent de tels résultats, ceux-ci n'en demeurent pas moins admirables, et, seuls, ils justifieraient l'importance que nous attachons au magnétisme et l'ardeur qu'on nous voit mettre à le propager.

Mais qu'on nous permette à présent d'abandonner les hautes régions philosophiques de l'art que nous professons pour en aborder le côté pratique. Est-il en magnétisme une méthode particulière pour atteindre aux résultats dont nous venons de parler, et en quoi consiste cette méthode?

Or, il se présente évidemment deux difficultés à résoudre. Comment s'y prendra-t-on pour faire entendre les sourds? Comment s'y prendra-t-on pour

les faire parler? Mais nous avons démontré que le premier obstacle une fois surmonté, le second s'abaissait de lui-même. Réduisons donc le problème à ces termes, qui le simplifient sans l'altérer : quelle est la meilleure méthode pour rendre l'ouïe aux sourds au moyen du magnétisme? — C'est à quoi nous allons tâcher de répondre, après avoir préliminairement établi quelques considérations indispensables sur la nature ou les causes des diverses surdités.

Toutes ces affections, en effet, sont loin d'être la conséquence invariable d'une cause unique et toujours identique avec elle-même. Il s'en faut de beaucoup, par exemple, que la paralysie acoustique des sourds-muets ressemble, quant à sa nature, à la surdité des vieillards, et celle-ci aux pertes d'ouïe qu'on voit survenir accidentellement chez les adultes. Nos organes, pour avoir leur jeu normal, exigent un certain degré de vitatilité, d'inervation si l'on préfère, au-dessus comme au-dessous duquel il y a altération fonctionnelle. Ceci n'aurait pas besoin de démonstration s'il s'agissait seulement des centres nerveux, dont la surexcitation, aussi bien que le manque d'excitation, donne lieu à des accidens. Et ce qu'il y a de très remarquable, c'est que ces deux causes opposées semblent parfois produire des effets semblables. On sait, en effet, que la syncope par anhémie cérébrale ressemble si bien à la syncope apoplectique, qu'il n'est pas toujours facile d'en apprécier la différence. Ainsi ai-je

vu *saigner* un malheureux qui se mourait d'inanition.

Eh bien, si l'on prend la peine d'étudier l'organisme humain dans ses détails, on ne tarde point à se convaincre qu'il en est de la physiologie des sens comme de la physiologie de l'ensemble : chacun de ceux-là a presque son existence à part comme un être indépendant. Mais de même que l'on commettrait un véritable assassinat en ouvrant la veine d'un malade déjà exangue, pour le guérir d'une paralysie du mouvement ou de la sensibilité, de même aussi c'est donner dans un monstrueux contre-sens, que de traiter d'une seule façon tous les genres de paralysie sensoriale.— A coup sûr, je n'ai point l'intention d'écrire un traité didactique de la surdité, ni d'indiquer toutes les formes de cette infirmité ; mais quelques observations caractéristiques vont faire aisément comprendre ce qu'il y a de fondamental dans ma pensée.

Première observation. — M. R*** est âgé d'environ 50 ans. Il est grand, fortement musclé et de tempérament sanguin. Aucun de ses parens n'a été sourd, mais plusieurs sont morts d'hémorrhagie cérébrale, et lui-même est de constitution imminemment apoplectique. Ainsi : la tête est presque toujours embarrassée, le col est court, le cœur volumineux et la face fortement injectée. Lorsqu'il vint, il y a cinq ou six jours, sous les auspices de mon confrère et ami, M. Le Carpentier, consulter ma somnambule, celle-ci lui dit, en lui prenant la main :

qu'il devait être sujet aux douleurs rhumatismales ; qu'il y avait de l'échauffement dans le gros intestin et de l'embarras au cerveau ; enfin que l'audition devait être difficile depuis longues années, principalement de l'oreille gauche : diagnostic dont le malade nous confirma incontinent l'exactitude, en ajoutant seulement qu'en plus de tout cela, il était, depuis quelque temps, affligé d'une vive inflammation de gorge. Quoi qu'il en soit, le caractère dominant de sa maladie avait été reconnu et signalé ; car c'est uniquement avec l'intention de se faire traiter pour sa surdité que M. R*** s'est rendu à Paris, où l'attirèrent irrésistiblement les encourageantes relations des magnétiseurs. Comme j'étais absent lors de son arrivée, il n'eut point la patience d'attendre mon retour, et s'adressa à M. D***, dont la réputation lui était connue. Mais celui-ci, en le magnétisant, comme il eût fait d'un sourd-muet, diminua singulièrement ses espérances en aggravant positivement son état. — L'entretien que, depuis, nous eûmes ensemble, le rassura un peu ; et aujourd'hui, enfin, il a repris toute sa confiance dans l'avenir et le magnétisme, parce qu'en opérant justement à l'inverse de ce qu'on avait fait, je suis parvenu à lui débarrasser sensiblement la tête dès la première séance.

Quelque soit l'issue définitive de ce traitement, il est indubitable que j'en publie un jour le récit ; mais je veux, dès à présent, donner connaissance à nos lec-

teurs d'une importante circonstance présentée par ce malade. M. R*** *entend incomparablement mieux les sons graves que les sons aigus.* Aussi, quelque vibrante, fortement timbrée, que soit une voix de femme, a-t-il mille peines à l'entendre; et, il s'agit beaucoup moins, lorsqu'on lui parle, d'élever la voix que d'abaisser le ton.

Deuxième observation.— M. X*** est un malade fort singulier, que j'ai eu dernièrement l'occasion d'observer à Vichy, où il s'était rendu, pour prendre les bains, d'une de nos provinces méridionales. Agé d'une quarantaine d'années, si l'on en juge par l'apparence, M. X*** est doué, ou, pour mieux dire, affligé de la plus exubérante inervation que j'aie jamais rencontrée dans un homme. Il est de taille moyenne et d'un embonpoint médiocre; mais sa pensée, sa parole, ses gestes, tous ses mouvemens, trahissent par leur continuelle pétulance, l'exacerbation non moins continuelle de toutes les impressions qu'il reçoit. Aussi, rien de plus coloré, de plus prolixe et surtout de plus bizarre que l'*épopée* de ses sensations racontées et interprétées par lui-même. Sa principale maladie est une névrose intermittente de la tête, assez vaguement définie par ma somnambule, et laissant après elle, dans l'intervalle d'accès terribles, une exaltation prodigieuse et fort pénible, comme on va voir, du sens de l'ouïe. Il ne s'agit donc point ici d'un cas de surdité; mais, comme les extrêmes se

touchent, aussi bien en matière de physiologie que dans les autres choses de la vie humaine, je ne suis nullement éloigné de considérer l'excessive sensibilité acoustique de M. X*** comme un degré avancé vers la perte absolue de l'audition. Mon hypothèse est-elle fondée ? Cette triste et cruelle anomalie aura-t-elle le dénouement que je lui présage? Je l'ignore; mais, en vérité, si toute guérison est impossible, ce serait presque encore du bonheur pour cet infortuné malade que mon pronostic se réalisât, au cas toutefois où, en perdant complétement la faculté d'entendre, il devrait se dérober en même temps aux terribles et incessantes douleurs qui tourmentent actuellement son existence. Le plus léger frôlement d'une étoffe ou d'un papier, le son d'un instrument, quelque éloigné qu'il soit, le moindre choc, la chute d'une épingle ou d'une goutte d'eau l'impressionnent péniblement; il frémit au contact de la main qui touche la sienne, et laisse échapper des cris au tintement d'une sonnette. — M. X***, dans cet état, ne nous offre-t-il pas évidemment la contre-partie du sourd-muet? D'un autre côté, comparons son état à celui précédemment décrit de M. R***. Tout en tenant compte des traits saillans qui les séparent, rapprochons la surexcitation sanguine de celui-ci de la surexcitation nerveuse de celui-là, opposons-les toutes deux au manque de vie locale qui constitue la surdi-mutité, et nous aurons de suite si-

gnalé aux pathologistes le grand caractère différentiel des deux catégories que nous établissons. Mais qu'on nous permette de revenir encore un instant sur l'observation formulée plus haut, touchant la nature des sons par rapport au degré d'impressionnabilité acoustique.

Nous avons vu que les sons aigus, sans être, à la vérité, douloureux pour M. R***, sont pourtant ceux qu'il n'entend pas, ou plutôt qu'il entend le moins. Si donc l'on voit, avec nous, dans les sons les excitateurs externes de l'ouïe, il en faudra conclure que, lorsque cet organe reçoit du dedans un surcroît de vitalité, il ne lui faut plus de l'extérieur qu'une excitation modérée, représentée par les sons graves.— Le fait de M. X***, à n'en pas douter, corrobore cette hypothèse. Mais ici ce n'est plus le phénomène latent et conjectural d'un organe qui souffre sans donner à l'individu la conscience de son mal, ce sont d'horribles tourmens qui crispent les muscles et arrachent des cris. Plus la vibration sonore est rapide, c'est-à-dire plus le son est aigu, plus aussi la douleur devient insupportable. L'anecdote suivante prouvera d'ailleurs que cette douleur n'est bien réellement en rapport qu'avec l'acuité et nullement avec l'ntensité du bruit.— Que les physiologistes interprètent, s'ils le peuvent, cette apparente anomalie.

Dans un moment d'exaltation et de dépit, un de ces momens où les malheureux cherchent à mesurer leur

courage ou la profondeur de leur infortune, M. X*** conçoit l'idée de se soumettre à la plus rude épreuve qu'il puisse imaginer, en tirant lui-même un coup de pistolet. Après tout, se disait-il, je suis bien sûr de n'en pas mourir ; voyons donc ce qu'il m'en adviendra. Là-dessus, il court au tir, avec une résolution qu'ébranle pourtant un peu la pénible sensation que lui cause le bruit de ses pas. Mais il est décidé à tout braver. A la porte du tir, le cœur lui battait comme s'il y fût allé pour se suicider. Cependant il entre et demande qu'on lui charge un pistolet, après s'être informé toutefois si la baguette en est de bois ou de fer. On lui répond qu'elle est de bois, ce qui le rassure ; mais tous ses nerfs n'en sont pas moins agacés au bruit des mouvemens que l'on fait pour le satisfaire, et le sourd tintement métallique que l'on cause en chargeant l'arme lui fait vivement porter les mains à ses oreilles. Voici le moment décisif; le pistolet est dans sa main... il hésite... il tremble... enfin, il tire... Chose prodigieuse ! et qui le laisse confondu : l'explosion de la poudre ne lui a fait aucun mal ; mais il croit avoir le tympan déchiré au choc de la balle sur la plaque de fonte qui la reçoit.

Eh bien! avec deux faits que nous venons de rapporter mettons maintenant en parallèle celui des sourds-muets.

A la place de l'apoplexie partielle (sanguine dans le premier cas et nerveuse dans le second) qui a éven-

tuellement troublé les fonctions du nerf auditif, la raison nous force d'admettre ici l'atonie locale comme cause d'une infirmité semblable ; et, si eux aussi, les sourds-muets, n'entendent que difficilement les sons aigus, lorsqu'ils commencent à entendre, c'est tout simplement par suite de la faiblesse primitive de leur organe qui, de même qu'une vue malade qu'éblouit une lumière éclatante, n'est encore que confusément impressionnée de vibrations trop rapides. Quoi qu'il en soit, les caractères précédemment énoncés nous paraissent suffisans pour différentier deux maladies qui ne se ressemblent que par leur résultat commun, la surdité. Mais, si ces considérations peuvent fournir le cachet réciproque de l'une et l'autre affection, ne devons-nous point essayer d'en induire le traitement qui convient à chacune d'elle ? Assurément, rien n'est plus logique ; et c'est sans hésiter, qu'avec de tels aperçus, fortifiés d'ailleurs par l'expérience, nous essayons de formuler les préceptes qui suivent :

1° *Sourds-muets.* — L'action magnétique qu'il convient d'appliquer aux sourds-muets est la plus simple de toutes : c'est une magnétisation essentiellement *active*, et dirigée, sinon exclusivement, du moins principalement sur le sens affligé d'atonie ou plutôt d'*anervie*, suivant l'ingénieuse expression du professeur Piorry. Que ceux de nos confrères qui briguent le monopole de ce genre de traitement, renon-

cent d'ailleurs à leurs ambitieuses prétentions, car leur soit-disant secret est éventé. Il n'est point ici question de procédé spécial. Magnétisez avec force et persévérance les régions auriculaires du sujet que vous avez entrepris; et cela comme vous l'entendrez, avec des passes, au moyen de l'insufflation ou autrement; rapprochez et multipliez vos séances; répétez-les pendant quinze jours, pendant un mois et plus s'il le faut; ayez surtout de la patience dans votre desir de faire le bien, et vous réussirez..... si vous devez réussir; car la découverte du magnétisme serait par trop belle s'il n'offrait jamais d'insuccès. Il ne vous est, du reste, nullement indispensable de produire le somnambulisme, puisqu'il est même encore douteux qu'il soit ici d'un avantage réel. Ne vous attachez donc point à le provoquer, et n'ayez absolument en vue que l'objet définitif auquel doivent tendre vos efforts.

2° *Surdité apoplectique.* — La magnétisation des sourds par cause accidentelle, de ceux, par exemple, dont M. R*** peut servir de type, exige peut-être un peu plus de précautions que celle des sourds-muets, ou tout au moins une méthode fort différente. Et le plus souvent d'abord ces sujets ont besoin d'être soumis à une médication dérivative et particulière qu'une bonne somnambule peut seule préciser. Mais, quant à ce qui vous regarde personnellement, la plus légère réflexion ne doit pas manquer de vous donner

la conscience de ce que vous avez à faire. Assurez d'abord vos moyens en vous mettant, pour ainsi dire, en possession de votre sujet par quelques passes gé-rales. *Dégagez* ensuite la partie affectée, et c'est là le temps fort de l'opération ; excitez un peu de loin en loin l'inervation auriculaire, puis enfin terminez en *dérivant* par une magnétisation active sur les membres et les régions inférieures du corps.

Entre les deux extrêmes que nous avons essayé de caractériser, la surdité, suivant les diathèses auxquelles se rattachent ses causes, présente indubitablement une multitude de nuances intermédiaires dont chacune demande impérieusement une modification particulière dans les procédés employés à la combattre. La surdité des vieillards, par exemple, dont les années ont progressivement émoussé la sensibilité sensoriale, se rapproche assez souvent de celle des sourds-muets; mais, d'autres fois aussi, elle dépend de principes organiques, de lésions viscérales, et en un mot, de causes assez complexes pour fourvoyer la plus subtile sagacité médicale. -- Ne vous aventurez donc point sans guide sur ces plages inconnues; rappelez-vous l'infaillible discernement de nos somnambules, et n'oubliez jamais que sur cette mer à écueils leur clairvoyance est l'unique boussole du nautonnier.

ACADÉMIE DE MÉDECINE.

M. le professeur Gerdy étant parvenue, après un exercice suffisant, à lire à lire à travers *un crible*, comme dit l'*Hygie,* crut, de bonne foi, dit-on, avoir expliqué le fait de vision à travers les corps opaques, récemment observé par lui-même sur mademoiselle Prudence. De là, une note, fort ingénieuse, insérée par le grand *discoureur* de la rue de Poitiers dans l'ouvrage de MM. Dubois et Burdin, et depuis, une communication à l'Académie de médecine, qui ouvrit une nouvelle discustion sur le magnétisme dont ce corps savant avait promis de ne plus s'occuper. Comme notre éloignement de Paris ne nous permit point d'assister à ces débats, nous allons emprunter à notre spirituel confrère, M. le docteur Colmet, le compte-rendu de la séance du 5 juin.

EXTRAIT DE LA GAZETTE DE SANTÉ,
(*N° du 25 juin* 1841.) (1).

MAGNÉTISME ANIMAL.

Par décret du 21 avril 1841, approuvé le même jour par S. S. le pape Grégoire XVI, la congrégation générale de l'*inquisition romaine et universelle* a déclaré l'exercice du magnétisme illicite. —

(1) Rue des Petits-Pères, 3.

Usum magnetismi prout expronitir non licere. — Telles sont les paroles du décret de l'inquisition, auxquelles est ajouté l'*approbavit* du pape. L'acte sur lequel était rendu ce décret était conçu en ces termes :

« Les opérations magnétiques pouvant donner une occasion prochaine à l'incrédulité et aux mauvaises mœurs, on desire, pour la tranquillité des âmes, connaître quelle est l'opinion du Saint-Siége à ce sujet. » (*Gazette piémontaise.*)

Voilà qui est parfaitement statué de la part de l'*inquisition romaine et universelle,* sous l'approbation du pape ; nous n'avons pas à raisonner avec des décrets prononcés *ex cathedra ;* mais voyons un peu comment l'*inquisition médicale*, une et toujours divisible, de la rue de Poitiers, délibère et rend ses arrêts en matière de magnétisme.

Dans la séance du 5 juin, M. le secrétaire de l'Académie royal de médecine de Paris donne lecture d'une lettre de M. Frappart, conçue dans les termes suivans :

« Messieurs,

» Jamais je n'ai présenté aucun travail à l'Académie, jamais je n'ai demandé aucun rapport, jamais je n'ai dérobé un seul des momens de l'Académie, et cependant un honorable professeur m'a traîné devant vous sur la sellette. Entre l'assertion de M. Gerdy

et la mienne, l'équité veut des juges. Je demande donc que l'Académie délègue trois commissaires pour venir constater des phénomènes très curieux que présente une jeune personne en état de somnambulisme. »

M. le président. Le comité d'administration a pensé qu'il n'y a pas lieu à prendre cette demande en considération, puisqu'il a été décidé qu'on ne s'ocuperait plus des questions de magnétisme. (Appuyé, appuyé.)

M. Londe. On vous a dit que M. Frappart a été dupe; il a été accusé par devant vous d'erreur ou d'imposture; aujourd'hui il ne demande que des commissaires pour vérifier des faits qu'il annonce comme concluans : vous ne pouvez le refuser sans injustice.

M. le secrétaire donne lecture du procès-verbal d'une des séances du mois de septembre, dans lequel il est dit que l'Académie a arrêté qu'après la clôture du prix Burdin, elle ne s'occupera plus de magnétisme animal.

M. le président met au voix cette décision : l'Académie adopte. En conséquence, dit M. le président, la discussion projetée sur le magnétisme n'aura plus lieu ; je passe à l'ordre du jour, et j'appelle M. Adelon à la tribune.

M. Gerdy. L'Académie ne peut se contredire

ainsi du jour au lendemain. Dans la séance dernière elle a écouté mon travail avec bienveillance, et elle a décidé que la discussion aurait lieu aujourd'hui. Je tiens à ce que des objections me soient faites, à être combattu s'il y a lieu. Évidemment l'Académie n'a pas compris ce qu'elle faisait en votant la proposition du président; la question a été mal posée.

M. le président maintient le vote, et veut absolument passer à l'ordre du jour.

(Échange de phrases piquantes entre M. Gerdy et M. Roux; on rit).

M. Gerdy. Oui, l'Académie a adopté l'ordre du jour, mais l'ordre du jour n'est pas celui qu'indique M. le président; l'ordre du jour arrêté, fixé d'avance par l'Académie elle-même, est la discussion sur mon mémoire. (Hilarité.)

M. Bouillaud parle dans le sens de M. Gerdy. Assurément, dit-il, on ne me croira pas un défenseur du magnétisme animal; mais il ne faut pas confondre ce prétendu fluide avec certains phénomènes généraux qui appartiennent à la physiologie, et qui rentrent dans le domaine de la science. Ces phénomènes méritent d'être discutés; l'Académie doit s'en occuper. L'arrêté de l'assemblée ne porte que sur la première partie, je veux dire sur ce que j'appelle les préjugés magnétiques. Or, les faits exposés par M. Gerdy appartiennent à la catégorie des phénomènes positifs, nous devons les discuter; je les ap-

prouve pour mon compte, et j'appuie les remarques qu'il vient de nous présenter.

M. Jules Cloquet déclare que la décision prise par l'Académie est anti-philosophique. Il existe des faits incontestables de magnétisme : nous ne pouvons sans doute les expliquer; mais ces faits ne sont pas les seuls inexplicables dans les sciences ; vous ne pouvez préjuger ainsi l'avenir. N'y a-t-il pas un somnambulisme naturel? Pouvons-nous l'expliquer ? Il n'est donc pas philosophique, convenable à un corps savant comme l'Académie, de s'inscrire ainsi contre des faits, et de mettre une sorte de *veto* absolu à l'examen ultérieur. Je m'inscris contre cette décision.

M. Rochoux n'adopte pas cette manière de voir. Il est des absurdités en opposition directe avec toutes les vérités connues, contre lesquelles on peut opposer un *veto* absolu sans rien compromettre. Cependant si l'Académie veut aujourd'hui revenir de ses décisions, elle doit commencer par discuter le rapport de M. Husson.

M. Adelon appuie les considérations de M. Cloquet.

M. Londe parle dans le même sens, et revient à la nomination de la commission pour constater les faits qu'il a vus chez M. Frappart.

M. Bouvier appuie les remarques de M. Gerdy, et rappelle que l'Académie a décidé la discussion du travail de M. Gerdy pour aujourd'hui.

M. Breschet au président : Vous violez un arrêté pris par l'Académie. Non, il n'est pas antiphilosophique de mettre un *veto absolu* sur certaines questions : l'Académie des sciences vous en a donné l'exemple dans les questions de la quadrature du cercle et du mouvement perpétuel.

(Bruits étourdissans, tumulte interminable ; on n'entend qu'à peine la sonnette que le président agite sans cesse.)

Aux voix, aux voix : l'ordre du jour !

M. Gerdy formule ainsi la proposition à mettre aux voix : L'ordre du jour se composera-t-il de la discussion sur le mémoire de M. Gerdy, ou bien de la lecture de M. Adelon sur le réglement de la pharmacie ?

On vote : 32 voix pour M. Gerdy et 28 pour M. Adelon.

En conséquence, la discussion sur le magnétisme a lieu. (Hilarité prolongée.)

M. Rochoux adopte complètement les faits et les conclusions contenues dans le mémoire de M. Gerdy. Il déclare en même temps que le magnétisme animal est une absurdité, car ses partisans le font consister dans des hypothèses qui sont en opposition avec la logique. Ils supposent en effet que les magnétisés peuvent voir sans yeux, et que la volonté du magnétiseur peut exercer un empire sur celle du magnétisé. Voir par l'occiput, par l'épigastre, par l'ombilic, par

le ventre, c'est admettre une fonction sans organe, un effet sans cause. A un magnétiseur qui viendrait me débiter de pareilles choses, je lui dirais : « Puisque vous pouvez voir sans yeux, à quoi vous servent vos yeux naturels ? permettez-moi de vous les crever. (Hilarité.) On suppose que la volonté peut s'exercer en dehors de nous : c'est une erreur. Arrêtez donc per la seule volonté un papillon qui voltige autour de vous, une souris qui se promène sous vos yeux ? Vous voyez que les deux bases principales du magnétisme animal lui-même est une absurdité. (Hilarité.)

M. Bouvier. Quoique je m'associe volontiers aux idées que renferme le travail de M. Gerdy, il y règne cependant une tendance contre laquelle je veux m'élever. C'est cette propension qui conduit à nier d'une manière absolue certains phénomènes physiologiques de l'ordre de ceux que nous examinons ici. Tout le monde sait que le sommeil est complet ou partiel (tel, par exemple, qu'il l'est pendant les rêves et dans l'état de somnambulisme naturel) ; or, ce ne sont pas les mêmes organes qui fonctionnent ou qui reposent dans l'une et dans l'autre de ces deux espèces de sommeil. Cette distinction bien posée, il en est encore une qui s'applique aux causes mêmes du sommeil. Il peut être provoqué ou spontané. On a nié la première forme, mais je ne comprends pas ces doutes. Depuis vingt ans que je me suis livré à des expé-

riences de somnambulisme, j'ai souvent été à même de voir avec quelle facilité on parvient à endormir certains sujets. Ce qui a inspiré des soupçons à cet égard, c'est que le sommeil artificiel est souvent simulé, mais en résulte-t-il qu'il ne soit jamais véritable? Pour constater la réalité de ce phénomène, on n'a qu'à aller dans un hôpital, et de préférence dans une salle de femmes, parce que le système nerveux est chez elles plus sensible. Il y en aura toujours un certain nombre que l'on parviendra à endormir après quelques passes, et on en trouvera aussi bien certainement qui jouiront de la faculté de parler durant leur sommeil. Voilà les faits qu'il m'a souvent été donné d'observer, et je ne puis consentir à admettre que j'aie toujours été dupe d'une mystification.

M. Castel déplore une pareille discussion et desire que l'Académie se tire avec honneur de la lutte dans laquelle elle s'est engagée imprudemment. Selon lui il aurait mieux valu laisser le magnétisme mourir d'inanition. Selon lui, M. Gerdy a eu tort de réveiller une pareille matière, de venir surtout lire sa correspondance avec M. Frappart. Personne d'entre nous ne doutait que M. Gerdy ne fût un homme de cœur et d'esprit; personne ne doutait surtout qu'il ne fût un stoïcien parfait; la correspondance en question devenait donc inutile, superflue; les magnétiseurs s'en prévaudront à leur avan-

tage. L'auteur explique le somnambulisme naturel par la sensibilité qu'il appelle concentrée.

M. Londe. J'ai eu l'occasion d'assister aux expériences dont a parlé M. Gerdy, et quoique je sois trés porté à partager sa manière de voir, je dois cependant vous dire que, sur 500 personnes qui en ont été témoins, M. Gerdy, un ou deux confrères et moi, nous sommes les seuls qui ayons conservé des doutes sur la réalité des phénomènes de clairvoyance magnétique qui ont eu lieu dans cette séance. Des faits qui ont été déclarés véritables par un aussi grand nombre de témoins, ne méritent-ils donc pas d'être vérifiés de nouveau? Et pouvez-vous refuser les commissaires que demande, dans ce but seulement, un homme qui n'a jamais fait, ne fera jamais du magnétisme un objet d'exploitation?

M. Ferrus appuie la distinction importante de M. Bouillaud, des faits de physique générale ou de physiologie, de ceux qui appartiennent proprement au magnétisme. Loin de se compromettre, l'Académie rend service à la science en s'occupant des uns et des autres. Pour son propre compte, M. Ferrus croit aux uns et aux autres, parce qu'il a, non seulement vu des faits incontestables de magnétisme, mais encore il a pu en produire lui-même. Il a observé des faits magnétiques, et un cas de somnambulisme naturel extrêmement remarquable, aujour-

d'hui même. Qu'on dise tout ce qu'on voudra, qu'on me prenne pour un mystifié, on ne m'accusera pas de mauvaise foi: je parle d'après ma propre conviction. Il est clair que, quant aux faits magnétiques, toute discussion est impossible, attendu que les uns affirment, les autres nient absolument. Il faut donc, pour le moment, se contenter d'enregistrer les faits.

M. Bouillaud. Je dois déclarer d'abord que ce que j'ai à dire est parfaitement conforme aux idées que j'ai émises autrefois sur le magnétisme, et que la distinction que je vais établir ne doit aucunement être prise par les magnétiseurs pour une concession en leur faveur. Je distinguerai donc dans le magnétisme, ainsi que je l'ai dit, les faits généraux, de pure physiologie ou de physiologie pathologique, des faits particuliers dont font usage les magnétiseurs de profession, et que j'appellerai volontiers préjugés magnétiques, abus, fraudes magnétiques. Dans la première catégorie sont le somnambulisme naturel et les autres faits dont a parlé M. Bouvier; dans la seconde sont la vision sans yeux, la clairvoyance occipitale ou épigastrique, l'empire de la volonté sur les magnétisés, les magnétiques-médecins, que plusieurs personnes exploitent si habilement, etc. Les premiers faits sont seuls dignes de l'attention de l'Académie; les seconds sortent des domaines de la science, et j'adopte à leur égard les opinions exprimées par M. Gerdy.

M. Gerdy. (Attention, mouvement de curiosité.)

Des reproches m'ont été adressés par M. Castel : je lui répondrai qu'on ne se compromet jamais quand on ne cherche que la vérité. J'ai fait des expériences neuves, j'ai cru rendre service à la société en démontrant la véritable source de la prétendue vision magnétique, et par conséquent la supercherie de certains industriels qui abusent étrangement de l'ignorance et de la crédulité publique. J'ai dû citer M. Frapart, par la raison que chacun de vous a reçu, dans la séance dernière, un imprimé de ce médecin, dans lequel il parle des faits observés par moi, mais en omettant plusieurs circonstances essentielles que j'ai dû signaler dans l'intérêt de la vérité.

Le cheval de bataille de certains hommes est la presse, mais la mauvaise presse, la presse menteuse, qui fait des dupes, et que les imposteurs exploitent en grand. Cette mauvaise presse doit être stygmatisée dans l'intérêt général; j'ai donc rempli un devoir en abordant de pareilles matières. Il importait d'ailleurs d'attaquer de front les magnétiseurs, comme il convient de le faire à l'égard des homœopathes et des phrénologistes, parce que leur plus fort argument, dans les publications à l'aide desquelles ils répandent leur industrie, c'est que les Académies se refusent à reconnaître les grandes vérités et persécutent les hommes qui les cultivent comme les Galilée, les Harvey, etc. Mensonge, calomnie, que tout cela. Jamais les corps savans ne se sont refusés à admettre les vé-

rités qui leur ont été démontrées. Les magnétiseurs ont-ils jamais rien prouvé, rien démontré? Jamais. Galilée a eu le malheur d'être victime d'un clergé ignorant, mais la vérité s'est bientôt fait jour; Harvey n'a pas trouvé d'opposition dès le moment qu'il a démontré la vérité; Asellio, ce grand anatomiste napolitain qui a découvert les vaisseaux lymphatiques, n'en a pas trouvé davantage du moment qu'il a pu démontrer ce qu'il avançait. Le quinquina dans les fièvres, l'émétique dans la pneumonie, ont été adoptés dès l'instant que les faits ont parlé clairement aux yeux de tout le monde; l'électricité, le galvanisme, etc., se trouvent dans le même cas. Il est donc faux de dire, avec les magnétiseurs, que les grandes vérités trouvent obstacle à percer, à être adoptées; elles ne peuvent en trouver que jusqu'au moment de leur démonstration.

Les cabalistes, les sorciers, les pythonistes et d'autres imposteurs se servaient aussi des mêmes argumens; ils criaient, comme les magnétiseurs, à l'envie, à la jalousie qui les persécutaient.

La séance est levée à cinq heures, sans que l'*Inquisition médicale* ait encore rendu de décret. Mais l'exemple de la congrégation du saint-office que nous avons montré en tête de cet article, sera, sans nul doute, imité par la grande majorité des *membres-pieux* qui composent la docte Académie.

Ah! bravo, Figaro, bravo, bravissimo!

SOCIÉTÉ VERSAILLAISE

POUR L'ÉTUDE DU MAGNÉTISME ANIMAL.

NOMS ET QUALITÉS DES MEMBRES.

TITULAIRES.

MM.

BARTHE, chef d'Institution.
BATTAILLE, médecin de l'Hospice-Civil.
BAUDARD DE SAINTE-JAMES, avocat, bâtonnier.
BELIN, pharmacien.
BLOSSEVILLE (comte de).
BRINDES, médecin.
DOUCHAIN, architecte.
HACQUART, (l'abbé).
HUOT père, bibliothécaire, continuateur de Malte-Brun.
JOUSSELIN (comte de).
LE FRANÇOIS, médecin.
LE ROI, *idem*.
NOBLE fils, *idem*.
PARIS (l'abbé)
PIGEON, agronome, ancien élève de l'École-Polytechnique.
QUET, professeur de sciences physiques au Collége-Royal et à l'École-Normale de Versailles.
RÉMILLY, avocat, député et maire de Versailles.
VANNSON, professeur de mathématiques spéciales au Collége-Royal.
VITRY, chirurgien de l'Hospice-Civil.
VORS, pasteur protestant.

ASSOCIÉS.

MM

AMADIEU, chef d'Institution.
BATTAILLE fils, artiste peintre.
BOISRICHEUX (de).
CHESNEL (de), lieutenant-colonel retraité, homme de lettres.
CHEVALOT, avocat.
DELEROT, ancien avoué, adjoint au maire de Versailles.

DEMANCHE, ancien sous-intendant militaire, adjoint au maire de Versailles.
DUVERNOY, ancien notaire, rédacteur de *la Presse de Seine-et-Oise.*
JOUBERT, avoué.
LAUGIER (R.), chef d'institution.
LEMONNIER, conseiller de préfecture, secrétaire-général.
LEPOITTEVIN, architecte.
LOMOND, avocat.
LUYS, de la préfecture.
MONTALANT-BOUGLEUX, imprimeur.
PACOUD, ancien élève de l'École-Polytechnique.
PICARD, propriétaire.
PRIEUR DE LACOMBLE, directeur des contributions directes.
VEYTARD, propriétaire.

CORRESPONDANT.

M. **TESTE**, docteur-médecin, à Paris.

FONCTIONNAIRES,

pour 1841.

Président,	MM. **VANNSON.**
Vice-Président,	**RÉMILLY.**
Secrétaire,	**QUET.**
Vice-Secrétaire,	Le comte **DE JOUSSELIN.**
Trésorier,	**BELIN.**
Bibliothécaire-Archiviste,	**HUOT.**

INSTITUT DE FRANCE.

Le manque d'espace nous empêchant d'insérer ici nos réflexions sur le dernier rapport de M. Magendie, nous réservons cet article pour notre prochain numéro.

Imp. de P. Baudouin, rue des Boucheries-S.-G., 38.

LETTRE

A M. LE DOCTEUR MAGENDIE, MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE,

Sur son rapport du 14 juin 1841.

Monsieur,

Lorsqu'une société savante délègue une commission à l'examen d'un fait litigieux ou d'un nouveau point de doctrine, il est évident que cette société, ne devant point assister aux travaux de ceux de ses membres qu'elle investit de sa confiance, ne pourra plus apporter à leurs arrêts qu'un contrôle insignifiant, puisqu'il lui est désormais interdit, sous peine de se mettre en contradiction avec elle-même, d'élever seulement des doutes sur leurs lumières ou leur sincérité. Cependant, Monsieur, vous le savez mieux que personne, de complètes dissidences ont, plus d'une fois, déposé contre l'infaillibilité des commissions. Si donc, il arrivait qu'une de ces dernières eût commis, aux yeux d'hommes éclairés, quelque bévue grave et compromettante pour l'honneur ou les intérêts d'un grand nombre d'individus, il faudrait bien que quelque esprit courageux et indépendant en appelât au public de ce fatal jugement, dût-il en rechercher l'injustice jusque dans l'incompétence ou la mauvaise foi des juges.

Cela posé, Monsieur, puisque vous avez récem-

ment accepté la mission d'éclairer vos collègues de l'Institut sur l'emploi du magnétisme animal dans le traitement de la surdi-mutité, vous ne pourrez trouver mauvais que nous nous enquérions, avec impartialité, des titres que vous présentez à la confiance publique. Certes, un simple coup d'œil rétrospectif sur la brillante carrière que vous avez déjà parcourue, nous fournirait, sur ce point, des documens nombreux; mais à quoi bon multiplier les preuves, lorsque, de votre aveu, sans doute, comme de l'aveu de tout le monde, il suffit d'une ou deux circonstances décisives pour caractériser un homme.

Eh bien! Monsieur, je vous en avertis : aux récriminations que votre nom soulève, vous allez avoir de la peine à vous défendre. Quant à moi, ce n'est point à l'histoire du magnétisme que j'emprunterai le premier témoignage qui vous inculpe : la passion que vous avez toujours montrée contre la nouvelle doctrine, aurait trop de chances de vous justifier à certains yeux. Pour premiers juges, comme pour premiers accusateurs, j'entends que vous ayez vos pairs, c'est-à-dire les médecins; car si vous ne parvenez point à dérober intacte à leurs soupçons votre probité scientifique, force leur sera bien d'avouer que les nôtres sont légitimes. J'en arrive donc au fait. Veuillez ouvrir avec moi un de nos recueils périodiques, les plus justement estimés des bons es-

prits, *Les Archives générales de Médecine*. Le texte sur lequel je tiens à appeler votre attention est au dixième tome de cet ouvrage ; c'est un article fort remarquable et signé du docteur Longet. Ce n'est ni ma faute ni peut-être la sienne si le nom de ce médecin sonne mal à vos oreilles ; mais soyez persuadé qu'il ne sera point ici question de votre ancienne polémique avec ce jeune et savant confrère, touchant certaine découverte que vous avez eu, dans le temps, l'injuste et malheureuse ambition de vous approprier, puisque le véritable auteur en a depuis démontré la nullité. Il ne s'agit pas non plus de cette multitude de petites contradictions, dont fourmillent vos écrits et qui, sans être de graves délits, n'en dénotent pas moins un esprit léger et une pensée superficielle : mais je tiens à vous placer en face d'un fait sérieux, pour moi sans équivoque, et dont l'équité nous fait un devoir de vous demander l'explication. Le fragment n'est pas très long ; et, sans en altérer un mot, je vous le citerai tout entier (1).

« Je ne dois point terminer l'analyse critique de ces recherches du même physiologiste (vous savez assez, Monsieur, que c'est de vous qu'il s'agit), sans signaler une erreur anatomique qui ne prouve que trop le peu d'exactitude, le peu de rigueur d'expériences si vantées. En effet, M. Magendie (*Fonctions du sys-*

(1) *Archives générales de Médecine*, tome x, p. 318.

tème nerveux, tom. II, pag. 65 et suiv.) affirme : 1° Qu'ayant coupé complètement sur un chien toutes les racines postérieures des PAIRES LOMBAIRES du côté droit (il en compte et coupe cinq), l'animal a été paralysé de la *sensibilité* dans le membre inférieur droit ; 2° Qu'ayant coupé pareillement toutes les racines antérieures des PAIRES LOMBAIRES, du côté gauche, le *mouvement* a cessé dans le membre inférieur gauche. Il ajoute : *La moindre trace de sensibilité à droite ou de mouvement à gauche serait un indice certain que* TOUTES LES RACINES *n'auraient pas été coupées.*

» Or, j'ai disséqué avec le plus grand soin les plexus lombaire et sacré chez le chien : j'ai toujours compté *sept* paires lombaires au lieu de cinq, et *sept* paires sacrées au lieu de six que l'on trouve dans l'espèce humaine. A la vérité, les trois premières paires lombaires, dans leur distribution, sont étrangères au membre abdominal qui reçoit, comme chez l'homme, *seulement des quatre dernières*, les nerfs obturateur, crural, lombo-sacré, inguino-cutané et génito-crural... Où est donc l'erreur, dira-t-on? La voici : Le nerf sciatique est formé chez le chien, non seulement par les branches antérieures des deux dernières paires lombaires, mais encore *surtout par les branches antérieures des trois premières paires sacrées que* M. Magendie *laisse intactes*. Or, comment se fait-il que, dans des membres inférieurs

qui possèdent encore leurs principaux nerfs, c'est-à-dire la plus grande partie du nerf sciatique, il ait pu constater l'abolition complète du mouvement et de la sensibilité, quand, de son aveu même, *la moindre trace de sensibilité ou de mouvement serait un indice certain que* TOUTES LES RACINES *n'auraient pas été coupées?* Le fait parle assez haut pour n'avoir pas besoin de commentaires; aussi je laisse à chacun, selon son tempérament, le soin de le qualifier à sa juste valeur. »

Heureusement, Monsieur, la nature nous a doué d'un tempérament très doux, et nous n'accepterons pas le soin délicat que le docteur Longet nous abandonne. Mais si la charité nous empêche de qualifier votre conduite, en cette occasion, au moins nous autorise-t-elle à nous tenir désormais en garde contre les résultats de vos observations physiologiques, et surtout contre le ton d'assurance et de franchise que vous savez mettre dans leur récit. Ou vous observez mal, ou... je n'ose achever : voilà le fâcheux dilemne que les médecins ont le droit d'induire du fragment que je viens de citer. Avec moi, sans doute, ils vous estimeront assez pour ne vous infliger que la première conséquence qui, à vous dire le vrai pourtant, ne semble pas la plus logique; mais enfin, dans un sens comme dans l'autre, vous ne pouvez plus les empêcher de se défier de vos assertions. Or, Monsieur,

s'il en est ainsi des médecins, qu'en sera-t-il donc des magnétiseurs? Vous les avez traités avec si peu de ménagement! Je n'en veux rapporter pour preuves que deux petites circonstances que vous retrouveriez, sans doute, dans vos souvenirs, mêlées à beaucoup d'autres semblables, si vous aviez à nous faire, sur ce point, votre confession générale.

1° En 1826, lorsque vous étiez secrétaire de la commission du magnétisme animal, un des membres de cette commission, qui s'appelait alors comme aujourd'hui M. le docteur Magendie, eut la *prodigieuse* idée d'insinuer à ses collègues qu'il était *inutile* de rédiger les procès-verbaux des expériences, et cependant, le même M. Magendie écrivait (le 22 mai 1826) au docteur Foissac : Que tous ces procès-verbaux étaient rédigés *avec une exactitude et une impartialité qui ne sauraient être soupçonnées.*

2° Quelques mois plus tard, la même commission sollicita et obtint, de M. Pariset, la permission de magnétiser les épileptiques de la Salpêtrière. Ce fut vous, Monsieur, qu'en votre double qualité de secrétaire et de médecin de cet hospice, elle chargea de lui rendre compte des résultats.....; et vous ne daignâtes pas même répondre à la lettre qu'elle vous écrivît. *Six semaines après,* à la vérité, vous assurâtes au président (M. Bourdois de la Motte) que vous donneriez à M. Foissac *toutes les facilités possibles* pour ses

essais magnétiques ; mais oseriez-vous faire le serment que vous restâtes étranger au *veto* officiel du Conseil-Général des Hospices qui refusa, presque immédiatement, ce que vous veniez de promettre ? Que voulez-vous, Monsieur, c'est l'histoire à la main que je vous écris; et ce n'est point par nos avis que vous avez si publiquement affiché votre mauvais vouloir envers les magnétiseurs, ou plutôt, votre entêtement a entraver une découverte dont le succès porterait atteinte à votre réputation, et ne pourrait, en définitive, rien ajouter à votre fortune.

Mais si de semblables considérations ont pu, sans trop de scandale, motiver plutôt que légitimer votre défection de 1826, comment vous y prendrez-vous, après avoir aussi formellement manifesté votre profession de foi relativement au magnétisme, pour justifier votre coopération aux travaux d'une commission nouvelle, chargée encore d'examiner cet agent? Je réponds, Monsieur, que les hommes délicats auront peine à vous comprendre, et qu'il ne sera plus guère possible aux amis de la vérité de se méprendre sur vos intentions. Quant aux magnétiseurs, même les moins passionnés, voici, pour sûr, ce qu'ils diront ou plutôt ce qu'ils disent : si M. Magendie s'est séparé des commissaires de 1826, et s'est abstenu d'assister à leurs opérations, c'est qu'il les savait inébranlables dans leur impartialité ; tandis que la conviction, parfaitement connue de ses nouveaux collègues de 1841,

devait infailliblement, dans son espoir, laisser passer les conclusions négatives qu'il se *proposait* d'obtenir.—Pour mon compte, Monsieur, je ne saurais vous cacher que cette réflexion m'est venue, et que je lui trouve à présent encore une grande apparence de raison. Oh! oui, certes, en vous voyant, MM. Breschet, Becquerel et vous, disposés à faire au magnétisme les honneurs de l'Institut, je n'aurais pu me défendre d'une mauvaise pensée. « Les savans, a dit Jean-Jacques Rousseau, ont moins de préjugés que les ignorans; mais ils tiennent davantage à ceux qu'ils ont. » Eh bien, malgré toute la considération dont vous jouissez, malgré toute l'estime qu'on vous accorde, je me serais défié de vos préjugés. Que vous dirai-je, enfin? C'est à ce point que, si la veille du jour fatal j'eusse rencontré quelque part M. Dupotet, il eût entendu de ma bouche ces prophétiques paroles : « N'entrez pas là, confrère, n'y entrez pas, car vous seriez écrasé sous les boucliers des Samnites. »

Enfin, Monsieur, l'inexorable destin écrit sans doute son livre à l'avance, comme vous feriez volontiers de vos rapports. Le public vous demandait une victoire en échange d'une absolution touchant votre ancienne conduite à l'égard du magnétisme, et cette victoire glorieuse, vous venez de la remporter. Mais veuillez actuellement nous accorder la permission de compter nos morts, et de jeter avec vous un coup-d'œil sur le bulletin de notre défaite.

Le rapport de votre main qui doit la transmettre à la postérité commence par ces mots : « Le 11 fé-
» vrier de cette année, M. le baron Dupotet, connu
» dans le monde avide du merveilleux, etc., annonça
» à l'Académie qu'il avait trouvé le moyen, *à l'aide*
» *d'un nouvel agent*, de guérir complétement les
» sourds-muets de naissance ou autres. » Vous conviendra-t-il, Monsieur, de nous expliquer ce que vous entendez par ces mots : *le monde avide du merveilleux?* Si cette étrange locution qualifie simplement dans votre intention les personnes qui croient au magnétisme animal, qui s'en occupent ou s'en sont occupées, je puis vous certifier que ce monde-là se compose, à l'heure qu'il est, de gens fort recommandables, et dont les noms justifient très mal le choix de vos expressions méprisantes. Nous soutiendrez-vous, par exemple, que les Husson, les Ferrus, les Jules Cloquet, les Orfila, les Rostan, etc., etc., quatre pages d'*et cætera*, comme eût dit Beaumarchais, ne soient que de pauvres cerveaux romanesques qu'on leurre pendant des années entières avec de misérables tours de prestidigitation ? Mais, Monsieur, la preuve que ces honorables savans, ne sont point tout à fait de grands enfans, dépourvus de sens et de raison, c'est que bon nombre d'entre eux, en dépit de votre nom illustre et de votre autorité, ont plus d'une fois rejeté comme insignifiant et faux le résultat de vos vivisections. Était-ce de leur part en-

têtement ou malveillance ? Au moins, leur prouviez-vous souvent vous-même que leur scepticisme était fondé, en vous démentant l'année suivante, lorsque d'autres, toutefois, ne prenaient pas immédiatement le soin de rectifier votre erreur, le scalpel à la main. Vous voyez donc bien, Monsieur, que cette portion de la société que vous appelez si étourdiment le monde avide du merveilleux, sait, au besoin, avoir ses réserves, et qu'il n'est point, à beaucoup près, aussi facile de lui en imposer qu'on pourrait le croire en vous lisant.

Vous continuez : « Notre premier soin fut de nous
» mettre en relation avec l'auteur de la communi-
» cation. Il nous répéta de vive voix, et avec assu-
» rance, ce qu'il avait écrit à l'Académie. Il nous fit exa-
» miner l'enfant que, disait-il, il avait guéri. Mais,
» comme nous n'avions pas connu cet enfant avant
» sa guérison, nous eût-il offert une ouïe et une pa-
» role parfaites, nous ne pouvions rien conclure de sa
» situation actuelle. Mais l'enfant n'était pas, malheu-
» reusement pour lui, dans cette position : c'était un
» véritable sourd-muet ; de cette classe qui en-
» tend certains bruits, certaines intonnations de la
» voix et qui articule certains mots. » Oh ! Monsieur, qu'osez-vous dire ? On supposerait, à vous entendre, que les expériences auxquelles on a soumis cet enfant se sont passées dans la lune, ou, pour le moins, à Tombouctou. Ignorez-vous donc que ce sujet vit

encore, non plus à Paris, il est vrai, mais dans son village de la Haute-Saône? Ignorez-vous, enfin, qu'ici même trois cents personnes l'ont vu et que trois cents affirmations valent plus qu'une négation? Quoi! de légères chiquenaudes données sur une carte de visite, *à dix pas de son oreille*, lui font à chaque fois tourner la tête, et vous en désespérez! Et vous ne voyez en lui qu'un simple sourd-muet, « de cette classe qui entend certains bruits, etc.! » — Certains bruits... c'est quelque chose; mais c'est beaucoup, c'est tout, si l'on parvient à vous prouver qu'il y a seulement six mois, l'enfant n'en entendait aucun. Et de quel droit le nierez-vous, puisque vous n'avez pas même daigné parcourir du regard les pièces authentiques qui établissent cette circonstance? Notre époque est-elle donc devenue si sceptique qu'elle ne compte plus pour rien le témoignage des hommes? Nous croyons encore en Jésus-Christ pourtant, et je ne ferai point à MM. vos collègues de l'Institut l'injure de les tenir pour si mauvais chrétiens qu'ils se moquent ouvertement de la tradition écrite; mais laissons là leur orthodoxie et revenons à votre rapport.

« Nous proposâmes à M. Dupotet d'appliquer son » moyen curatif sur des sourds-muets dont nous » eussions préalablement constaté l'infirmité. Il agréa » sans difficulté notre proposition, etc. Il consentit » à traiter trois jeunes élèves de l'institution royale

» des sourds-muets que, sur notre demande, le
» directeur de cet établissement voulut bien mettre
» à notre disposition, en les faisant accompa-
» gner du médecin, d'un surveillant et même d'un
» professeur de l'Institution, afin que tous les ren-
» seignemens desirables puissent nous être à l'ins-
» tant communiqués. » Des renseignemens, dites-vous? Et pour qui, s'il vous plaît? Pour vous? Mon Dieu! à la manière dont vous avez accueilli les notres, je ne présume pas que vous en soyiez fort avide. Pour nous? eh! Monsieur, pourquoi voudriez-vous que nous fissions plus de cas de ces renseignemens que vous n'avez fait vous-même de ceux qu'on vous offrait sur le compte du jeune sourd-muet dont nous parlions tout à l'heure? Est-ce que, par hasard, votre surveillant, votre médecin et votre professeur auraient plus de droits à la confiance que le maire et les autres autorités municipales de la commune de Chargey? Vraiment, vous n'êtes guère conséquent avec vous-même. Mais de quoi s'agit-il? De déterminer quelle modification apportera le magnétisme à l'état actuel de trois jeunes sourds-muets. Quoi de plus simple alors, de plus naturel, de plus logique et surtout de plus juste, que de constater *expérimentalement* cet état en séance publique, ou tout au moins en présence des parties intéressées *et d'en dresser un procès-verbal signé de tous les témoins?* Certes, vous ne pouvez l'avoir oublié : M. Dupotet,

avant d'entrer en besogne, vous demandait instamment ces préliminaires, qu'il a eu grand tort de ne point exiger, puisqu'il en avait le droit. Mais l'honnête magnétiseur croyait encore à la loyauté des savans ! Et vous, Monsieur, recevez mes complimens sincères pour l'adresse que vous avez montrée en éludant cette question délicate. Il était bien clair pour vous, en effet, qu'une fois un procès-verbal rédigé et signé il n'y aurait plus à y revenir. Vous avez reconnu le piége, et vous sûtes n'y pas tomber. A merveille ! mais pourquoi faut-il qu'une misérable étourderie, qu'une seule bévue, en apparence imperceptible, vienne à présent frapper au cœur votre système, et faire échouer impitoyablement un plan si habilement conçu. Quatre lignes de moins de votre main, et vous nous laissiez sans réplique, et vous aviez raison *quand même*. Mais votre conscience vous a sans doute pris à l'improviste, et, la vérité, en vous échappant, peut-être malgré vous, a neutralisé d'avance les assertions mensongères dont vous comptiez bientôt nous écraser. Souffrez donc, Monsieur, que je transcrive encore quelques phrases du rapport, auxquelles je tiens surtout à opposer un témoignage que vous n'aurez point le courage de récuser.

« Nous avions demandé, au directeur de l'Institution
» Royale des sourds-muets, que les élèves qu'il nous
» adresserait fussent insensibles à toute espèce de

» bruit ; mais ce cas est très rare et exceptionnel. Les » sourds-muets les plus complets entendent tou- » jours, ou tout au moins sentent, pour ainsi dire, » les vibrations sonores : à défaut de l'oreille, ils les » reconnaissent à un ébranlement particulier vers la » poitrine ou la main. D'un autre côté, ils produi- » sent quelques sons avec le larynx : ils crient sous » l'impression de la douleur ou de la joie ; ils for- » ment quelques paroles ; ils disent, par exemple, » *papa* ; mais ces sons de leur larynx n'étant qu'à » peine perçus par eux, n'ayant rien ou presque rien » d'imitatif, sont rauques, désagréables, incohé- » rens : ils sont tellement différens de la voix natu- » relle qu'ils forment un caractère distinctif de la » surdi-mutité.

» Nos trois sourds-muets étaient dans ces condi- » tions ; entendaient quelque peu par l'oreille, et » produisaient un petit nombre de sons vocaux : tous » trois prononçaient assez distinctement *papa*. » Eh bien ! tant pis pour vous, Monsieur le rappor- teur ; mais c'est ici que je vous arrête ; c'est à vos derniers mots surtout que je donne un démenti for- mel : je commets une impolitesse, je le sens, et vous en demande pardon ; mais l'honneur d'un homme célèbre l'a rendue nécessaire. La lettre suivante, adressée à M. Dupotet, le 1er mai 1841, sera ma justification :

Monsieur,

« Conformément à votre desir, la Commission que j'ai l'honneur de présider met à votre disposition trois jeunes sourds-muets *de naissance* ; LEUR INFIRMITÉ EST COMPLÈTE ; ILS SONT INSENSIBLES A TOUTE ESPÈCE DE BRUIT. Ce sont les nommés Lemarié, âgé de 15 ans ; Jérôme, âgé de 19 ans, et Rigault, âgé de 18 ans. Ils appartiennent tous trois à l'Institution Royale des sourds-muets, où vous devrez vous rendre, pour leur appliquer, s'il y a lieu, vos procédés curatifs. »

Signé, MAGENDIE

Que vous semble, Monsieur le rapporteur, d'une sembable déposition, et quel expédient trouverez-vous pour en détruire l'effet ? M'accuserez-vous d'imposture ? non ; car vous savez trop bien que la pièce originale est entre nos mains, et qu'à la première dénégation de votre part nous en publierions l'autographe. Mais comment avez-vous pu dire dans votre rapport justement le contraire de ce qu'avait écrit M. Magendie ? Il n'y a pas de milieu, et le fait parle de soi-même : entre M. Magendie et vous il y a une erreur ou un mensonge. En vérité, c'est malgré moi si vous me voyez à la fois et aussi pressant dans ma logique et aussi explicite dans mes expressions ; mais je n'ai pas plus le choix des mots que le choix des argumens, et toujours la même pensée me revient sous cette forme impitoyable : M. Ma-

gendie s'est trompé, ou a trompé M. Dupotet en lui écrivant, le 1er mai 1841, que l'infirmité des trois jeunes sourds-muets était complète; ou bien : M. le rapporteur s'est trompé ou a trompé l'Institut en lui déclarant, le 14 juin 1841, que les trois mêmes sourds-muets entendaient certains sons et prononçaient certains mots. Mais, des deux versions quelle est la bonne? Mais, des deux narrateurs, quel est le véridique?... Je tremble à l'idée de choisir. Serait-ce vous que nous devons croire, M. le rapporteur? Mais alors vous déshonorez infailliblement M. Magendie qui, en matière d'expérimentations physiologiques, doit s'y connaître, et n'a guère pu se *tromper* dans un cas aussi simple. Serait-ce M. Magendie?... Mais alors votre rapport ne prouve rien puisqu'il pêche par sa base, et la justice, ce qui plus est, vous oblige à le rétracter. Vous le voyez, Monsieur, la vérité demande un sacrifice : qui de vous ou de M. Magendie va s'offrir en holocauste?... Mais tenez, je ne veux pas me montrer juste jusqu'au point où vous avez pu ne pas l'être, jusqu'à la cruauté. Finissons donc un badinage qui doit vous tenir sur des charbons ardens; et, puisqu'il est trop vrai que les deux auteurs ne sont qu'*un*, celui de la lettre et celui du rapport; celui qui affirme et celui qui nie; celui qui déclare avoir confié à M. Dupotet des sourds absolument sourds, et celui qui prétend que ces mêmes sourds entendaient certains bruits; il ne me reste plus rien à ajouter,

sinon que tout cela est bien triste, et que, si nous y puisons la mesure de confiance que nous devons désormais avoir en vous, ce ne sera jamais qu'en tremblant sur leur véracité que nous lirons et vos rapports et vos livres.

Cette dernière pensée me paraît même si clairement déduite, qu'elle pourrait, au besoin, me dispenser de pousser plus loin l'analyse de votre rapport; et, si malgré la répugnance presque invincible que m'inspire un pareil travail, j'essaie de vous suivre encore dans quelques détails d'une œuvre dont je crois au reste avoir suffisamment montré l'esprit, soyez sûr que je fais beaucoup moins ce sacrifice à la cause que je défends, qu'à la haute réputation dont vous jouissez parmi les savans.

« M. Dupotet, après avoir examiné les trois jeunes » gens, les accepta. Il ne nous demanda qu'une se- » maine pour les guérir. » O Monsieur! « Le vrai peut quelquefois n'être point vraisemblable,» a-t-on répété mille fois depuis Despréaux; mais il est certaines invraisemblances tellement absurdes, tellement monstrueuses qu'il serait puéril de s'enquérir si elles renferment une vérité. Quoi! vous osez dire, vous osez écrire que M. Dupotet vous a offert de guérir des sourds-muets en huit jours!... Eh! de grâce... que vous a donc fait ce pauvre magnétiseur?..... Vous lui accordez la quinzaine; à la bonne heure, c'est généreux; mais vous voulez le faire passer pour

fou, et vraiment c'est peu charitable. N'en finirons-nous donc pas avec vos contradictions?

Cependant j'aperçois un peu plus loin que M. Dupotet, sans se déconcerter par votre scepticisme, se met bravement à l'œuvre, et vous présente réellement, huit jours plus tard, ses sourds-muets, non point *guéris* comme vous affectez de l'entendre, mais vous prouvant déjà, par leur progrès vers la guérison, l'efficacité des moyens auxquels ils sont soumis. En effet, je vous laisse parler : « Nos sourds-muets avaient acquis » une nuance de sensibilité auditive qui les rendait » un tant soit peu plus aptes à saisir certains bruits » de choc d'une faible intensité, tels qu'une chique- » naude sur une carte de visite ou sur un chapeau. » Les paroles explosives, telles que *papa, Dupotet* » (qui est fort loin, à mon avis, d'être un mot ex- » plosif) étaient aussi saisies par eux, etc. » Voilà donc le résultat de *huit séances*, et vous, affirmez qu'il est insignifiant : vous ajoutez, en outre, que les procédés ordinaires en eussent produit un semblable en pareil temps, proposition sur laquelle je ne veux point vous chicaner, mais qui prouve incontestablement que le magnétisme, dont vous avez jusqu'à présent nié l'existence, équivaut *au moins* aux meilleurs procédés pour rendre l'ouïe aux sourds. Je comprends, de reste, qu'un pareil raisonnement est fort peu de votre goût; mais qu'y faire? Toutes les vérités ne sont point aussi flexibles que

les découvertes physiologiques dont vous entretenez si fréquemment l'Académie des sciences. Les faits, surtout pour être sans réplique, n'ont besoin que d'être produits. Or, ici je n'imagine rien : c'est vous qui fournissez les prémices et je tire la conséquence.

« Du reste, nos jeunes gens, dont l'audition était réveillée, nous assurait-on, et qui entendaient, en effet, un léger choc sur une carte, n'entendaient pas le sifflet très aigu et très intense d'une clef, produit à quelques centimètres de leur oreille. » Puissamment raisonné, morbleu! — «Vous entendez les sons graves quelque légers qu'ils soient, mais vous n'entendez pas les sons aigus? Donc vous n'entendez pas.» —Et c'est à l'Institut royal de France que s'élaborent et que s'énoncent de semblables syllogismes ! O grand Broussais, tu parlais donc dans le désert, lorsque tu répétais si souvent de ta voix mâle et stridente : « que les faits négatifs ne prouvent rien contre les faits positifs. » Un fait négatif, Monsieur, n'est, dans la plupart des cas, qu'une exception dont nous trouvons plus commode d'induire une règle fausse que d'en chercher l'explication. Mais pour ce qui est de l'anomalie qui vous a tant choqué, M. Dupotet s'est chargé, sans peine, de vous en donner une raison plausible ; voici comment il s'exprime (Lettre insérée dans le *Commerce*, n° du 3 juillet) : « Les sujets entendaient une chiquenaude sur une carte et un chapeau *à une ou deux toises de distance*. L'audition était com-

plètement réveillée. Il est vrai qu'ils ne percevaient pas encore les bruits aigus, comme ceux du sifflet; mais si MM. les commissaires avaient voulu examiner les circonstances avec conscience et impartialité, ils auraient trouvé là un phénomène très curieux, très logique, et que j'ai constaté sur les vingt-six sourds-muets auxquels j'ai eu jusqu'ici le bonheur de rendre la faculté de l'ouïe. Ils auraient découvert alors *que les ondes sonores produisaient sur un organe naissant les effets que produit l'excès de la lumière sur un aveugle nouvellement opéré*. »

A coup sûr, pour tout autre que pour des hommes prévenus, voilà une solution rationelle et tout-à-fait satisfaisante. Mais alors même que l'inaptitude des sourds-muets en voie de guérison, à percevoir les bruits aigus serait encore pour nous un phénomène inexplicable et sans analogue, leur faculté d'entendre les sons graves en deviendrait-elle moins positive? L'étude clinique des maladies de l'oreille, présente à chaque instant de ces sortes de bizarreries. Je magnétise dans ce moment deux sourds, dont l'un n'entend plus les sons graves et l'autre les sons aigus; mais en définitive tous deux entendent encore, et l'appréhension d'une infirmité complète les inquiète infiniment plus que leur demi-infirmité ne les incommode. Ces deux sujets se trouvent évidemment dans une des conditions auditives que doivent traverser les sourds-muets pour parvenir à l'état nor-

mal, et si cette situation intermédiaire les afflige avec raison, les derniers doivent s'estimer heureux lorsqu'une progression en sens inverse les conduit au même point. « Cependant, dites-vous, nos trois su-»jets ne *s'émerveillaient* point d'en être arrivés là.» Hélas ! Monsieur, nous qui, depuis notre berceau, avons joui du bonheur d'entendre les accens de nos semblables, et les vieilles chansons de notre bonne mère, et les leçons de nos maîtres, et la musique que nous aimons, et quelquefois aussi votre savante parole que nous n'aimons pas moins, nous apprécierions sans peine toute l'étendue de notre misère, si le ciel venait, tout à coup, à nous priver de toutes ces choses; mais le sourd-muet... sait-il seulement ce qu'il espère pour qu'il se montre si heureux d'espérer ?....

« Nous fîmes part de nos remarques à M. Dupotet » qui, avec un aplomb imperturbable (le mot est in-» cisif), persista à nous dire que l'audition et le lan-» gage (le langage !) étaient dévoloppés chez nos jeu-» nes gens et qu'il ne fallait que de l'exercice pour » terminer heureusement l'entreprise. » Au moins n'êtes-vous point en mesure de nous prouver le contraire. « En vain nous fîmes valoir, à M. Dupotet, » que l'éducation et l'exercice dont il parlait et qui » rentraient, de son aveu même, dans les moyens » connus, habituellement employés, était justement » le point difficile, etc. » Prenez garde, Monsieur ;

il me semble que sans y songer, vous nous donnez ici pour axiome une rêverie de métaphysique. Pour moi, jusqu'à meilleur avis, la grande difficulté de faire parler les sourds-muets, consiste à les faire entendre, et votre *instinct du langage* ne me paraît qu'un pur sophisme, dont toute la subtilité de votre dialectique ne parvient pas même à faire un paradoxe.

J'en accepte, pour preuve, l'exemple d'Honoré Trésel, que vous citez vous-même avec tant d'aplomb, pour parler comme vous. Honoré Trésel, guéri de sa surdité par M. Deleau, « peut soutenir une sorte de conversation, mais il redevient, à l'instant, sourd-muet, dès qu'on arrive à des expressions qui ne lui sont pas aussi familières. » Parbleu ! Monsieur, vous nous la donnez belle ! Ils sont sourds-muets comme Honoré, ces pauvres Anglais qu'on rencontre à chaque instant dans Paris, et qui, à toutes les questions qu'on leur adresse, ne savent que répondre en ouvrant de grands yeux hébêtés : *yes* ou *goddam*. Mais faisons le pari que M. Magendie lui-même, à qui les méchans pourraient au plus appliquer le dernier vers d'un quatrain (1) que fit La Condamine sur son propre compte le jour de sa réception à l'Aca-

(1) La Condamine entre aujourd'hui
Dans la phalange immortelle ;
Il est sourd, tant mieux pour lui,
Mais non muet, tant pis pour elle.

démie française ; faisons le pari que M. Magendie deviendrait incontinent aussi sourd-muet que Lemarié ou Jérôme, si l'on s'avisait de lui parler raison en sanscrit ou en hébreux. Mais que dis-je ! n'est-il pas certaines vérités bien clairement développées en français, et qu'il n'a jamais comprises?...

Enfin, Dieu en soit loué! Monsieur ; me voici arrivé aux conclusions du récit *fidèle* (l'épithète vient de vous) de vos relations avec l'auteur de l'*annonce*, etc. « Notre conclusion est que la cure de la surdi-mutité, » annoncée à l'Académie par M. Dupotet, n'est point » fondée et qu'*elle ne mérite en aucune manière son* » *attention*. » — « *Finis coronat opus* » comme dit ingénument M. Gerdy, exhibant à propos de je ne sais quel article du professeur Velpeau, les fleurs un peu flétries de ses humanités ; mais par ma foi, Monsieur, malgré votre manière adroite de présenter les faits, malgré la tortueuse flexibilité de votre argumentation, je ne m'attendais pas encore, je vous l'avoue, à vous voir conclure ainsi. Quoi! en dépit de vous-même, vous vous êtes vu forcé de convenir que le magnétisme avait développé d'une manière sensible l'audition de trois sourds-muets ; et vous déclarez, après un pareil aveu, qu'il ne mérite pas même l'attention de l'Académie ! Mais de quoi donc s'occupe-t-elle, votre Académie ? des chiens et des lapins que vous mutilez si impitoyablement ? Ah ! Monsieur, si ces pauvres animaux pouvaient parler,

ils ne manqueraient pas de vous dire : qu'il y aurait pour vous plus d'honneur à rendre l'ouïe à un seul sourd, qu'à égorger de sang-froid tant d'êtres innocens ; que cette incessante manie de chercher quelque inutile vérité dans des flots de sang décèle un mauvais cœur; que l'homme qui tourmente ainsi les bêtes, n'aurait guère plus de pitié pour ses semblables ; enfin que le roi de la création doit avoir une mission plus noble à remplir que celle de tyranniser la nature.

Mille pardon, Monsieur, pour cette longue épître. Ce n'est qu'en tremblant sur ma faiblesse que je me suis décidé à prendre la plume contre un savant aussi haut placé que vous l'êtes dans l'opinion publique. Mais plus vous avez d'autorité dans le monde, plus il nous importait de vous réfuter. Gardez-vous, d'ailleurs, de soupçonner de malveillance à votre égard un homme qui, en maintes occasions, s'est déclaré l'admirateur de vos talens et de votre persévérance. Mais une conviction véritable impose des sacrifices, et ce n'est qu'aux amis sincères du vrai que s'adresse le vieil adage : *Amicus Plato, sed magis*, etc.

Agréez l'assurance du profond respect avec lequel je suis, Monsieur, votre très obéissant serviteur :

A. Teste, d. m. p.

OBSERVATION.

Nous empruntons à l'intéressant ouvrage de M. Charpignon, un fait relatif aux dangers du magnétisme lorsqu'on ne sait pas en diriger les effets. Nous laissons du reste à l'auteur la responsabilité de son récit :

« Un médecin avait pour coup d'essai mis en somnambulisme une jeune femme. Il voulut obtenir en quelques jours les effets de la plus grande lucidité. Chaque séance du reste répondait aux desirs du magnétiseur; mais les assistans eurent l'imprudence de *rapporter* à la jeune femme les hauts faits de son sommeil. Ces récits lui troublèrent l'esprit, et un jour surtout où sa tête était vivement préoccupée de ces choses étranges, elle fut magnétisée plus énergiquement que d'habitude, et sans méthode.

Le magnétiseur fit ses passes en *remontant*, ce que nous avons si bien défendu, et bientôt des convulsions survinrent. Leur force jeta l'alarme dans le magnétiseur, peu habitué à ces phénomènes. Pour faire trève à ces épouvantables crises nerveuses, poussé par les assistans, il rompit l'état magnétique. Mais ce fut tant pis..... Deux hommes ne pouvaient contenir la pauvre femme sur un matelas où ils l'avaient jetée. Enfin heureusement le magnétiseur pensa à replonger sa convulsionnaire dans l'état magnétique; alors le calme arriva, et la somnambule

donna une leçon utile pour l'avenir à son magnétiseur ; elle lui prédit que des accès semblables reviendraient à heures fixes, deux fois par jour, pendant quatorze jours!..... et qu'il n'était aucun moyen de prévenir ces accidens.

On prit son parti. Le soir, à l'heure indiquée, l'affreuse crise reparut, et pour tout espoir, pour tout remède, elle trouva qu'en la magnétisant chaque fois une demi-heure avant l'accès, on en modérerait la violence.

Mon confrère vint m'initier à sa mésaventure et me demander conseil. Je voulus voir les choses, et le lendemain j'assistai à la scène annoncée. La somnambule me défendit de l'approcher, sous peine d'accroître ses souffrances; j'obéis à cet ordre, mais je résolus de la soumettre à mon action entre les deux accès. Au milieu de la journée, je magnétisai donc avec tant de prudence, avec tant de soins la malade, que je la mis en somnambulisme, après une demi-heure de passes à grands courans, cherchant par là à saturer graduellement et partout en même temps l'ensemble de l'organisme.

Une fois la lucidité venue, je reçus la confession du magnétiseur ; mais je n'obtins aucune réponse satisfaisante sur les moyens à prendre pour éviter les vingt-quatre accès qui devaient encore survenir. Je compris que la somnambule était moins lucide qu'on l'avait pensé, et je me fis son maître, sans plus

m'embarrasser de ses sinistres prédictions. Je lui intimai d'une voix tonnante, et par une volonté qu'on n'a que dans ces momens-là, je lui intimai l'ordre de tomber endormie le soir même, à six heures, et de ne s'éveiller que le lendemain à midi. Alors, lui dis-je, les deux accès seront évités, et vous serez guérie pour toujours : *allez, réveillez-vous!*

Bien remise, je la renvoyai, accompagnée de sa mère, à laquelle j'avais recommandé de la coucher dès que le sommeil l'aurait prise.

Le soir, à sept heures, mon médecin arriva pour aller près de sa malade. Je lui contai ce qui s'était passé. Mais sa foi au magnétisme n'allait pas jusque-là ! Nous nous rendîmes à la maison.

— « Et votre fille? disons-nous à la mère.

— « A six heures elle s'est endormie ; je l'ai mise au lit, et elle dort. »

Le lendemain, nous allâmes encore visiter la jeune femme. Il était onze heures. C'était l'heure fatale ! mais la malade reposait toujours !..... A midi, elle s'éveilla, et les jours suivans elle n'eut plus ses terribles convulsions. »

VARIÉTÉS.

— Nous venons de lire dans *l'Ami de la Religion* un exposé du magnétisme, suivi de quatre questions proposées en même temps à la Sacrée Pénitencerie, et de la Réponse qu'elle y a faite.

Cette pièce, l'une des plus importantes que possède actuellement l'histoire du magnétisme, a déjà été reproduite par la *Gazette de France*, n° du 21 août, et, nos lecteurs nous sauront gré sans doute de la leur mettre sous les yeux.

« Eminentissime Seigneur,

Vu l'insuffisance des réponses données jusqu'à ce jour sur le *Magnétisme animal*, et comme il est grandement à desirer que l'on puisse décider plus sûrement et plus uniformément les cas qui se présentent assez souvent, le soussigné expose ce qui suit à votre éminence :

Une personne magnétisée, laquelle est ordinairement du sexe féminin, entre dans un tel état de sommeil ou d'assoupissement, appelé *somnambulisme magnétique*, que ni le plus grand bruit fait à ses oreilles, ni la violence du fer ou du feu, ne sauraient l'en tirer. Le magnétiseur seul, qui a obtenu son consentement (car son consentement est nécessaire), la fait tomber dans cette espèce d'extase, soit par des attouchemens et des gesticulations en divers sens, s'il

est auprès d'elle, soit par un simple commandement intérieur, s'il en est éloigné, même de plusieurs lieues.

Alors, interrogée de vive voix ou mentalement sur sa maladie et sur celles des personnes absentes, qui lui sont absolument inconnues, cette magnétisée, notoirement ignorante, se trouve, à l'instant, douée d'une science bien supérieure à celle des médecins : elle donne des descriptions anatomiques d'une parfaite exactitude; elle indique le siége, la cause, la nature des maladies internes du corps humain, les plus difficiles à connaître et à caractériser; elle en détaille les progrès, les variations et les complications, le tout dans les termes propres; souvent elle en prédit la durée précise, et en prescrit les remèdes les plus simples et les plus efficaces.

Si la personne pour laquelle on consulte la magnétisée est présente, le magnétiseur la met en rapport avec celle-ci par le contact. Est-elle absente? Une boucle de ses cheveux la remplace et suffit. Aussitôt que cette boucle de cheveux est seulement approchée contre la main de la magnétisée, celle-ci dit ce que c'est sans y regarder, de qui sont ces cheveux, où est actuellement la personne de qui ils viennent, ce qu'elle fait; et sur sa maladie, elle donne tous les renseignemens énoncés ci-dessus, et, cela, avec autant d'exactitude que si elle faisait l'autopsie du corps.

Enfin la magnétisée ne voit pas par les yeux. On peut les lui bander, et elle lira quoi que ce soit, même sans savoir lire, un livre ou un manuscrit qu'on aura placé ouvert ou fermé, soit sur sa tête, soit sur son ventre. C'est aussi de cette région que semblent sortir ses paroles. Tirée de cet état, soit par un commandement même intérieur du magnétiseur, soit comme spontanément à l'instant annoncé par elle, elle paraît complètement ignorer tout ce qui lui est arrivé pendant l'accès, quelque long qu'il ait été : ce qu'on lui a demandé, ce qu'elle a répondu, ce qu'elle a souffert, rien de tout cela n'a laissé aucune idée dans son intelligence, ni dans sa mémoire la moindre trace.

C'est pourquoi l'Exposant, voyant de si fortes raisons de douter que de tels effets, produits par une cause occasionnelle manifestement si peu proportionnée, soient purement naturels, supplie très instamment votre éminence de vouloir bien, dans sa sagesse, décider, pour la plus grande gloire de Dieu, et pour le plus grand avantage des âmes si chèrement rachetées par Notre Seigneur Jésus-Christ, si, supposé la vérité des faits énoncés, un confesseur ou un curé peut, sans danger, permettre à ses pénitens ou à ses paroissiens :

1° D'exercer le magnétisme animal ainsi caractérisé, comme s'il était un art auxiliaire et supplémentaire de la médecine ;

2° De consentir à être plongés dans cet état de somnambulisme magnétique;

3° De consulter, soit pour eux-mêmes, soit pour d'autres, les personnes ainsi magnétisées;

4° De faire l'une de ces trois choses, avec la précaution préalable de renoncer formellement dans leur cœur à tout pacte diabolique, explicite ou implicite, et même à toute intervention satanique, vu que, nonobstant cela, quelques personnes ont obtenu du magnétisme ou les mêmes effets, ou du moins quelques-uns.

Eminentissime Seigneur, de votre éminence, par ordre du révérendissime évêque de Lausanne et Genève, le très humble et très obéissant serviteur, JAC.-XAVIER FONTANA, chancelier de la chancellerie épiscopale.

Fribourg en Suisse, palais épiscopal, le 19 mai. 1841.»

Voici la réponse datée de Rome 1er juillet:

Après un mur examen, la Sacrée Pénitencerie a décidé: « *Le magnétisme n'est point permis dans les cas exposés.* »

— Extrait d'une lettre de M. le docteur Préjalmini d'Intra, en date du 18 août 1841 :

« J'ai essayé, avec le plus grand succès, d'ouvrir une plaie sur la cuisse de la même somnambule (1) par la seule action de ma volonté. Soit endormie du sommeil magnétique, soit éveillée, sans application aucune, sa peau a contracté une forte chaleur, elle s'est rubéfiée, des vésicules se sont formées, l'inflammation s'en est suivie, et la plaie est en pleine suppuration.

—Notre dernier numéro commençait par ces mots: Un Monsieur de beaucoup d'esprit, mais qui ne prodigue pas ce qu'on lui donne, etc. Personne, j'en réponds n'a compris ce dernier membre de phrase, et j'ai dû, moi-même, recourir au manuscrit pour en donner l'explication qu'on m'a demandée. Or voici ce que j'ai lu : un Monsieur *à qui l'on donne* beaucoup d'esprit, mais, etc.

Cette autre phrase se trouvait à la première page du 6e n° : «Vouloir, à notre avis, exprime toujours un *effet* mental physiologique, etc.» Veuillez lire *effort* au lieu d'effet. — Je ferai mon possible pour que de pareilles fautes ne se renouvellent plus.

(1) Celle dont il est question dans notre quatrième cahier, (Voy. p. 125.)

Paris. —Imprimerie de P. Baudouin, r. des Boucheries-S.-G., 38.

TRANSACTIONS

DU

MAGNÉTISME ANIMAL.

COMMUNICATION IMPORTANTE.

L'auteur de la pièce qu'on va lire est parfaitement connu de nous. Son caractère, son intelligence, son savoir et surtont peut-être sa position dans le monde, me garantissent la fidélité de son récit, dont nos lecteurs apprécieront d'ailleurs l'intérêt.—Dans la crainte de dénaturer les faits, en en modifiant l'exposition, je conserve au mémoire de M. de B***, la forme épistolaire que l'auteur a cru devoir lui donner.

Londres, le 15 septembre 1841.

« Monsieur,

» Puisque vous tenez à connaître les modifications que l'expérience a pu apporter dans mes idées encore fort confuses sur le magnétisme, je vais essayer d'entrer avec vous dans quelques détails, qui serviront peu, je le sais d'avance, à éclaircir la question, mais qui me donneront du moins l'occasion de vous rendre compte d'observations nouvelles d'où il ne serait peut-être pas impossible de faire sortir quelques applications utiles. La vérité est toujours féconde, il n'y a que le mensonge qui demeure stérile.

» Avant de vous entretenir de mes expériences, j'ai à cœur de vous exposer rapidement ma façon de penser sur plusieurs des parties intégrantes du magnétisme. La première question que j'ai à me poser doit être naturellement celle-ci : Qu'est-ce que le magnétisme ? — Selon moi, c'est, *en théorie*, un développement physique et moral pendant lequel toutes les facultés que nous avons reçues de la nature se perfectionnent et revêtent souvent une forme tellement insolite, qu'on pourrait croire à l'existence de sens nouveaux ; *en pratique*, c'est un assemblage de grandes vérités et de fréquentes erreurs. Mais je n'hésite pas à affirmer qu'une telle contradiction n'est due qu'aux fautes des magnétiseurs. Quand

ceux-ci sauront convenablement isoler leur volonté et se confier dans leur force, j'ai la profonde conviction que les somnambules ne se livreront plus à ces écarts du bon sens qui font le triomphe de l'incrédulité.

» Y a-t-il un fluide magnétique ? De nombreuses expériences me portent à le penser. Parmi elles, je me contenterai de citer la suivante. M*** ayant été mise en état magnétique, on tenta *hors de sa présence* de changer l'appartement en une pièce d'eau dans laquelle devaient nager des poissons rouges. Presque aussitôt qu'elle fut introduite elle déclara *voir de l'eau plein la chambre* ; puis, au bout d'un instant elle ajouta qu'elle apercevait *des taches rouges sous l'eau.*

— Que vous représentent ces taches rouges ?

— Je ne sais, je ne distingue pas bien ; tout ce que je puis dire c'est qu'elles sont dans l'eau.

— Peut-être sont-ce tout bonnement des herbes de marais ?

— Non, Monsieur, car elles changent de place.

» Il me fut impossible, malgré mes instances, d'en obtenir davantage. N'ai-je pas dû en conclure que M*** voyait véritablement l'émanation sans doute imparfaitement modelée que j'avais déposée sur le tapis ; car si elle se fût contentée de lire dans ma pensée, comme cela lui arrive souvent, lorsque j'en ai

la volonté, il me semble qu'elle se fût écriée de suite : je vois un bassin avec des poissons rouges.

Des procédés. — C'est ici le lieu de reconnaître que j'ai jusqu'à présent attaché trop d'importance à ces moyens accessoires. J'avais cru d'abord qu'ils concouraient presque par parties égales avec la volonté à la production des phénomènes du magnétisme ; aujourd'hui telle n'est plus mon opinion : je les regarde comme utiles seulement en ce qu'ils servent à concentrer l'idée du magnétiseur ; mais je reconnais que la volonté est la seule cause déterminante de l'effet. Mon erreur provenait sans doute de ce que n'ayant obtenu d'abord de résultats qu'au moyen de gestes, lorsqu'il m'arrivait de supprimer ces auxiliaires, la foi en ma force, sans m'en rendre bien compte, n'était plus aussi entière. Or, magnétiquement parlant, il me semble qu'on pourrait établir comme principe fondamental que la conscience de la force c'est la force même.

De la volonté. — C'est, selon moi, l'intention ferme d'obtenir tel ou tel effet précis d'un somnambule, avec la profonde conviction que l'effet ne peut manquer de se produire. Il est à remarqner qu'il y a plus de magnétiseurs dans les pays peu civilisés que dans les contrées où règne la science, parce que là, l'orgueil de la raison qui veut tout expliquer, ne vient pas détruire la foi. Par ce motif, les personnes qui ont le plus d'action peut-être sont les enfans et les hommes simples des campagnes. Leur magné-

tisme est presque toujours puissant, parce qu'ils croient. Pour ces derniers, elle prend généralement sa source dans la superstition qu'elle sert encore à accréditer, en ce que presque toujours ils attribuent l'effet de leur seule volonté aux paroles ou aux gestes dont ils l'accompagnent ; aussi pourrait-on dire, en quelque sorte, que ce sont les pratiques bizarres que la tradition leur a enseignées qui opèrent les phénomènes, puisqu'elles sont la base de leur croyance. — Je ne veux pas omettre, en passant, de dire deux mots sur la manière dont j'ai cru m'apercevoir que la volonté se fractionne dans certains cas pendant l'action magnétique. Quelques exemples vont servir à développer mon idée.

» Plusieurs personnes m'ayant demandé un jour à voir une somnambule, l'une d'elles desira que je la rendisse sourde. La somnambule le devint en effet, mais uniquement pour celle qui m'avait adressé cette requête ; elle entendait parfaitement toutes les autres. Dans une circonstance analogue, c'est la sensibilité qui devait être suspendue pour qu'il devînt possible de piquer, pincer, chatouiller impunément le sujet, sans éveiller chez lui aucune sensation douloureuse. Un des assistans se saisit à l'improviste d'un fouet et en appliqua un vigoureux coup sur les jambes de la somnambule. Ce genre de sensation n'ayant nullement été prévu par le magnétiseur, l'action de la volonté n'avait pas dû se prononcer

à son égard ; aussi l'impression fut-elle ressentie. D'un grand nombre d'autres faits j'ai conclu qu'il est nécessaire, pour que la volonté du magnétiseur soit efficace, qu'elle s'exerce en parfaite connaissance de cause, car toutes les nuances de l'idée se trouveront bien reproduites dans le somnambule, mais rien n'arrivera au-delà de ce que l'agent aura pu prévoir.

» Maintenant que je vous ai fait *grosso modo* ma profession de foi sur ce qui constitue le magnétisme, laissez-moi vous dire en quelques mots comment j'entends son étude; et pour en arriver là je reprends ma première question. Qu'est-ce que le magnétisme..... pour la majeure partie des gens qui pensent ?— Une croyance absurde que professe un petit nombre de fripons et de dupes. Si vous ne vous inscrivez pas en faux contre ma définition, vous conviendrez avec moi que la première chose à faire dans l'intérêt d'une vérité si généralement regardée comme un mensonge, c'est de prouver son existence par la seule chose qui prouve, c'est-à-dire par des faits bien observés ; de dire à chacun et à tous : voyez et croyez. Il faut donc, dût-on crier anathème et profanation, procéder par l'expérience et mettre en relief, de toute façon, ces merveilleuses facultés que l'on admet volontiers dans le somnambulisme naturel, mais que par une singularité inexplicable on persiste à regarder comme impossibles dans le somnambulisme magnétique, qui

n'est peut-être que le même état produit et dirigé par l'influence d'un autre. Dans le siècle d'incrédulité où nous vivons, le magnétisme ne pourra être fondé que par des miracles. Les consultations médicales heureuses, les cures elles-mêmes, excepté dans un bien petit nombre de cas, ne seront que d'un faible secours, parce qu'on pourra toujours les nier ou les attribuer à d'autres causes. J'ajouterai d'ailleurs que ces faits ne supposent pas de facultés nouvelles, puisque les médecins aussi, parfois, diagnostiquent et guérissent nos maux. Que les disciples du magnétisme s'efforcent donc, dans un intérêt d'avenir, de produire à la lumière des faits impossibles hors de l'état magnétique, et dont la vérification facile pour tous ne puisse laisser aucune place au doute. Il en résultera deux avantages également importans pour la science.

» D'abord, en suivant cette marche, les incrédules de bonne foi finiront par se rendre à l'évidence, et c'est alors que seront entraînés, malgré eux, les incrédules-nés, et les incrédules à intérêt, les plus opiniâtres de tous. Les bonnes têtes ôseront s'occuper d'une étude frappée aujourd'hui de tant de ridicule. On sera magnétiseur comme on est, de nos jours, physicien, chimiste, astronome; et c'est alors, que du concours de toutes les intelligences, sortiront les véritables lois du magnétisme, ainsi qu'il en est déjà advenu pour l'électricité, le galvanisme, le mouve-

ment des astres, et tant d'autres phénomènes naturels.

» En second lieu, cette manière de procéder par expérience, c'est-à-dire de tenter tout ce que l'humanité et la morale ne réprouvent pas, rendra à la science l'immense avantage de lui faire connaître peu à peu, en même temps que les lois du magnétisme, toutes les applications utiles qui en dérivent. Je n'ignore pas qu'en m'exprimant ainsi, je me mets en opposition avec une école de confrères qui, sur la parole d'un homme de savoir et de bien, ne veulent voir dans ces merveilleuses facultés qu'un moyen de guérir nos souffrances. Certes, c'est bien là un des admirables bienfaits du magnétisme; mais comment prétendre que ce soit le seul qu'il apporte à l'humanité ? comment affirmer que dans ce monde inconnu aucune découverte importante ne nous reste à faire ? Eh quoi ! l'on ne peut encore comprendre l'agent nouveau, et on limite sa puissance ! Mais si le magnétisme vous semble une révélation divine qui n'est pas, comme toute chose humaine, sujet à perfectionnement, pourquoi l'avoir changé dans sa forme ? Pourquoi ne pas s'en être tenu au baquet, à la baguette, aux pôles de Mesmer ? Pourquoi, enfin, avoir admis le somnambulisme de Puységur, tandis que les *crises* suffisaient, disait-on, pour guérir tous les maux de notre pauvre humanité ? Vous le voyez, quelque effort que vous fassiez pour rester station-

naires, le progrès vous emporte, pour ainsi dire, à votre insu. Ne lui résistons donc pas. Prenons pour devise ces paroles de la *Gazette médicale*, désormais notre alliée : « *C'est le fait qui commande la loi, et non la loi le fait. La loi n'est que le fait lui-même.* » Et marchons hardiment à la recherche des faits de toute nature, pénétrés de l'idée que toute vérité est utile à l'homme, et que le mensonge seul peut lui nuire.

» J'avais besoin de toutes ces précautions oratoires pour vous entretenir d'expériences qui n'ont point la médecine pour objet. J'aime à croire que vous voudrez bien les accueillir sans trop de défaveur, puisque vous-même, dans votre cahier de juin, vous ne dédaignez pas de livrer au public un fait analogue à plusieurs de ceux que j'ai observés. Pénétré, comme vous, de la singulière aptitude des somnambules pour apprendre, dans l'état magnétique et conserver au réveil (1), quand telle est la volonté du magnéti-

(1) Je me sers ici, faute de mieux, d'une expression tout aussi impropre que sa corrélative, *sommeil*, appliquée à l'état de magnétisme. Un fait prouvera le tort qu'on a de s'en servir. J'avais mis en somnambulisme une jeune fille, pour lui éviter la petite contrariété d'une application de sangsues. L'ayant abandonnée à elle-même, pendant plusieurs heures, elle s'endormit du sommeil naturel au milieu de son état magnétique. A mon retour, elle me reprocha de l'avoir réveillée, ce qui me frappa d'autant plus qu'ordinairement, dans son somnambulisme, elle m'affirme toujours ne pas dormir. Du

seur, le souvenir de ce qu'ils ont acquis; pendant que vous donniez à votre jeune Hambourgeois, la pure prononciation parisienne, je tentais de communiquer, autant qu'il était en moi, l'accent britannique à une jeune fille de la campagne. Voici comment les choses se passèrent: Je fis choix, pour mon expérience, d'une phrase anglaise, dans laquelle, sans trop d'égard au sens, on s'est plu à accumuler les difficultés du *th*, si insurmontables pour nous autres Français. Il n'est pas, je crois, un seul de nos compatriotes qui, après s'être occupé de la langue de nos voisins d'Outre-Manche, ne confesse qu'il a mis bien du temps avant de pouvoir proférer, d'une manière tant soit peu intelligible pour des oreilles anglaises, la phrase suivante: *Theophiles threw a thorn through my throat and a thistle in the thick of my thigh.*

reste, malgré son réveil, je m'assurai qu'elle était toujours en somnambulisme par des ordres donnés mentalement et et fidèlement exécutés. Rappelée à son état normal par l'emploi des passes transversales, elle ne conserva aucun souvenir de ce qui lui était arrivé depuis que je l'avais magnétisée le matin.—Les mots que nous venons de signaler ne sont ni plus ni moins impropres que ceux de magnétisme et de somnambulisme, puisque Mesmer lui-même renonça à l'emploi de ses plaques aimantées pour la transmission de son fluide universel, et que la faculté de marcher pendant le sommeil ne peut s'accorder avec ce que nous venons de dire plus haut; en outre qu'elle ne donne aucune idée des facultés surnaturelles de l'état magnétique.

Cependant, je n'eus qu'à prononcer un petit nombre de fois ces mots qui semblent appartenir plutôt à la langue des serpens qu'à celle des hommes ; la ferme intention que ma somnambule me les répétât à son réveil, suffit pour les lui graver dans la mémoire ; et il arriva que dans son état naturel, elle les articula, en effet, sans intervertir un seul mot, et surtout sans omettre jamais, à chaque *th*, de se placer l'extrémité de la langue entre les dents, de telle sorte que je ne doute pas qu'elle n'eût été comprise de tout sujet quelconque de l'un des trois royaumes. Nulle autre des personnes présentes qui ignoraient l'anglais ne put en faire autant. D'où il semblerait résulter que, par le magnétisme, il serait possible de développer en nous des facultés tout aussi surprenantes que celles de ce jeune cultivateur, qui a fait l'étonnement de l'Académie des sciences et de toute la France.

Quelques phénomènes analogues du somnambulisme, transportés de l'état magnétique dans la vie ordinaire par la seule force de la volonté, m'avaient toujours donné à penser que, puisque l'action se continue pendant le réveil, elle pourrait peut-être s'obtenir directement, c'est-à-dire sans l'intermédiaire du sommeil. La première expérience que je tentai fut celle-ci :

Une nuit, vers une heure du matin, me trouvant seul dans mon cabinet de toilette, je pris un verre

que je frappai doucement, et à plusieurs reprises, avec le manche d'une brosse à dents. Mon intention, en agissant ainsi, était de réveiller une somnambule qui demeurait alors de l'autre côté de la rue que j'habite à plus d'une centaine de pas de mon domicile. Je dois faire observer que le tintement dont je viens de parler ne dura pas plus d'une minute, et qu'il ne fut entendu de personne de ma maison. Le lendemain, étant allé trouver ma somnambule, je la questionnai le plus naturellement que je pus sur la manière dont elle avait passé la nuit. — J'ai bien dormi, me répondit-elle; seulement, vers minuit, j'ai été réveillée par un bruit *comme celui d'une sonnette*. — N'est-ce pas plutôt le timbre de quelque horloge voisine qui aura troublé votre sommeil à l'heure de minuit? — Oh, non, Monsieur, reprit-elle, *ce n'était pas une horloge, c'était comme une sonnette*. Je ne pus en obtenir une explication plus satisfaisante; mais cette expérience, tout incomplète qu'elle était, me parut avoir une grande portée et me décida à faire de nouvelles tentatives du même genre. Voici dans quelles circonstances : *La jeune fille au verre* travaillait avec plusieurs femmes de la maison; elle causait fort gaiment auprès d'une fenêtre, le dos tourné à la porte, lorsqu'un *hasard amené tout exprès*, me conduisit dans l'office, où quelques ordres à donner me fournirent l'occasion de m'arrêter. Pendant que je feignais de m'occuper

de soins de ménage, j'employais toutes les forces de ma volonté à suspendre la sensibilité du toucher chez mon jeune sujet *sans provoquer le somnambulisme*. Mais, avais-je manqué de foi dans l'accomplissement de mon œuvre ; l'idée que le somnambulisme pourrait bien être indispensable à l'effet existait-elle chez moi à l'état de doute, sans que je m'en rendisse bien compte ; ou tout simplement ma volonté était-elle plus tendue pour rendre la fille insensible que pour l'empêcher de tomber dans l'état magnétique? voilà ce qu'il me serait impossible de décider ; ce qu'il y a de certain, c'est que presque aussitôt ma somnambule ferma les yeux à moitié, ses pupilles se convulsèrent, et tous les caractères si reconnaissables de l'état magnétique se produisirent en elle. Je n'avais réussi qu'à une seule chose ainsi que je m'en assurai, c'était à produire l'insensibilité. Sans me laisser déconcerter par cet insuccès, je réveillai ma somnambule en feignant de ne pas être la cause de son sommeil, et je l'assurai que je ne songeais nullement à la magnétiser. Elle reprit donc sa conversation sans défiance et je revins moi-même à l'objet prétendu qui m'avait amené, tout en songeant le plus fortement qu'il m'était possible à ma première idée. Au bout de quelques secondes, ayant occasion de passer derrière ma somnambule, je lui tirai assez fortement quelques-uns des cheveux qui s'échappaient sous son bonnet, en lui adressant la parole.

Elle ne donna absolument aucun signe de sensibilité. Une piqûre d'épingle, dix piqûres d'épingle, vingt chiquenaudes ne produisirent pas plus d'effet ; enfin il en fut exactement de même pour un grand nombre de petites douleurs qui n'occasionnèrent jamais ni le plus léger tressaillement, ni le moindre mouvement dans les muscles du visage de la patiente. Ce qu'il y avait de bizarre, c'est qu'alors que je la touchais devant elle elle voyait mon action, elle en entendait même souvent le bruit, mais elle n'en éprouvait aucune espèce de sensation. Du reste ses yeux étaient tout grands ouverts, sa physionomie conservait sa mobilité habituelle, et le pouls son mouvement ordinaire. En somme, *la jeune fille était dans son état ordinaire.*

Vous allez penser sans doute, pour en arriver à l'explication la plus facile de ce phénomène nouveau, que j'étais bonnement la dupe d'une de ces prétendues somnambules, comme on en rencontre parfois, qui exploitent Messieurs les magnétiseurs enthousiastes. J'avouerai volontiers que l'expérience précédente, rentrant dans la catégorie des faits négatifs, ne prouve, jusqu'à présent, rien autre chose que ma crédulité, et je n'aurais osé vous la signaler sans la manière dont elle se termina. Ma jeune fille, dans son état naturel, était parfaitement insensible aux petites tortures bien légères, j'en conviens, qu'il me plaisait de lui imposer. Tout à coup, sans manifester ma volonté

par aucun geste, non plus que par aucune parole, je desirai que la sensibilité reprit son cours. Alors mon sujet, *toujours parfaitement bien éveillé*, me dit fort naturellement : *ah, Monsieur, je vous sens bien maintenant, vous me touchez le haut de la tête, l'épaule... Vous me tirez les cheveux*, etc., etc.

Enfin, suivant mon desir, la sensibilité disparut et revint ainsi plusieurs fois à point nommé; je pus même la circonscrire dans telle ou telle partie du corps, de façon qu'il devint impossible d'attribuer au hasard ou à la mauvaise foi une exécution toujours si précise de ma volonté.

Sans m'arrêter aussi longtemps à d'autres expériences du même genre, je tiens encore à ne pas passer sous silence quelques effets magnétiques qu'il m'a été donné de produire sur l'ouïe et la vue *pendant l'état ordinaire*. On remarquera entre eux et celui qui précède une parfaite analogie. D'où je serais tenté de conclure, avant de l'avoir essayé, qu'il doit en être absolument de même pour le goût et l'odorat.

Sur l'ouïe. — M*** est occupée avec plusieurs domestiques de la maison : je vais prendre dans mon cabinet un de ces doubles sifflets à boules dont le bruit déchire si affreusement l'oreille. Il me semble impossible que tout autre qu'un sourd puisse, sans crispations nerveuses de la face, en supporter le son près de l'oreille, surtout lorsqu'il est poussé à l'im-

proviste. Je veux cependant que M***, dans son état naturel, ne l'entende pas sans cesser d'exercer toutes les autres fonctions de l'ouïe. Pour rendre ma volonté plus forte (je répète ici que je ne crois nullement cette formalité indispensable) je fis quelques passes sur l'objet, puis je me rendis à l'office accompagné de deux personnes de ma famille. L'une d'elles était armée du redoutable sifflet. Pendant que je prenais quelques informations pour écarter toute idée d'expérience, un son se fit entendre derrière M***, mais si brusque, si étourdissant que chacun de nous porta, machinalement, les mains à ses oreilles. M*** *resta impassible*. Sa figure n'éprouva d'autre altération que celle causée par l'étonnement, en voyant que tout le monde semblait avoir éprouvé une sensation dont elle n'avait nulle connaissance. Du reste M*** nous entendait tous parfaitement; le moindre bruit frappait son oreille, qui n'avait perdu que la seule faculté de percevoirles sons du sifflet. Soumise à l état magnétique, M*** se mit dans une grande colère, se plaignant que lorsqu'on la rendait ainsi sourde, devant tout le monde, on lui donnait l'air stupide.

Sur la vue. — Vous avez, ainsi que moi, constaté le curieux phénomène de l'invisibilité produite pendant le somnambulisme pour être ensuite transportée dans l'état ordinaire; peut-être même à ce propos sommes-nous tombés dans quelques erreurs qu'il

importe de rectifier. D'abord nous avons cru l'un et l'autre, d'après des faits dus au hasard, que l'action magnétique du sujet endormi sur l'objet soumis à l'expérience était indispensable, ayant en cela le grand tort de perdre de vue un des principes fondamentaux du magnétisme, c'est que la véritable puissance réside dans la volonté du magnétiseur, bien que certaine influence encore inexpliquée puisse aussi produire quelques phénomènes, à la vérité sans l'aide de la volonté, mais jamais malgré elle. N'est-ce pas au moins ce qui semble résulter de ce qui suit : Pendant que Marie est en somnambulisme, je magnétise derrière elle (bien entendu que les passes doivent toujours être regardées comme moyens purement accessoires) un de mes parens que je desire rendre *invisible pour la jeune fille éveillée.* Personne ne connaît mon intention, pas même celui sur lequel j'opère, que j'ai eu soin de tromper. Cependant M***, *au réveil*, ne le voit plus dans l'appartement, ou, si l'on aime mieux, ses yeux restent frappés de paralysie pour lui seul, quoiqu'elle ne l'ait pas magnétisé; j'ajoute qu'elle distingue parfaitement toutes les autres personnes ainsi que les divers objets qui l'entourent.

Maintenant, outre le tort de penser que l'invisibilité ne pouvait être obtenue pour le réveil que par la coopération du sujet endormi, nous avons vraisemblablement commis encore une seconde erreur

en admettant que le sommeil magnétique était une condition essentielle à la production du phénomène; vous en jugerez vous-même. M*** est dans son état naturel. J'ai rendu, comme précédemment, L*** invisible pour elle; mais ma volonté ayant sans doute été un peu distraite, quoique M*** ne voie plus L***, elle aperçoit cependant un *léger nuage* (1) à la place qu'il occupe. Tous ses vêtemens, lorsqu'ils le touchent, sont invisibles comme lui, mais le charme cesse dès qu'il n'y a plus de contact. Chaque fois donc que je soulève le bonnet au-dessus de la tête de L***, il est à l'instant même aperçu de M***; de même que chaque fois que je le remets à sa place, il disparaît. Pour déranger cette bizarre loi, il me suffit tout simplement de le vouloir, sans être obligé d'appeler le sommeil magnétique à mon aide. Ainsi, sans que rien ait pu indiquer à M*** ma nouvelle fantaisie, elle me déclare qu'elle aperçoit le bonnet de L***, quoiqu'il pose sur sa tête, au moment même où j'en ai l'intention; seulement elle ne peut s'expliquer comment il est suspendu en l'air au-dessus *du léger*

(1) Il m'est arrivé plusieurs fois d'obtenir ce résultat, mais l'invisibilité a toujours été complète lorsque je l'ai voulu. Un jour même que j'avais fait disparaître mon domestique, je le plaçai au milieu d'une porte ouverte par laquelle ma somnambule éveillée devait forcément sortir ; il en advint pour eux un choc si violent, que l'un et l'autre manquèrent d'être renversés.

nuage. Un instant après, toujours d'après mon desir, elle ne distingue plus le même objet, que cependant j'ai enlevé à L*** pour tenir à ma main. Donc pour les phénomènes de la vision dans l'état ordinaire, ne pourrait-on induire de ces faits, 1° que la coopération du sujet est inutile; 2° que le sommeil magnétique n'est nullement nécessaire à leur production, c'est-à-dire que l'action magnétique peut s'exercer sur la vue comme sur les sens de l'ouïe et du toucher dans l'état normal.

Maintenant, quelle sera la conclusion générale de cette série d'observations ? *C'est, à mon avis, que l'action magnétique s'exerce à notre insu dans tous les actes de la vie où nous sommes en rapport avec nos semblables ; seulement, sa puissance est plus ou moins grande, suivant la force de la volonté de l'agent et le degré de sensibilité du sujet.*

De ce principe, découle, à première vue, un grand nombre de conséquences. Je ne parlerai que de celles dont l'application me semble la plus immédiate ; ce sera, par exemple :

Que l'action magnétique pourra être également salutaire pour ceux qui croiront, tout d'abord, n'en pas éprouver d'influence parce qu'ils ne seront pas tombés en somnambulisme ;

Que la volonté du maître en matière d'enseigne-

ment, et sa ferme confiance dans son élève, aideront puissamment l'intelligence de ce dernier ;

Que le don de persuasion peut bien n'être autre chose que la ferme volonté de convaincre ;

Enfin, que quelques uns des sortilèges dont nous trouvons tant de traces dans les temps anciens et modernes ne doivent pas toujours être relégués sans examen au nombre des fables, ou tout au moins que la possibilité de la plupart de leurs effets peut facilement s'admettre au moyen du magnétisme.

C'est à cette dernière proposition seule que je vais essayer de donner quelques développemens, parce qu'elle s'écarte davantage des idées généralement reçues. Il me semble remarquable en effet que, dans presque tous les lieux de la terre et à presque toutes les époques du monde, la tradition et l'histoire s'accordent pour nous transmettre mention d'hommes qui ont produit des phénomènes inexplicables jusqu'à présent avec l'état de nos connaissances. Sans remonter aux sources les plus anciennes, les Grecs et les Romains, ces deux flambeaux des temps antiques, nous ont laissé un grand nombre de leurs écrits dans lesquels la croyance aux sorciers est hautement avouée. On trouva même chez eux des classifications pour appeler de divers noms ceux qui se livraient aux pratiques secrètes, suivant la nature de leurs maléfices. Pour ne pas sortir de ce qui nous regarde plus personnellement, au moyen-âge nous lisons, en

France, le crime de magie inscrit dans les dispositions pénales de nos codes, et nous ne pouvons penser sans frémir aux nombreuses victimes de ces lois redoutables. Vainement voudrait-on invoquer comme excuse la barbarie et l'ignorance de cette époque de notre histoire, puisqu'aujourd'hui même, dans ce siècle que nous nommons celui des lumières, au sein de notre beau pays, qui passe à bon droit pour le centre de la civilisation en Europe, il ne serait pas possible, j'oserais presqne l'affirmer, de citer une seule province où la croyance aux sorciers ne soit pas pour le peuple comme une foi mystérieuse qui se conserve au milieu du septicisme des classes éclairées, et se transmet intacte de père en fils. C'est ainsi que dans telle partie de la France on attribue aux bergers des secrets merveilleux pour opérer certains prodiges. Ailleurs, ce sont les tisserands qui passent pour être en possession de ce privilége. D'après l'opinion vulgaire, ces hommes redoutables prédisent l'avenir, envoient ou guérissent même parfois de graves maladies, arrêtent les serpens venimeux, et peuvent impunément les toucher; empêchent leurs ennemis de passer par tel chemin fréquenté, donnent pour eux, à des objets légers dont ils ont l'habitude de se servir, une pesanteur qui ne leur permet plus d'en faire usage; ou bien les leur font voir sous une autre forme que la véritable; ou bien encore les empêchent complètement de les

apercevoir. Ils peuvent aussi paralyser quelque membre à ceux auxquels ils veulent jeter un sort; et dans cet ordre de faits, le nœud de l'aiguillette est célèbre chez les habitans de nos campagnes. Enfin, pour ne pas prolonger davantage une nomenclature qu'il me serait impossible de rendre complète, ils font venir la nuit à eux de pauvres jeunes filles qui ne peuvent s'en défendre..... etc., etc.

En réfléchissant à tout ceci avec un esprit de consciencieux examen, n'est-on pas frappé de l'analogie qui existe entre ces sortiléges et les phénomènes du magnétisme ? En effet, il demeure constant, par des expériences fréquemment répétées devant un grand nombre de personnes sérieuses, que les somnambules *dans l'état magnétique* annoncent à l'avance, non pas seulement les crises des maladies, mais encore des faits qui semblent dépendre uniquement du hasard; qu'ils ne peuvent résister à l'attraction du magnétiseur, même à grande distance; que pour eux les objets les plus légers deviennent lourds, les plus froids causent la sensation de brûlure; que la forme subit à leurs yeux toutes les modifications que le caprice se plaît à inventer; que chacun de leurs organes cesse tout ou partie de leurs fonctions; que la volonté seule du magnétiseur suffit pour que des portes ouvertes semblent autant de barrières infranchissables. En résumé, je n'ai jamais entendu aucun fait de sorcellerie qu'il ne soit très facile de repro-

duire sur un sujet sensible au magnétisme dans l'état de somnambulisme.

Mais ce qui rend l'identité parfaite entre la magie et le magnétisme, j'ose dire que ce sont les dernières expériences dont je viens de vous entretenir avant ces quelques réflexions générales. Par elle, en effet, il demeure établi qu'une personne peut, par sa seule volonté, sans le secours du somnambulisme, agir sur une autre personne parfaitement éveillée, en tout ce qui tient au toucher, à la vue et à l'ouïe; c'est-à-dire, peut lui jeter des sorts sur les yeux, les oreilles et la sensibilité. J'ajouterai que de récentes observations m'ont donné la presque certitude qu'au moyen du magnétisme l'homme exerce sur les animaux une action puissante, sans pour cela les faire tomber dans un état pareil à notre somnambulisme. C'est ainsi qne j'ai obtenu la catalepsie sur grand nombre de moineaux, et la presque insensibilité chez un chat. Ces faits m'autorisent à penser qu'il doit être possible d'empêcher, par les mêmes moyens, les serpens de nuire. Ils me portent aussi à croire qu'on arriverait par eux aux mêmes résultats auxquels sont parvenus les Martin, Carter et Van Amburgh.

C'est ici le lieu de dire un mot de ce que ceux qui croient à la puissance des sorciers appellent *amulettes*. Par ce nom, ils désignent un objet soumis à certaines conditions d'existence dont le contact doit préserver de toute mauvaise influence. Eh bien!

l'amulette existe aussi dans le magnétisme. Ainsi, chargez de fluide l'anneau d'un somnambule avec l'intention que personne autre que vous ne puisse agir sur lui, tant que l'anneau restera à son doigt, toute influence étrangère échouera ; mais qu'il le dépose un instant, et vous verrez le somnambule tomber au pouvoir de celui qui voudra et saura s'en emparer.

Mais je reviens aux sortilèges pour m'occuper plus spécialement de l'un d'eux, qui avait jadis pour objet de produire la mort sans aucune cause physique appréciable ; je veux parler de ce qu'en style de magie noire on appelait *envoûtement*. Par là on désignait une pratique qui consistait à piquer en secret les portraits en cire de ceux contre lesquels on voulait exercer un maléfice. Les personnes qui avaient été envoûtées souffraient précisément, disait-on, dans la partie piquée. Un coup porté dans le cœur de l'image faisait périr à l'instant même celui qu'elle représentait. Nous trouvons de fréquens exemples d'envoûtemens dans les XIIIe et XIVe siècles, que l'on pourrait appeler le règne des sorciers. Ainsi entre mille exemples que je pourrais citer, nous voyons en Angleterre le duc de Glocester accuser lord Hastings de lui avoir desséché le bras par sortilège, et faire tomber sa tête pour ce crime. D'autre part, la duchesse de Glocester fut condamnée à une prison perpétuelle pour attentat magique contre la vie de

Henri VI. Dans notre histoire se rencontre, comme pour faire le pendant de ce lugubre épisode, la mort de la maréchale d'Ancre, brûlée pour avoir, parmi d'autres sortilèges, conservé des figures de cire dans des cercueils. A une époque plus reculée, nous voyons Pierre de Latilly et Raoul de Presles, accusés d'un double envoûtement : ils furent emprisonnés l'un et l'autre sous la double prévention d'avoir fait mourir Philippe-le-Hardi et Philippe-le-Bel. Guichard subit aussi la même peine, pour avoir abrégé, par sorcellerie, les jours de la femme de ce dernier souverain. La fin de Philippe-le-Bel, lui-même, fut attribuée à cette pratique. On voit en effet, dans la chronique du temps, qu'il mourut à quarante-six ans, sans mal visible, sans fièvre, au grand étonnement des médecins. Sous le règne suivant se rencontre le supplice d'Enguerrand-de-Marigny, surintendant des finances de Louis-le-Hutin, pendu à Montfaucon. Il avait, dit son historien, piqué le monarque, messire Charles et autres barons, de manière que si on n'y apportait remède, le roi et le comte ne feraient chaque jour que *amenuiser, sécher, déchirer, et en brief, mourraient de malemort*. La maladie de Charles VI fut aussi attribuée à la même cause; on fit même venir à la cour plusieurs magiciens pour guérir le roi. Plus tard encore, nous trouvons le Florentin Come Ruggieri, mis à la torture sous la prévention de s'être servi de magie pour

faire périr Charles IX. Enfin, s'il est nécessaire d'ajouter quelques faits à cette longue série, je terminerai par la mention d'un événement dont le souvenir s'est conservé jusqu'ici aux lieux qui en furent le théâtre. Je veux parler de ce chevalier allemand, qui tua instantanément son ennemi en perçant son portrait au cœur. On montre encore aux voyageurs, dans le château de Saltzbourg, la poutre à laquelle le coupable fut pendu, et je n'oublierai jamais l'expression du guide qui me raconta cette scène de mort dans son patois, moitié saxon, moitié tyrolien, en face de l'instrument même du supplice.

Je ne vous ai parlé si longuement du sortilège de l'envoûtement, que parce qu'il me semble, plus que tout autre peut-être, en dehors de nos croyances. Comment, en effet, admettre que nous puissions succomber à des blessures imaginaires, qui n'apportent, après tout, aucune lésion réelle à nos organes ? Cependant, nous convenons que l'effroi, la joie, la douleur, causent des impressions assez vives pour procurer la mort. Nous avouons même que, dans ce cas, le corps, soumis à la dissection, ne porte souvent aucune trace du coup auquel il a succombé. Eh bien ! si les impressions tuent comme les blessures, le magnétisme qui les transmet avec tant de précision peut donc agir par voie d'envoûtement, ou, pour mieux dire, l'envoûtement ne sera que le magnétisme lui-même. Les images de cire devien-

front, ainsi que les passes, des moyens auxiliaires pour rendre la volonté plus nette et plus tendue.

Telle est au moins ma croyance, basée sur des observations qui me semblent positives. Je vous rappellerai à ce sujet ce que je vous ai déjà dit des sensations envoyées à distance dans l'état magnétique. Vous avez vu vous-même une de mes somnambules ressentir très distinctement la sensation de piqûres, pincemens, chiquenaudes, qu'il nous plaisait de lui faire éprouver, bien que je ne fusse pas dans le même appartement qu'elle. Voici ce qui m'a semblé le plus concluant :

Un jour, je magnétisais M*** ; un couteau tout ouvert me tomba par hasard sous la main ; cet objet éveilla en moi une curiosité mêlée de crainte : qu'adviendrait-il si j'avais l'intention de frapper la pauvre fille ? Cette idée n'avait fait que me traverser l'esprit. Cependant ma somnambule pâlit à l'instant même ; elle laissa tomber sa tête sur son épaule, et prit une expression de douleur si vraie, que j'en fus glacé de terreur. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine et après plus d'une demi-heure d'efforts que je la rappelai à elle. Alors elle me déclara que je l'avais blessée d'un coup de couteau à la poitrine. Malgré tout ce que je pus faire, préoccupé comme je l'étais, *la douleur persista au réveil et ne cessa complètement que le lendemain*. Ce fait, et celui du réveil produit par le tintement d'un verre, me semblent,

je l'avoue, établir pour moi la possibilité de l'envoûtement par le magnétisme.

Disons donc, pour résumer la dernière partie, que la croyance aux sorciers est trop ancienne, trop répandue dans tous les temps et dans tous les lieux, trop vivante surtout, malgré le ridicule qui la poursuit, pour qu'elle ne soit pas fondée sur quelque chose de vrai; et ayons le courage de proclamer tout haut que ce qu'elle a de vrai, c'est qu'à toutes les époques comme dans tous les pays, il s'est trouvé et se trouve des hommes qui, doués, sans le savoir, d'une grande puissance magnétique, ont pu et peuvent encore opérer des effets surprenans par la seule force de leur volonté, quoique la superstition les leur fasse le plus souvent attribuer à d'autres causes.

Agréez, Monsieur, etc.,

ALFRED de B***.

CHRONIQUE.

On me l'a dit sans rire, et je vous le répète sans pleurer, mes chers lecteurs, le magnétisme est mort... mort pour la dixième fois au moins; ce qui doit nous laisser l'espoir de le voir ressusciter encore. Mais, enfin, c'est de la meilleure foi du monde que MM. Peisse et Dechambre se figurent qu'il l'ont tué.

Un certain M. Lyrac (j'allais écrire un autre nom), en a fait l'oraison funèbre, moyennant quelques pièces de 5 francs (car il faut vivre), et les *gobe-mouches* s'en vont partout colportant la nouvelle. Quant à moi, je vais vous la raconter dans toute son intégrité primitive.

Vous avez tous entendu parler de Mlle Prudence, la somnambule de ce pauvre M. Laurent, si impitoyablement flagellé par Frapart. Mlle Prudence a lu couramment, en présence de soixante médecins, la face couverte d'un masque d'argile. Or, cette expérience qui, au premier abord, paraissait sans réplique, n'était pourtant pas concluante; car MM. Peisse, Dechambre et Frapart se sont convaincus depuis, qu'un masque d'argile était le plus mauvais moyen qu'on pût imaginer pour assurer l'occlusion des yeux d'un somnambule, attendu que cet appareil, en se fendillant (s'il n'est pas continuellement réparé, comme il l'était à la vérité sur le visage de Prudence), présente à chaque instant des gerçures qui donnent issue aux rayons lumineux. Quelle conclusion fallait-il donc tirer de la contre-expérience de MM. Peisse, Dechambre, etc. ? Celle-ci, seulement, ou la logique n'est qu'un leurre : *Le fait de mademoiselle Prudence ne prouve rien*, c'est M. Frapart qui l'a dit. Mais une pareille manière de raisonner était beaucoup trop simple pour nos beaux esprits. Fi donc ! pour qui les prendrions-nous, s'ils

ne voyaient pas plus loin que le commun des martyrs ! Voici leur façon d'argumenter : « Puisqu'un masque d'argile ne garantit pas d'une manière absolue l'occlusion des yeux, M[lle] Prudence (bien qu'elle n'ait pas demandé cet appareil de préférence à tout autre), n'a fait, en lisant à travers ce masque, qu'une chose possible à tout le monde. » Fort bien, pour les prémices ; mais écoutez les conséquences : — « Donc, M[lle] Prudence ne voit point à travers les corps opaques. — Et d'une. — Donc, le fait de la vision à travers les corps opaques est impossible. — Et de deux. — Donc, Mlle Prudence n'est pas somnambule. — Et de trois. — Donc, il n'y a pas de somnambulisme. — Et de quatre. — Donc, le magnétisme n'existe pas.» —Et de cinq absurdités, pour en arriver à la burlesque homélie de M. Lyrac, qui complète la demi-douzaine. — Mais, est-ce M. L...yrac qui raisonne de la sorte ? — Allons donc ! est-ce qu'il raisonne M. Lyrac ! il gazouille...comme une femme... comme une *Lorette*(1). Et MM. Peïsse et Dechambre ?.... Ah ! c'est une autre affaire. Faute d'avoir assez vu, ces deux écrivains sont encore éloignés de partager nos croyances ; mais je vous jure qu'ils y viendront, parce que

(1) Tous les articles signés Lyrac ne me paraissant pas être du même auteur; je fais observer qu'il n'est ici question que du feuilleton inséré le 4 octobre dans la *Gazette des Hôpitaux*.

tous deux sont hommes d'intelligence et de bonne foi. A la bonne heure, au moins, ceux-là ont pris la chose au sérieux ; une déception ne les rebutera pas. Ils consentiront, ils demanderont à voir. Ils viendront, avec prévention sans doute, mais sans parti pris d'avance, et ils finiront par avoir vu. Oh ! alors, je vous le promets, ces deux hommes là avanceront la question. — Mais, enfin, Frapart, votre ami Frapart ! Que dites-vous donc de sa dernière lettre ? Est-ce que par hasard sa foi chancelle?.. — Non, Messieurs, rassurez-vous sur ce point. Une conviction de vingt ans ne s'envole pas en un quart-d'heure : je ne veux point trahir le plan de notre ami, mais sachez seulement que sa dernière lettre n'est qu'une feinte pour maintenir nos adversaires dans le champ clos de l'expérimentation. Achille ne boude pas...; il attend.

VARIÉTÉS.

Un de nos correspondans d'Espagne, M. Manuel d'Alzola (province de Guipozcoa), me donne de longs détails sur les progrès que fait le magnétisme dans la Péninsule.

— Nous publierons, dans notre premier cahier, un cas de surdité chronique, guérie uniquement par le magnétisme.

— *L'Examinateur médical* du 9 octobre renferme une lettre de M. Eugène Villemin, dans laquelle M. Amédée Latour est positivement désigné comme étant l'auteur du feuilleton signé Lyrac. M. le docteur Villemin serait-il mal informé? En vérité, je le voudrais pour l'honneur de M. Latour; car s'affubler ainsi d'un nom d'emprunt pour persifler ses amis, ne me paraît point le fait d'un galant homme. — O cœur humain ! combien de pages on serait tenté parfois d'arracher de ton histoire ! — Quant à M. Amédée Dechambre, qu'il nous permette de lui décerner publiquement les éloges que nous croyons devoir à sa conduite dans la circonstance dont il s'agit. Il a fait un acte de justice en insérant la lettre de notre confrère, et un acte de délicatesse en en supprimant ce qu'elle pouvait contenir de trop amèrement personnel.

Imprimerie de P. Baudouin, r. des Boucheries-S.-Germ., 38.

OBSERVATION DE SURDITÉ CHRONIQUE,

GUÉRIE EN DEUX MOIS.

Je connais peu d'observations plus complètes et partant plus concluantes que celle qu'on va lire. La position sociale de la personne qui en est l'objet, l'étendue de ses relations, la considération qui l'entoure, la supériorité de son esprit, la gravité de son caractère, l'honorabilité de sa famille, enfin tous ses antécédens moraux ne permettent point de suspecter son témoignage.

M. Adam jeune dirige à Rouen (1) une institution considérable, qui le met nécessairement en rapports intimes avec un grand nombre d'individus. Il a en outre enseigné la musique, d'après la méthode analyqtiue de M. Aimé Paris, dans des cours fréquentés par plus de cent cinquante élèves. Il résulte de là qu'il est à peine dans toute la ville de Rouen, un seul habitant qui ne soit en mesure d'affirmer : 1° qu'il n'a cessé forcément ses cours de musique que parce qu'il n'entendait plus la voix des chanteurs; 2° qu'il a été sur le point de renoncer à l'enseignement, parce qu'il n'entendait plus la voix de ses élèves. Pour professer, M. Adam était obligé de faire usage de cornets acoustiques dont il augmentait presque à chaque mois les dimensions : encore lui fallait-il, malgré

(1) Rue de l'Écureuil, 14.

cet auxiliaire aussi importan qu'indispensable, s'approcher, à très courte distance, de chacun de ses élèves auquel il s'adressait et dont il attendait une réponse. Mais ce n'est pas tout : les justes exigences des corps savans, de l'Institut, par exemple, nous demanderaient sans doute, à l'appui de ces assertions des témoins compétens. Eh bien ! nous ne serions nullement embarrassé d'en fournir ; car, sans compter un grand nombre de praticiens distingués de sa ville natale, plusieurs spécialistes de Paris ont constaté, à différentes époques, l'infirmité de M. Adam. Nous citerons, entre autres, MM. Itard, Deleau et Menières, dont le talent et la probité sont également connus. Tous trois ont successivement donné des soins à mon client, pendant des mois entiers, et tous trois se sont accordés pour déclarer incurable une maladie que j'ai eu le bonheur de guérir. Que ces messieurs ne prennent point, d'ailleurs, pour une critique la citation que je fais de leurs noms. Je suis de ceux qui considèrent leur personne et leur savoir, et je ne les nomme ici que pour en appeler à leur loyauté. Nul doute qu'ils n'obtiennent nos succès lorsqu'ils se décideront à faire usage de nos moyens.

Ainsi donc, voilà un premier fait établi : M. Adam jeune a positivement été sourd, et il ne reste plus qu'à prouver qu'il a cessé de l'être. Or, pour ceci, je n'ai pas besoin d'évoquer le témoignage des savans, car toutes les personnes qui adresseront la

parole à M. Adam seront en état de me démentir si j'en impose.

Ce petit préliminaire s'adresse évidemment à nos confrères en médecine qui ne croient point encore au magnétisme. — Voyez, Messieurs, voyez, et prononcez-vous. Ce qui précède doit vous prouver suffisamment qu'il n'y a point ici de supercherie possible. Il ne s'agit ni d'un tour de force, ni d'un tour d'adresse, ni d'un miracle, mais bien d'un simple fait de pathologie : imformez-vous-en donc, et décidez-en la valeur. — A présent j'entre en matière, et je commence mon récit sans me soucier davantage de l'effet qu'il pourra produire sur l'esprit de certains lecteurs. — Pour être plus vrai, je serai minutieux ; mais mon sujet est fécond, et, s'il n'intéresse pas, ce sera ma faute et non la sienne.

M. Adam est âgé d'environ trente-cinq à trente-six ans. Il est de taille moyenne et de constitution sèche et nerveuse. La prodigieuse activité intellectuelle dont il est doué dût avoir une large part, ainsi que nous le rappellerons plus bas, au développement de son infirmité. — Du reste, il croyait au magnétisme avant de s'y livrer, et la confiance qu'il avait en cet agent si puissant, mais encore si peu connu, augmentait naturellement celle que j'avais eu le bonheur de lui inspirer. Je mentionne ces circonstances parce que j'ai la certitude qu'elles ont favorisé sa guérison. Rien de plus frappant, en effet, que l'in-

fluence sur le physique de certaines dispositions morales. Il semble quelquefois que l'espérance d'un succès soit, sans métaphore, un pas fait pour l'obtenir. Cela rentre tout à fait, d'ailleurs, dans les idées théoriques que nous avons publiées il y a quelques mois. — Au surplus, le magnétisme était pour M. Adam une dernière planche de salut. Depuis dix ans, il venait régulièrement passer deux mois de l'automne à Paris, d'où chaque fois il remportait une déception nouvelle. Mais lorsqu'on sut, lors de son dernier départ de Rouen, qu'il venait ici dans l'intention de se faire magnétiser, un fou rire de ses amis accueillit sa confidence.—Que diront-ils du succès qui a couronné son *chimérique* espoir? Oh! je vous le dis en vérité, le magnétisme aura tantôt plus d'un néophite dans la grande ville de Rouen.

ÉTAT DU SUJET DU 26 AOUT DERNIER. — Ce fut le 26 août 1841 que M. Adam se présenta chez moi pour la première fois. Je lui fis raconter au long tous les détails de sa maladie; puis j'essayai moi-même d'en préciser le degré et la nature par un examen attentif. — Les oreilles sont bien conformées; mais leur pavillon, ainsi que la portion des muscles épicraniens qui les environnent, sont parfois le siége d'un gonflement œdémateux, qui rend pénible pour le malade le contact de ces parties, et s'accompagne d'une douleur sourde qui paraît devenir d'autant plus vive que les efforts d'audition sont plus long-

temps soutenus. Ce gonflement (au 26 août) est parfaitement visible. Les doigts en comprimant les parties latérales et postérieures du crâne, y laissent évidemment une empreinte persistante; mais la douleur que cause cette expérience ne permet point de la répéter. On ne remarque dans les oreilles aucune espèce d'écoulement. Un stylet pénètre, sans obstacle, et à la profondeur ordinaire, dans chacun des conduits auditifs, où le *speculum auri* de MM. Deleau et Menières, n'a rien fait découvrir d'anormal. L'introduction d'une sonde a également prouvé à M. Deleau qu'il n'existe aucune oblitération des trompes de Fallope. Toute la maladie paraît donc se réduire à une paralysie incomplète des nerfs acoustiques; opinion que confirme une diminution notable de la sensibilité dans la peau qui recouvre immédiatement au dessous des oreilles les régions supérieures et latérales du col. — Le genre d'expérience que nous avons choisi pour constater l'état de l'audition, et, plus tard, ses progrès, donne d'une manière assez précise le degré de cette paralysie. M. Adam *entend sa montre à huit centimètres seulement* (*un peu moins de trois pouces*) *de l'oreille gauche; il l'entend* A PEINE *de la droite, lorsque la montre est immédiatement appliquée à l'orifice du conduit auditif*. La conversation à voix ordinaire lui est absolument impossible. Lorsqu'on veut être entendu de lui, il faut, non seulement

élever fortement la voix, mais s'approcher de son oreille gauche, où il se fait un cornet acoustique de la main correspondante. Encore est-on obligé, le plus souvent, de répéter deux ou trois fois la même interpellation, dont il finit par saisir plutôt le sens que les mots. Pour peu qu'il y ait de distance entre son oreille et le corps en vibration, les sons ne lui arrivent pas plus que s'ils n'étaient pas produits. Aussi lui a-t-il fallu, depuis plusieurs années, faire violence à ses goûts favoris en se privant du spectacle, où non seulement il n'entendait plus, mais où il était presque subitement atteint du gonflement dont nous avons parlé plus haut, par suite des efforts inutiles qu'il faisait pour deviner le sens des dialogues.

Le chant est mieux saisi que la voix parlée.

Le bruit aigu infiniment mieux que les sons graves, et par suite :

Un organe féminin, mieux qu'une voix d'homme.

Cela est si tranché que M. Adam, tout en paraissant complètement sourd aux intonations graves qui bourdonnent presque à son oreille, entend encore à assez grande distance le gazouillement aigu d'un oiseau. Enfin je ne terminerai pas l'énumération des symptômes présentés par cet intéressant malade, sans signaler une particularité qui lui est commune avec un grand nombre de sourds et qui mérite réflexion ; voici le fait : *M. Adam entend positivement*

mieux au milieu du bruit que dans un silence parfait.

Un jour que nous faisions ensemble le petit voyage de Versailles, je fus émerveillé de la facilité extraordinaire avec laquelle il suivait la conversation, alors qu'assourdi moi-même par le roulement des wagons, je laissais échapper, sans les comprendre, les trois quarts de ses répliques. « Je prends ma revanche, me disait-il en riant, car vous voyez que pour l'instant c'est vous qui êtes le sourd. » Un Monsieur qui écoutait notre entretient, et qu'à son langage technique et sententieux je reconnus pour un docteur en médecine, s'empressa de nous donner l'explication d'un phénomène que j'avouais ne pas comprendre. « Par cela même que Monsieur est sourd, nous disait-il, il est moins impressionné que nous par le bruit qui nous vient du dehors, et voilà pourquoi il entend mieux nos voix. » Malheureusement cette explication portait à faux et par conséquent n'expliquait rien. En effet, de nombreuses expériences m'ont prouvé depuis que, non seulement le bruit ne diminue pas, chez les sourds, le peu d'audition qui leur reste, mais encore, qu'il la favorise et la développe momentanément d'une manière quelquefois surprenante. Cela est si vrai que lorsque M. Adam, chez moi ou dans sa chambre, mesurait la distance de laquelle il pouvait entendre sa montre, cette distance s'augmentait subitement de plusieurs centimè-

tres, lorsqu'une voiture venait à passer rapidement sous les fenêtres de l'appartement. Au reste, il n'est pas de spécialiste qui n'ait eu l'occasion d'observer ce phénomène; mais je ne sache pas qu'on en ait déduit les conséquences qu'il me semble fournir.—Puisque les sons doivent être considérés comme les excitateurs spéciaux du sens de l'ouïe, ne peut-il pas se faire qu'il existe certaines espèces de surdités, réclamant ce genre d'excitation? La détermination des cas où cette sorte de gymnastique de l'oreille est nécessaire me semble le sujet d'un travail important que je ferai bien certainement, lorsque je posséderai sur la matière des documens assez nombreux : mais poursuivons notre récit.

Etiologie. — Rien n'est souvent plus difficile en pathologie que de déterminer la cause d'une maladie chronique, lorsque celle-ci n'a point débuté par l'état aigu. Bien plus : comme ces sortes d'états morbides se préparent et s'élaborent pour ainsi dire bien longtemps avant de donner conscience de leur existence, on est presque toujours embarrassé pour fixer avec certitude la véritable époque de leur origine. C'est en partie ce qui eut lieu chez M. Adam. Mais on va voir cependant, que si nous ne possédons sur le principe de sa maladie que des données conjecturales, quelques-unes sont tellement rationnelles qu'elles peuvent être prises pour des certitudes.

Causes prédisposantes. — Pour éviter de m'é-

tendre inutilement en lieux communs, je n'en signalerai qu'une seule, mais elle était terrible, désespérante. Le père de M. Adam est mort sourd, et trois de ses sœurs ont été atteintes de la même infirmité. Nous avions donc évidemment à lutter contre une prédisposition héréditaire. Or, on sait combien il est difficile en général de vaincre ces tendances congéniales d'une organisation presque essentiellement affectée de maladie qui doit l'envahir un jour.

Causes déterminantes. — Celles-ci étaient nombreuses en apparence, mais pouvaient, en résumé, se réduire à une seule : la surexcitation prolongée du cerveau. Ainsi, indépendamment des travaux de l'enseignement auxquels M. Adam se livre avec une ardeur extrême, ce professeur zélé et consciencieux consacrait encore à l'étude la plus grande partie du temps que lui laissaient ses devoirs. Incessamment tourmenté par le desir d'étendre le cercle de ses connaissances, il passait la moitié de ses nuits à apprendre les langues, l'histoire et la mnémotechnie. Dans les derniers temps surtout, lorsque la paralysie acoustique eut fait d'assez grands progrès pour le forcer à renoncer au monde, où naguère ses talens et son caractére aimable le faisait rechercher, il vécut dans une réclusion presque absolue, n'existant, pour ainsi dire, plus qu'en lui-même, et poursuivant vainement dans une étude opiniâtre et presque forcenée, une sorte de consolation au chagrin qui l'affligeait. Hélas!

le pauvre M. Adam ne faisait sans doute qu'aggraver son mal en voulant y remédier, comme les malheureux qui se tuent pour ne plus souffrir.

Enfin, ainsi que nous l'avons dit, M. Adam, lorsque M. Aimé Paris eut quitté Rouen, remplaça cet ingénieux professeur, dans sa chaire de musique analytique, et tout nous fait croire que ce nouveau genre d'enseignement dût porter une dernière atteinte à la sensibilité déjà presque éteinte de son système auditif. En effet, tout est relatif; et, si la détonation de pièces d'artillerie suffit pour assourdir quelquefois à tout jamais une oreille normale, rien d'étonnant que les bruyans accords de masses chantantes produisent le même effet sur une ouïe déjà gravement affectée. Aussi M. Adam eut-il grande peine à terminer son deuxième cours (1).

Ce fut à cette époque que parut, dans le second cachier de mes *Transactions*, la première observation de surdité guérie par le magnétisme que j'aie publiée jusqu'à présent. La lecture de ce fait remarquable changea le cours des idées de M. Adam, et ce fut avec une vive espérance, qu'heureusement l'événement n'a point déçue, qu'il se mit à attendre l'époque des vacances, pour se faire magnétiser.

Marche. — Une parfaite égalité d'inervation, dans les sens doubles est aussi rare qu'une parité ab-

(1) Chaque cours durait trois mois.

solue dans le développement et la force musculaire des membres correspondans. Presque toujours, si l'on y prend garde, on reconnaîtra que l'on voit mieux de l'œil droit que de l'œil gauche, ou *vice versa*, comme on entend mieux d'une oreille que de l'autre, etc. Il s'en suit que lorsqu'une cause débilitante ou un agent morbifique quelconque vient à exercer son action sur un système sensitif, l'un des deux sens, celui qui se trouve être naturellement le plus faible, ressent le premier cette influence, ou plutôt en paraît le premiers affecté. C'est précisément ce qui eut lieu chez M. Adam. Il y a quinze ans, que l'oreille droite, devenue le siége de bourdonnemens et de bruissemens, précurseurs de la surdité, commençait à perdre sensiblement de sa délicatesse, tandis que l'oreille gauche ne semblait encore aucunement lésée. Les progrès du mal furent lents, mais régulières, et tout ce qu'on fit pour les arrêter n'en modifia nullement la marche. Ce fut seulement douze années plus tard que des phénomènes absolument semblables commencèrent à se manifester dans l'oreille gauche. Ainsi, mêmes bruissemens, même gonflement œdémateux au dehors, même extinction du bruit extérieur, et tout cela se développant avec la même régularité de progression; de telle sorte que M. Adam mesurant de mois en mois la nouvelle perte de sensibilité acoustique qu'il venait de subir, aurait pu rationnellement prédire l'époque très approximative

où il devait être complètement sourd. D'après ce que nous avons dit de son état au mois d'août dernier, cette époque assurément n'était pas fort éloignée. Aussi n'était-ce pas sans raison qu'il s'effrayait de l'avenir.

TRAITEMENT. — Je me garderai bien de rapporter toutes les espèces de médications auxquelles M. Adam fut soumis de 1827 à 1841. A l'exception du magnétisme, je puis certifier qu'il eût été difficile de lui conseiller un moyen dont il n'eût déjà fait l'essai. Il y en eut un pourtant qui mit toute sa résignation aux abois. Je citerais volontiers, au risque de l'obliger, l'intrépide charlatant qui en avait formulé la prescription; mais je ne parviens point à retrouver son nom dans ma mémoire. Il s'agissait tout uniment de purgations énergiques et continuées sans relâche pendant quatre mois entiers. Certes, je ne suis point l'ennemi des purgatifs; je crois même que dans certains cas de surdités ils peuvent-être fort utiles. Mais à pareilles doses, sur un sujet nerveux et débilité! O, Monsieur Adam! vous étiez guéri de tous vos maux dès le second mois du traitement qu'on prétendait vous infliger; mais le magnétisme n'aurait point à vous compter à présent au nombre de ses plus fervens apôtres, et moi au nombre de mes amis. — Je m'abstiens, à dessein, de parler des diverses méthodes thérapeutiques de MM. Itard, Deléau et Ménières. Venant d'hommes aussi éclairés, elles doivent être

pour le moins rationnelles; mais enfin dans le cas présent (comme en bien d'autres, soit dit sans malice) elles n'avaient pas le moins du monde réussi. Venons-en donc enfin à ce que nous avons fait nous-même.

26 *août*. — Comme il m'est à peu près démontré que la surdité de M. Adam ne consiste qu'en une demi-paralysie des nerfs acoustiques, mon but est de ramener la vie dans ces organes au moyen d'une magnétisation active, dirigée sur les régions qu'ils occupent. La première séance dure un quart d'heure. La sensation éprouvée par le sujet n'est pas très vive, ce qui devait avoir lieu, jusqu'à ce que des rapprochemens assez nombreux m'eussent mis complètement en rapport avec lui. Cette sensation consiste en un fourmillement particulier, accompagné de chaleur et d'un état de bien-être général. Cependant au bout de quelques minutes, il se manifeste un peu d'oppression que je dissipe aisément en dégageant la poitrine. Des passes sur le trajet des principaux nerfs du tronc et des membres s'accompagnent également d'un fourmillement. Du reste, pas de pesanteur de tête non plus que de baillemens, de pendiculation et de picottemens aux paupières; en un mot, nulle propension au somnambulisme.

Les résultats consécutifs de cette première séance furent absolument insignifians. Le sommeil de la nuit suivante ne fut point troublé comme cela arrive

assez souvent en pareil cas. Enfin si le magnétisme n'a point encore fait de bien, il est plus qu'évident qu'il n'a point fait de mal.

5 *septembre*. — Comme à partir de la fin d'août jusqu'au milieu de semptembre, je demeurai souffrant, atteint que j'étais d'un rhumatisme vague, je n'exerçai, sur mes sujets, à cette époque, qu'une action très faible, et peut être même peu salutaire. M. Adam, après chaque séance, ressentait, dans le col et les épaules, des douleurs de nature évidemment rhumatismales, et dont je ne cherchai pas à lui dissimuler la cause. En revanche, il me communiquait un bourdonnement d'oreilles analogue au sien et dont je ne me défaisais d'habitude que deux ou trois heures après chacune de nos entrevues. Jusqu'alors nous avions oublié de mesurer d'une façon régulière les progrès que déjà semblait avoir fait l'audition. Faute d'instrument plus précis, nous nous servîmes, ce jour là, d'une brochure pour mesurer la distance de laquelle il entendait sa montre de l'oreille gauche. Or, à sa grande satisfaction, cette distance nous parut être environ de 16 à 17 centimètres au lieu de 8. Quant à l'oreille droite, elle n'a point encore gagné d'une manière sensible.

10 *septembre*. — Je pratique l'insufflation dans les oreilles. Il en résulte immédiatement une amélioration notable. Mais cette amélioration est-elle le résultat d'une véritable action magnétique, ou sim-

plement de la chaleur humide que concentre mon haleine dans les conduits auditifs? C'est ce que je ne saurais dire. Quoi qu'il en soit, pendant les cinq ou six jours qui suivent, je ne manque jamais de terminer chaque séance sans faire usage de ce moyen, qui, en définitive, me paraît avantageux.— M. Adam commence à entendre sa montre à dix centimètres de l'oreille droite, qu'il avait d'abord cru perdue sans retour. Il l'entend à plus de vingt centimètres de la gauche.

15 *septembre*. — Les deux oreilles semblent vouloir se mettre en équilibre sous le rapport de leur degré réciproque d'inervation. En effet, tandis que depuis la séance du 10, la gauche ne gagne plus que d'une manière imperceptible, M. Adam entend sa montre à droite à plus de vingt centimètres. Mais, à partir de cette époque, son état reste stationnaire, et la magnétisation exclusive des parties supérieures du corps commence même à le fatiguer d'une manière évidente. Quelle que soit la direction de mes passes, quelle que soit celle de ma volonté, sa tête *s'emplit*, pour me servir de son expression, à l'approche de mes mains, et je me vois forcé de reconnaître qu'il y a dans le magnétisme un je ne sais quoi qui diffère essentiellement du pouvoir moral, et qui, dans certains cas, ne semble nullement subordonné à ce dernier. — Pendant huit jours, j'espère vainement quelque progrès nouveau. J'accuse

mon état de malaise; j'accuse la température; mais je ne souffre plus, le baromètre est au beau fixe, l'hygromètre à la sécheresse, et les mêmes phénomènes négatifs reviennent me décourager. — Oh! vraiment, je l'avoue, il était temps que la providence nous envoyât quelque colonne de feu pour nous éclairer dans ce désert inconnu, car je ne me sentais pas le courage d'y marcher plus longtemps. Mais qui osera n'attribuer qu'au hasard l'heureuse et singulière circonstance qui nous traça la route à suivre.

28 *septembre*. — A l'instant où je commence à magnétiser M. Adam, suivant la méthode que j'ai suivie jusqu'alors, il me dit : « Croyez-vous aux rêves, M. Teste? — C'est selon. — Il y en a donc à votre avis qui méritent explication? — Hippocrate, du moins, le pensait, à en juger par son chapitre *Des songes*. — Eh bien! ma foi, j'en ai fait un cette nuit fort étrange; voyez donc ce qu'il signifie. Je rêvais que je vous suppliais de me magnétiser les pieds, mais les pieds seulement, et dans un bain d'eau chaude. Vous ne le vouliez pas, mais enfin, à force d'instances, j'avais fini par vous décider, et je m'en étais si bien trouvé qu'au bout d'un quart d'heure, j'entendais aussi distinctement que si je n'eusse jamais été sourd.»

Bien que cette singulière confidence me soit faite sur le ton de la plaisanterie, je ne laisse point que d'en être vivement frappé. Il me revient à l'esprit

qu'en plusieurs circonstances analogues, une sorte d'intuition avait subitement découvert, à différens malades, ce qu'il y avait à faire pour les guérir. — « Si vous voulez, dis-je à M. Adam, nous allons mettre à l'épreuve la méthode qui vous a si bien réussi cette nuit. Qui sait? votre rêve est peut-être une révélation d'en haut. — Vraiment, que Dieu le veuille ainsi; mais je crains fort que ce ne soit une séance perdue. — Celle d'hier vous a si peu profité qu'après tout la perte ne sera pas grande; essayons.»

Et là dessus je me mets en devoir de concentrer mon action sur les pieds de M. Adam, bien décidé, si je réussis à moitié, à compléter mon succès le lendemain au moyen du pédiluve indiqué. — Or, dès les premières passes, M. Adam se sent la tête dégagée. Un fourmillement, accompagné d'*un froid glacial*, se fait ressentir aux pieds; mais qui pourrait décrire sa joie, son étonnement, son ivresse, lorsqu'il reconnaît, après la séance, que l'audition a gagné dix centimètres de chaque oreille; progrès qui dépasse positivement celui que nous avons obtenu depuis quinze jours. — « Oh! mais je suis sauvé, s'écrie-t-il avec effusion, et vous serez pour moi un second père!...» — «Et la providence, Monsieur, n'est-ce point elle qui a tout fait?...

29 *septembre*. — Avant l'heure à laquelle M. Adam a coutume de se rendre chez moi, le pédiluve est préparé. L'audition a peu perdu depuis la veille. La

montre est entendue à 35 centimètres de l'oreille gauche, et à 27 de la droite. Tout nous fait espérer que nous pourrons désormais compter sur la persistance des effets obtenus.—Cependant, M. Adam met ses pieds dans l'eau chaude, et je commence à le magnétiser comme la dernière fois. Mêmes sensations, sauf que le froid s'arrête à la surface du liquide. La tête se dégage de nouveau sous l'influence de l'action magnétique; mais nous reconnaissons, en terminant la séance, que le bain de pieds n'a rien ajouté de remarquable aux effets que nous obtenons, ce qui nous engage à nous dispenser à l'avenir de cet accessoire incommode. Du reste, l'audition a gagné, comme hier, sept ou huit centimètres de chaque oreille, et nous avons désormais la certitude d'être dans la bonne voie.

Parmi les différens phénomènes que nous venons de rapporter, il en est un surtout qui avait singulièrement attiré mon attention : c'était le froid intense ressenti aux pieds pendant la magnétisation de ces parties, tandis qu'une action semblable, dirigée sur les régions supérieures du corps, avait donné lieu à une sensation inverse. Etait-ce là un fait général ou seulement une anomalie? L'expérience seule pouvait décider la question, et, dès la soirée même du 28, je m'empresse d'y recourir. Trois personnes sont successivement magnétisées par moi à la tête et aux pieds, et toutes trois éprouvent les deux sensations

opposées dans l'ordre où les accuse M. Adam. Je ne doute plus alors d'avoir fait une découverte, et je songe déjà à la publication d'un principe que je crois invariablement généralisé. Malheureusement, le résultat inverse que j'obtiens le lendemain sur une cinquième personne vient détruire mon axiome. Me voilà donc obligé de renouveler et de multiplier mes expériences, dont je n'attends plus, d'ailleurs, qu'une statistique insignifiante; mais, en définitive, voici (relativement à mon organisation), le fruit de mes recherches sur ce point :

1° *Presque toujours* le magnétisme fait naître des sensations opposées suivant qu'il est pratiqué à la tête ou aux pieds;

2° Le plus souvent la sensation de chaleur est éprouvée à la tête et celle de froid aux pieds, mais le contraire peut aussi avoir lieu;

3° Quelques sujets éprouvent indifféremment ou du froid ou du chaud, c'est-à-dire une sensation identique à elle-même, quelque soit la partie du corps où on les magnétise;

4° L'intensité de la sensation, quelle que soit sa nature, est constamment en rapport avec l'effort volitif du magnétiseur, et aussi avec l'intensité de la sensation que celui-ci éprouve dans les doigts (1).

(1) Tous les praticiens connaissent ce fait, qui dépose fortement en faveur du fluide.

5° Enfin, le magnétiseur, indépendamment du fourmillement électrique qu'il ressent dans les mains, éprouve encore le plus souvent dans ces organes, une sensation de chaud ou de froid, mais *toujours* inverse à celle que le sujet accuse.

15 *octobre.* — La température froide et humide, qui règne depuis quelques semaines, a rendu les progrès plus lents, mais pourtant n'en a point arrêté le cours. M. Adam entend sa montre à 75 centimètres de l'oreille gauche et à 40 de la droite. Il jouit du reste d'une santé parfaite, ce qui prouve que le magnétisme n'a point ranimé la vitalité des sens au détriment d'autres organes. Loin de là, il semble que la vue qui est naturellement faible, et de longue date fatiguée par l'étude, ait repris un peu de force pendant le cours du traitement. M. Adam s'est décidé depuis quelques jours à porter du coton dans les oreilles, pour les garantir du froid; mais nous reconnaissons que dans les affections de ces organes, il n'existe aucun moyen sûr de lutter avantageusement contre l'humidité. Au reste, le coton, indépendamment de ce qu'il préserve les conduits auditifs de l'impression de l'air, possède encore un autre genre d'utilité, c'est d'éteindre un peu les sons; de telle sorte qu'il devient pour l'ouïe ce que les conserves sont pour la vue. Je recommande donc à tous mes sourds d'en porter jusqu'au retour des chaleurs.

30 *octobre.* — L'audition s'est tellement rétablie,

que l'on peut causer des heures entières avec M. Adam sans s'apercevoir qu'il est sourd ou plutôt qu'il l'a été. Nous conversons à voix ordinaire et même à voix basse d'une extrémité à l'autre de mon salon, c'est-à-dire à plus de 7 mètres de distance. Il est allé hier au théâtre du Vaudeville, et il a parfaitement entendu des acteurs, d'une des banquettes du parterre(1). Enfin, il entend le mouvement de sa montre à plus d'un mètre de l'oreille gauche et à 70 centimètres de la droite ; ce qui est presque l'état normal. — Je regrette beaucoup néanmoins que les occupations de M. Adam ne lui permettent pas de séjourner un mois de plus à Paris. En effet, quelque satisfaisant que soit son état, je ne regarde point encore sa guérison comme complète. Ainsi, les bruissemens d'oreilles ne sont point encore tout-à-fait dissipés. Quelle que soit la cause de ces bruissemens, il est clair qu'elle leur est commune avec celle de la surdité. Les deux phénomènes, il est vrai, ne doivent point s'amender dans les mêmes proportions, car on conçoit sans peine que l'ouïe, en recouvrant de sa délicatesse, n'en devient que de plus en plus sensible aux bruits internes dont elle est le siége, de telle sorte que ceux-ci paraîtraient augmenter si réellement ils ne diminuaient

(1) Il entendit beaucoup moins bien à la dernière pièce, parce que l'organe est trop faible encore pour ne pas se fatiguer très vite.

pas (1). Quoiqu'il en soit, je ne doute nullement qu'un traitement un peu plus long n'eût dissipé, avec le reste de la paralysie, ces fâcheux épiphénomènes, qui en sont le plus souvent les prodromes et la suite.

Je n'ai plus qu'un mot à ajouter pour terminer mon récit : M. Adam restera-t-il dans l'état où je l'ai laissé? J'ai dit plus haut que tout m'en donne l'espérance (2) ; mais enfin je puis me tromper dans mes prévisions. Or, quoiqu'il en advienne, nos lecteurs peuvent compter d'avance sur la franchise de nos aveux.

(1) Cette espérance repose surtout sur les faits analogues précédemment observés.

(2) C'est précisément ce qui a lieu dans les premiers jours de traitement.

BIBLIOGRAPHIE.

Traité de la catalepsie, contenant des Recherches historiques et pratiques sur les symptômes, le diagnostic, les causes, etc., de cette maladie, par S. Bourdin, médecin d'une maison d'aliénés, etc. In-8; prix : 4 fr., chez Just Rouvier, rue de l'École-de-Médecine 8, et chez l'auteur, rue Coquenard, 23.

Comme l'auteur de cette brochure, depuis longtemps ébranlé par des expériences à lui personnelles, partage actuellement nos convictions en matière de magnétisme, nous sentons toute l'inutilité des réflexions que nous aurions pu lui soumettre sans cette circonstance, sur ses idées touchant la catalepsie. Ces idées, en effet, se modifieront d'elles-mêmes, si ce n'est fait déjà ; mais, à en juger par son coup d'essai, nous pouvons nous féliciter de compter au nombre de nos partisans un homme du mérite de M. Bourdin. Au point de vue médical, son livre peut passer pour un modèle de discernement et de précision ; au point de vue magnétique, c'est un excellent résumé bibliographique que nous devrons tous avoir dans nos bibliothèques. Nos lecteurs pourront, d'ailleurs, juger du style de l'auteur par l'observation suivante qui lui est propre, et que nous lui empruntons textuellement :

Catalepsie compliquée d'extase, observée chez une dame atteinte de monomanie religieuse.

« Madame G***, âgée de 45 ans, a eu depuis son enfance un caractère mélancolique. Arrivée à l'âge de raison, elle embrassa avec ardeur les idées religieuses, qui n'ont fait que prendre, avec le temps, plus d'empire sur son esprit, et qui ont enfin dégénéré en *monomanie*. Des querelles, des chagrins domestiques unis à une prédisposition héréditaire, précédèrent et occasionnèrent l'invasion de cette maladie. Pendant son état de santé on remarquait chez elle une tendance aux rêveries; souvent on la surprenait seule, retirée dans un coin, dans un état de béatitude, livrée uniquement à ses idées favorites. La fréquentation de plusieurs prêtres et surtout de son pasteur, en qui elle avait la plus aveugle confiance, ne fit qu'entretenir ses sentimens de piété. Enfin la raison céda, et le délire religieux parut, accompagné d'une certaine faiblesse de l'intelligence. Ce fut alors qu'elle me fut confiée pour recevoir mes soins, conjointement avec ceux de M. le docteur Vallerand de la Fosse. Je ne veux pas suivre la marche de la monomanie; je ne citerai qu'un fait accessoire ayant trait à notre sujet. On avait envoyé cette dame, avec sa bonne et d'autres malades, dans une chapelle du voisinage pour y entendre les vêpres. A peine arrivée, elle se mit à genoux, resta immo-

bile et recueillie tant que dura l'office, ce qui édifia beaucoup de personnes qui l'avaient suivie ; lorsque les prières furent finies, on se leva pour sortir. Madame G***, indifférente à ce qui se passait autour d'elle, restait toujours dans la même position, les mains jointes, les yeux fixés au ciel. Les avertissemens de la domestique n'ayant pu la tirer de son extase, celle-ci la prit sous les bras, la souleva en l'air, et vit, non sans une grande surprise, les membres de la malade conserver la même position que si elle était à genoux. Effrayée de ce phénomène, elle laissa retomber sa maîtresse, ce qui n'amena aucun changement dans sa position première. On prit les mains de Mme G***, on les agita en différens sens, et toujours elles conservaient la dernière position qu'on leur donnait. A force d'excitation on la fit sortir de cette état d'extase : alors elle comprit qu'on voulait la conduire dehors. Elle partit donc, mais elle ne put parler que dix ou quinze minutes après l'office; on eût dit que l'impression extatique se prolongeait. »

FAITS DIVERS.

Je l'ai dit et je le répète : à l'exception d'un petit nombre de personnes que des faits irréfragables ont converties au magnétisme, la plupart des malades qui viennent à nous ont été abandonnés, *condamnés* par les médecins. Si, pourtant, il nous était permis de citer les noms de tous les prétendus incurables que nous avons eu le bonheur de rendre à la santé, une pareille statistique étonnerait bien des incrédules.—Mais quoi! les médecins nous répéteront-ils sans cesse que les faits de cette nature ne sauraient rien prouver, attendu les prodiges analogues qu'opère journellement le hasard! — Eh! Messieurs, pourrions-nous leur répondre, pourquoi blasphêmer un Dieu qui vous sert quelquefois si bien; car n'est-ce point aussi au hasard que vous devez la plupart de vos succès? La médecine *expectante* (vous savez ce que le mot veut dire), n'a-t-elle point prouvé mathématiquement que la simple nature guérit aussi bien les malades sans vous qu'avec votre aide? d'où il me semble assez logique de conclure que c'est encore la nature seule qui guérit, quelquefois même malgré vos remèdes, les malades qui ne succombent point entre vos mains. — Paradoxe! vous écriez-vous, insoutenable paradoxe, que démentent à l'envi vingt siècles d'expérience. — A la bonne heure,

Messieurs, mais alors, pourquoi nous rétorquer impitoyablement un argument dont vous sentez si bien la faiblesse, lorsque nous vous en infligeons les conséquences ! Je vous entends : un somnambule diagnostiquant une maladie au contact d'une malade ou seulement d'une méche de ses cheveux, puis trouvant ensuite instinctivement le remède qui doit guérir... voilà ce qui vous révolte? Eh mon Dieu ! pourquoi ? Parce que vous ne l'avez pas vu. — Mais, pourtant, l'Académie... — Vous vous trompez, Messieurs, l'Académie a, par l'un de ses membres, refusé de voir chez moi cette expérience (1). — Vous me demandez à y assister vous-mêmes ? — Hélas! si j'étais sûr que vous eussiez le courage de proclamer ce que vous auriez vu !... Mais encore, vous êtes si nombreux, mes chers confrères, que je recule devant l'idée de vous convaincre en détaïl. Avant de me mettre pour vous en frais d'expérimentation, je voudrais être au moins informé sur le degré de votre autorité dans le monde. Composons si vous voulez : Soyez seulement professeurs à l'école, professeurs aggrégés; seulement..., seulement académiciens...; (vous voyez que j'exige peu), et je me mets incontinent à votre disposition; mais si vous n'êtes rien de tout cela, si vous n'êtes l'auteur d'aucun livre, si

(1) Voir au 4e cahier des *Transactions*, notre correspondance avec M. Chervin.

vous n'êtes point journaliste, si vous n'avez rien fait qui vous distingue, en un mot, si vous êtes absolument inconnu, je vous l'avoue franchement, votre conversion n'importe point assez au magnétisme pour que je lui sacrifie, de gaîté de cœur, et mon repos et ma santé.

Autant je cherche l'approbation des savans et surtout des hommes de bonne foi, autant je redoute de servir de passe-temps aux curieux et aux désœuvrés. Mais voyons comment ces derniers interpréteront les quelques faits qui suivent :

1° M. Pidou (rue de Flandre, 20, à la Grande-Villette), à la suite d'un coup violent sur le talon gauche, porte, depuis *six années*, une déformation complète du pied correspondant, et à laquelle les chirurgiens qui le traitent ne trouvent d'autre remède que l'amputation. — Au bout de quatre mois d'un traitement prescrit par ma somnambule, M. Pidou laisse ses béquilles et se déclare guéri. — (Hasard.)

2° Mme Esfourche (Villette), phthisique au deuxième degré avec caverne et hémoptysie, est guérie en trois mois. — (Hasard.)

3° M. Sougault père, restaurateur (Villette), gardait le lit depuis plus de six mois par suite d'une chute sur les genoux qui avait fracturé une des rotules. — La somnambule déclare qu'il pourra marcher dans 5 jours et quitter la chambre dans un

mois. Les deux prédictions se réalisent. — (Double hasard.)

4° Mlle Rosalie Compagne (rue des Marais, 29), est guérie en quelques semaines d'une névrose gastro-entérique pour laquelle les médecins de la Pitié et de l'hospice St-Louis la traitaient depuis plusieurs années. — (Hasard.)

5° M. Lecable (rue de Navarin, 23) est guéri d'une tumeur blanche au genou. — (Quel hasard !)

6° M. Viallet (rue des Marais, 31), guéri en quatre mois d'une tumeur érectile à la joue (*fongus hematode*), laquelle avait résisté à la ligature de l'artère carotide. — Je trouve en marge de cette observation, dans mon livre de notes, cette remarquable apostille : « Reconnaissance éternelle à celle dont les conseils m'ont rendu la santé et sauvé la vie!» *Signé* Viallet. (Il paraît que ce malade n'était point fataliste.)

8° J'aperçois un peu plus loin d'intéressans détails sur le compte d'un petit malade dont la déposition n'est pas suspecte. Eugène Duchesne, rue Chateau-London, 3, âgé de deux ans et demi, est rachitique presque depuis sa naissance. — Guérison complète en deux mois ! ! — Allons voilà le hasard aussi habile orthopédiste que nous venons de le voir habile médecin !

O septicisme! que tu es entêté si tu n'es pas absurde.

CHRONIQUE.

— Un nouveau journal de magnétisme, le *Propagateur*, vient d'être fondé à Bruxelles par MM. les docteurs Tarte et Cremmens. — A la bonne heure, messieurs les Belges, faites des livres et des journaux tant qu'il vous plaira, mais ne nous volez pas les nôtres. — Mon *Manuel* venait à peine d'être imprimé à Paris, que le nom de mon éditeur, sans doute, lui valait déjà en Belgique les honneurs de la contrefaçon. Il faut convenir que les gens de ce pays ont de singuliers principes sur la propriété littéraire.

— Un long article de M. Peisse, sur ou plutôt contre le magnétisme, va dit-on, paraître incessamment dans la *Revue des Deux-Mondes*. — Tant pis, mille fois tant pis; non que je redoute beaucoup les effets immédiats de cet article qui, après tout, passera sans faire grand bruit, au milieu des rêveries du même genre, compilées par M. Buloz ; mais c'est qu'une fois que M. Peisse se sera prononcé, je crains fort qu'il n'ait plus le courage de revenir sur ses pas; et vraiment ce sera dommage, car c'est un puissant écrivain que M. Peisse, et le magnétisme aurait grand besoin, pour se défendre, de quelques gens de cette étoffe.

— Le somnambulisme naturel est, avec raison, considéré par les médecins comme une véritable ma-

ladie sur laquelle ils ont déjà, comme de juste, fort longuement discuté, mais à laquelle ils n'ont pas plus assigné de cause rationnelle qu'ils n'ont trouvé le moyen de la guérir. En voici un cas assez plaisant, que le hasard fit cesser d'une manière plus plaisante encore : — M. X***, ancien imprimeur dans le quartier que j'habite, est somnambule depuis trois ans, sans que l'on puisse dire pourquoi; mais tous les soirs, à onze heures précises, il se lève, fait deux ou trois tours, en chemise, dans sa chambre, puis se met à chanter, sur un air grotesquement langoureux, ces singulières paroles :

Te voilà dans le margouilli,
Tire-t-en, Pierre, tire-t-en, Pierre;
Te voilà dans le margouilli,
Tire-t-en, Pierre, si.....

Là il s'arrête, lève les yeux en l'air comme un poète qui rêve, secoue la tête avec un air découragé de ne pouvoir achever son vers, puis enfin se remet au lit. — Or, il y a deux mois environ, qu'il y avait fête au logis. Toute la famille était réunie dans une pièce voisine à la chambre à coucher de M. X***, qui dormait, lui, depuis les sept heures. A onze heures, un de ses neveux entre dans la chambre à coucher et trouve le bon oncle en train de chanter son éternel quatrin boiteux. Arrive la réticence du dernier vers que l'enfant, rimant à sa façon, complète par ces mots, en se tenant les côtés de rire : « *Si tu puis.* »

M. X. répète aussitôt, avec une indescriptible joie : *si tu puis ;* recommence à trois reprises sa complainte d'un bout à l'autre, rit aux éclats et se recouche... guéri pour jamais de son somnambulisme. — Voilà donc trois ans qu'il cherchait cette maudite rime qui, seule, pouvait le *désenchanter !*

— Nous ignorons quelles fausses appréhensions de son éditeur ont pu retarder la publication d'un important ouvrage de M. Gauthier, l'auteur de l'*Introduction au Magnétisme.* Ce livre ne peut manquer de paraître incessamment ; mais quelle que soit l'époque de son apparition, nous lui garantissons d'avance un accueil favorable de la part des magnétiseurs, et pour notre compte, nous nous empresserons d'autant plus à en rendre compte à nos lecteurs, que nous savons de bonne part, qu'il s'agit cette fois d'un travail consciencieux et suffisamment médité.

—Nous publierons, très prochainement, un long mémoire de M. le docteur Bourdin, sur l'emploi du magnétisme dans le traitement de l'hystérie. — On ne lira pas sans intérêt, nous l'espérons, la relation des circonstances qui ont fait de M. Bourdin un des plus zélés défenseurs du magnétisme. Cette histoire nous est connue ; mais nous ne voulons point enlever à l'auteur le plaisir de la conter lui-même.

Imprimerie de P. Baudouin, r. des Boucheries-S.-Germ., 38.

TRANSACTIONS

DU

MAGNÉTISME ANIMAL

CONSIDÉRATIONS PHILOSOPHIQUES.

Existe-t-il dans l'homme une circulation nerveuse analogue aux circulations sanguine et lymphatique? C'est à peine si, jusqu'à présent, ce grand problème a été posé, et, plusieurs siècles s'écouleront peut-être encore, avant que quelque nouvel Harvey ne vienne s'immortaliser en en donnant la solution. De l'ignorance à peu près absolue où l'on est demeuré jusqu'à nos jours sur ce point fondamental, résulta naturellement dans toutes les théories des pathologistes aussi bien que dans leur pratique, un

vice radical que je vais essayer de faire comprendre.

Jusqu'à l'époque de la découverte Harveyenne, la doctrine ontologique (1) dominait exclusivement dans les écoles. Mais lorsque le phénomène de la circulation sanguine, après vingt années de démonstrations et de controverses, eut enfin gagné sa cause dans l'esprit des savans, la philosophie médicale prit une face nouvelle. Les théories conjecturales de Galien et de ses successeurs s'écroulèrent d'elles-mêmes, ou du moins se transformèrent en théories nouvelles, qui avaient sur les anciennes l'avantage de se rattacher à un fait physiologique irrévocablement démontré. Mais dans les sciences, comme en politique, toute réforme profonde conduit à l'excès et à l'exagération. La raison publique oscille longtemps avant de trouver son équilibre, et ce n'est souvent qu'après des siècles de méditation qu'elle reconnaît les écarts d'une réaction d'ailleurs heureuse, et qu'elle s'aperçoit qu'aux préjugés d'autrefois elle n'a fait, en croyant les détruire, que substituer des préjugés nouveaux.

(1) Voici ce qu'il faut entendre par ontologie (Science des êtres) : —Chaque maladie était étudiée et décrite comme un être de raison, ayant à lui son essence, sa nature et sa forme indépendantes. — On conçoit aisément qu'avec de pareilles idées, il n'y avait point de philosophie médicale possible; mais, après tout, l'espèce humaine ne s'en trouvait pas beaucoup plus mal, car la médecine d'alors n'était ni plus ni moins meurtrière que celle qu'on pratique aujourd'hui.

Il est certain, par exemple, que si le hasard eût révélé l'impénétrable mystère de l'inervation, avant que les expériences d'Harvey n'eussent attiré l'attention des médecins sur le cours des humeurs, il est certain, dis-je, que les phénomènes de l'inervation seraient devenus la base de toutes les doctrines médicales, et le but vers lequel se seraient dirigés tous les efforts de la thérapeutique (1).

Malheureusement il n'en a point été ainsi, et ce fut l'inverse qui eut lieu : parce qu'il est de l'essence de l'esprit humain d'être exclusif; parce que les rapports qui se multiplient, ne tardent point à l'embarrasser; parce qu'enfin, la nature étudiée dans l'ensemble d'une de ses manifestations, est toujours trop complexe pour qu'il puisse la saisir.

Soustraire du sang ou de la lymphe, épaissir, éclaircir, modifier les humeurs dans leur composition chimique; les attirer dans une région ou les refouler dans une autre, voilà certainement, quant au fond, les seules idées pratiques qui fermentent incessamment dans la tête de tous les médecins, et résument presque sans exceptions, toutes les tendances et toutes les ressources de l'art médical. — Tout ce qui a trait aux altérations survenues dans les fonctions du genre nerveux, est aussi complètement ou-

(1) Cette pensée se trouve formulée, presque dans les mêmes termes, dans un article de M. Foville, (*Dict. de chir. méd. prat.*) — Art. Épilepsie).

blié, que si les malades n'avaient pas de nerfs, à la seule exception des cas où les affections nerveuses, ne déterminant aucun trouble dans les autres systèmes, se dessinent avec des caractères si tranchés qu'il est impossible de les méconnaître.

Il n'y a pas à douter cependant, 1° que dans toutes les maladies, ou tout au moins dans la plupart d'entre elles, le genre nerveux souffre aussi bien que les appareils circulatoires; 2° Que dans un grand nombre de cas, le désordre de l'inervation est le symptôme primitif et dominant de la maladie existante. — Pourquoi donc alors ne diriger que sur les humeurs les grands moyens de soustraction, ou de dérivation qu'on met en œuvre? Dira-t-on qu'en agissant sur l'appareil vasculaire, on agit par contre-coup sur le système nerveux? Que par exemple, on apaise une douleur en se rendant maître de la tuméfaction inflammatoire qui coïncide avec elle? — Mais d'abord cela n'est pas toujours vrai, puisqu'il s'en faut de beaucoup que l'on guérisse toutes nos maladies avec des saignées, des purgatifs, des moxas ou des emplâtres; et, d'un autre côté, pourquoi n'agirait-on pas directement, immédiatement, sur l'appareil nerveux, si réellement il existe pour ce dernier quelque grand et puissant modificateur?

Cette réflexion nous conduit naturellement à rappeler à nos lecteurs une des plus savantes propositions de Mesmer, qu'ils nous permettront de leur

mettre sous les yeux : « On reconnaîtra par les faits » que ce principe (le magnétisme) peut guérir immé- » diatement les maladies de nerfs et médiatement les » autres maladies. » (1).

Cet aphorisme du grand maître renferme explicitement une pensée que j'essaierai tout-à-l'heure de corroborer par des faits cliniques. Mais avant de nous étendre davantage sur ce sujet, qu'on nous accorde d'exprimer, en termes précis, l'hypothèse que nous proposons aux physiologistes, jusqu'à ce que le temps et l'expérience soient venus la détruire ou la confirmer.

Propositions.

1re. L'existence, dans l'économie animale d'un fluide analogue aux impondérables connus, doit être considérée comme un fait démontré (2).

2e. On ne sait point encore, jusqu'à présent, si ce fluide diffère quant à sa nature de l'électricité ou du calorique; mais diverses expériences, entre autres celle qu'à rapportée M. Charpignon, et qui consiste à faire magnétiser une bouteille de Leyde par différentes personnes, dont une somnambule discerne et désigne les actions successives, au seul contact de

(1) Mémoire sur la découverte du magnétisme.—Prop. 22e.
(2) Voir notre Numéro de mars.

la bouteille; ces expériences, disons-nous, tendent à prouver ou que ce fluide n'est point identique chez tous les individus, ou qu'il s'associe, dans chaque organisation, à certains principes qui en modifient les propriétés.

3ᵉ. Les centres nerveux paraissent être ses réservoirs, et les cordons nerveux ses conducteurs dans les différentes régions de l'économie.

4ᵉ. Ce fluide est susceptible d'altération : 1° Dans sa nature ; 2° dans sa quantité ; 3° dans ses mouvemens.

Cette proposition est en partie une déduction de la troisième. Mais c'est une conviction pour moi, que la présence du fluide nerveux en certaines proportions déterminées, est aussi indispensable au jeu normal de chacun de nos organes, qu'est indispensable, dans chacun de ceux-ci, la présence d'une certaine quantité de sang, de lymphe, etc. Si, par exemple il s'agit d'un viscère, à fonctions intermitentes comme l'estomac ou la rate, il est de toute nécessité qu'à l'instant où ces derniers entrent en action, une quantité déterminée de fluide vital y afflue en même temps qu'une quantité déterminée des humeurs en circulation. Chacun des viscères devient alors, pour toutes les forces de l'économie, un véritable *diverticulum,* qui diminue momentanément la

vitalité des autres organes. Voilà donc d'où vient le peu d'aptitude du cerveau à élaborer la pensée pendant le travail de la digestion ; et voilà, en même temps, comment un travail intellectuel forcé ou une vive impression cérébrale troublent également la digestion, lorsque l'un ou l'autre ont lieu pendant que l'estomac fonctionne. Mais qu'on ne s'y trompe point, dans l'un et l'autre cas, ce n'est pas seulement une soustraction de sang et de lymphe qui donne lieu au désordre. Le fluide nerveux, lui aussi, obéit aux sollicitations intempestives qui le détournent de sa direction normale; et, lui aussi, entre largement pour sa part dans l'altération fonctionnelle que l'on voit survenir. Nous avons d'ailleurs dit, il y a quelques mois (1), comment un surcroît de vitalité dans un organe pouvait, aussi bien que le défaut contraire, constituer la maladie. Nous avons expliqué, par exemple, comme quoi la syncope dépend tour à tour de ces deux causes opposées.

Comme il est bon de n'admettre des hypothèses que lorsqu'elles présentent un but d'utilité, nous allons rechercher à présent qu'elles inductions pratiques peuvent fournir les quatre propositions que nous avons émises plus haut, et par quels liens elles se rattachent aux faits cliniques:

1° La première de ces propositions est la base de

(1) Voir notre Numéro d'août.

toute théorie magnétique. Et, bon gré malgré, il faut l'admettre : le magnétisme ne sera constitué en science, que lorsqu'il possédera une théorie.—Mais, va-t-on s'écrier, votre fluide magnétique ne sera jamais qu'une hypothèse?—Eh bien qu'importe? dès que cette hypothèse satisfait aux exigences du raisonnement le plus rigoureux? Il n'est pas de physicien qui oserait affirmer comme certitude, comme vérité de faits, que les trois fluides impondérables, ne sont pas les manifestations d'un seul et même fluide ; mais cela n'empêche pas les physiciens d'avoir leurs théories de la chaleur, de l'optique et de l'électricité. — Rêveries, me répliquera-t-on. — C'est possible, mais qui pour être telles, n'en ont pas moins fait découvrir les télescopes, les paratonnerres, etc., etc. — Craignons donc moins désormais de voir une théorie reposer sur une hypothèse, dès l'instant où cette théorie nous donne l'explication rationnelle de tous les faits connus;

2° Il nous importe peut-être assez peu de savoir si le fluide nerveux diffère des autres fluides impondérables; mais les altérations dont il paraît susceptible, constituent un fait d'un intérêt majeur, car c'est de là que nous induirons les qualités que doit présenter un magnétiseur, telle qu'une bonne santé, une parfaite quiétude d'esprit, etc ;

3° *Les centres nerveux paraissent être ses réservoirs*, etc. Ceci n'a pas besoin d'être commenté. Ce

que nous devons surtout en conclure, c'est que quelques connaissances anatomiques sont à peu près indispensables aux personnes qui ont l'intention de se livrer à la pratique du magnétisme. S'il est constant, en effet, que l'action la plus efficace, est celle que l'on dirige sur les plexus et sur les principaux troncs nerveux, encore faut-il connaître, pour agir sur ces organes, les régions qu'ils occupent dans le corps humain ;

4° Des quatre propositions que j'ai formulées, la dernière est incontestablement la plus féconde en applications. C'est d'elle que je vais déduire une méthode absolument nouvelle, dont plusieurs faits m'ont déjà confirmé les avantages, et que je propose d'appeler *méthode dérivative*. Rappelons donc sommairement l'idée principale renfermée dans cette proposition; la voici : la répartition normale du fluide nerveux dans les diverses régions est indispensable à la santé. Mais si je parviens à démontrer que le magnétisme seul est suffisant pour rompre cet équilibre, je serai bien près d'avoir prouvé qu'il est également, à lui seul, capable de le rétablir. Or, écoutons sur ce point l'irréfragable déposition des faits; car, eux seuls sont pour nous des argumens sans réplique.

1re *Observation*.

— Madame M.... est âgée d'environ 40 ans (1).

(1) je publierai cette observation avec tous ses détails si j'en obtiens l'autorisation.

La nature l'a douée d'une constitution robuste; mais de longs travaux de cabinet lui ont considérablement affaibli la vue. La tête est presque continuellement embarrassée, et la moindre application détermine un mouvement spasmodique de la paupière supérieure droite, qui va jusqu'à produire quelquefois la complète occlusion de l'œil. Ce mouvement spasmodique se produit souvent aussi sans cause apparente, et c'est principalement pour cette affection incommode que Madame M.... se fait magnétiser.— Quinze jours de traitement ont déjà considérablement amélioré son état. La magnétisation des pieds, seul mode d'action à laquelle cette dame soit soumise, dégage la tête presque instantanément, et fait cesser pour plusieurs heures le spasme de la paupière; mais si la malade est magnétisée deux ou trois heures seulement après son repas (ce qui est arrivé quatre ou cinq fois), la digestion se trouble sous l'influence des passes pratiquées sur les pieds. Il survient alors des sueurs froides, des nausées, des défaillances, et il est plus qu'évident qu'on produirait la syncope et des vomissemens en insistant à charger les pieds. Le dégagement de ces organes, joint à quelques passes à l'épigastre, rétablit promptement l'équilibre. Or, je le demande, n'est-il pas incontestable que la magnétisation partielle agit exactement ici à la façon d'un bain local ou d'un dérivatif puissant, ce que prouve

également, d'ailleurs, l'amélioration notable survenue déjà dans l'état de madame M....

2e *Observation.*

— Madame D...., professeur de musique, est atteinte depuis plusieurs années d'une surdité légère, accompagnée d'un affaiblissement très remarquable des autres sens de la tête et même des facultés mentales. Guidé par les symptômes d'une gastralgie, je crois trouver à l'estomac le point de départ des accidens cérébraux, et l'amélioration surprenante que je détermine en magnétisant l'épigastre, pendant quelques jours seulement, me confirme dans ma supposition. *La magnétisation des pieds, au contraire, paraît augmenter incontinent la faiblesse des sens et du cerveau.* Ic donc, il y a maladie par défaut, et la dérivation qui réussit parfaitement chez madame M...., aurait certainement chez madame D...., les résultats les plus fâcheux.

Quoiqu'il en soit, il n'en résulte pas moins des deux observations qu'on vient de lire: 1° que nous ne nous sommes pas trop avancé en disant qu'une certaine quantité de fluide nerveux était aussi indispensable qu'une certaine quantité de sang, etc., à l'accomplissement des fonctions que remplit chacun de nos organes;

2° Que souvent il doit importer à la guérison de

ces derniers lorsqu'ils souffrent, que l'action magnétique soit dirigée loin du siége qu'ils occupent (1).

Cela posé, nous pouvons établir qu'il existe actuellement quatre méthodes distinctes de pratiquer le magnétisme.

La première, consiste simplement à accumuler le fluide sur les parties malades.

La seconde, à concentrer sur la partie malade, pour entraîner ensuite.

La troisième, est la magnétisation à grands courans.

La quatrième enfin, est la méthode dérivative, qui consiste uniquement à concentrer l'action sur un lieu d'élection toujours éloigné du mal.

Il nous reste à déterminer maintenant dans quels cas on doit donner la préférence à l'une ou à l'autre de ces méthodes; c'est ce que nous essaierons de faire dans un prochain article.

(1) Deleuze, à qui rien semble n'avoir échappé, signale sommairement le fait que je prétends généraliser. Voici comment il s'exprime : « Quoique vers la fin de la séance on ait » eu soin détendre le fluide sur toutes la surface des corps, » il est à propos de faire en finissant quelques passes sur les » jambes, depuis les genoux jusqu'au bout des pieds, CES » PASSES DÉGAGENT LA TÊTE. (*Inst. prat. p.* 28). »

TRAITEMENT (1).

M. Etelin habite Clyancourt, près Montmartre, où il dirige des ateliers de menuiserie. Lorsque je le vis pour la première fois, il y a trois mois, cet homme que la nature avait doué d'une constitution athlétique, offrait l'apparence la plus chétive. Miné par la fièvre, et tourmenté par une douleur continuelle, il ne formait plus qu'un vœu, c'était, suivant son expression, de voir la terre s'ouvrir sous ses pieds. Toutes les personnes qui ont connu M. Etelin, pourraient attester qu'il était fréquemment réduit à garder le lit, et que, très souvent courbé par la douleur, il ne pouvait marcher qu'à l'aide d'un bâton.

Jetons un coup-d'œil sur l'histoire de la maladie. Étranger à la médecine, je ne ferai que rapporter fidèlement ce qu'en ont dit les médecins.

M. Etelin était à Arles, en 1822, lorsqu'il fut atteint, pour la première fois, d'une fièvre tierce. Coupée par le quinquina, cette fièvre ne revenait plus qu'à des intervalles de temps irréguliers; mais la moindre indisposition, une simple excoriation de la peau, suffisait pour en provoquer le retour.—Cependant aucun remède ne pût vaincre cette prédisposition maladive. Elle fut toujours en

(1) Cette relation nous est communiquée par un de nos abonnés. Nous avons vu le malade qui en fait l'objet, mais seulement après sa guérison.

augmentant jusqu'en 1837. A cette époque elle se compliqua de douleurs très fortes dans les reins et dans les testicules. M. Ortoloup reconnut alors dans les symptômes douloureux les effets de la goutte sciatique; il parvint à soulager le patient par l'application du beaume tranquille sur les parties souffrantes; mais ici se bornèrent les bons effets de la médecine. La maladie en effet ne tarda pas à revenir plus violente que jamais, et bientôt finit par être déclarée incurable. Le témoignage de l'honorable docteur et celui de M. Tronsin, qui fut appelé pour la fièvre, seraient plus que suffisans pour garantir l'exactitude de nos assertions, s'il était nécessaire de faire un appel à la mémoire de ces Messieurs. — Les choses en étaient là lorsque M. Etelin se détermina à faire usage du magnétisme.

Précisons l'état du malade avant le traitement: fièvre et courbature continuelles; embarras à l'estomac accompagné d'oppressions, indigestions fréquentes, faiblesse extrême des yeux, douleur vive dans les reins et surtout dans l'articulation de la cuisse gauche. M. Etelin était dans cet état déplorable lorsqu'il commença à être magnétisé, le 1er septembre dernier. Les premières passes furent faites à grands courans. C'est toujours par là, selon nous, qu'on devrait débuter. Le genre d'action met tout d'abord en équilibre les forces de la nature, toujours prêtes à seconder les efforts de l'art et à rétablir l'har-

monie dans nos fonctions troublées. Après deux séances de ce genre, le magnétiseur concentra son action alternativement sur chacune des parties malades, telles que les yeux, l'estomac et la cuisse, au moyen d'insufflations pratiquées à travers une flanelle. Ces insufflations, soit qu'elles fussent ou non suivies de passes destinées à entraîner le mal, produisirent toujours le meilleur effet, et au bout de trois jours, la vue se fortifia au point que M. Etelin abandonna les conserves dont il ne pouvait se passer auparavant pour travailler.

Le magnétiseur, après avoir ainsi concentré son action sur les parties les plus douloureuses, ne laissa pas que d'agir sur tous les points du corps alternativement. Du reste, il fit très peu de passes à distance, mais beaucoup de frictions palmaires sur la poitrine, le dos, les reins, les bras et les jambes. Après quinze jours de ce traitement, l'estomac fonctionne beaucoup mieux et les forces reviennent. Huit jours plus tard, la maladie se concentre en une seule place, l'espace aponévrotique sous-jacent aux muscles droits abdominaux. La douleur qui existait à l'articulation de la cuisse disparut alors, et il fallut avoir recours à d'autres procédés plus actifs pour attaquer le mal dans son dernier retranchement. En effet, des passes dirigées sur l'estomac avec les doigts en pointe, soit à distance, soit par frictions, eurent le plus grand succès. Alors le mal se déplace et va se fixer

au côté gauche de l'abdomen, dans un espace circulaire du diamètre de 4 centimètres. C'était le trente-sixième jour du traitement. Enfin la douleur revient encore occuper la région qu'elle venait de quitter, mais plus faible que la première fois. Au bout de 4 jours, elle disparaît définitivement. M. Etelin éprouva alors un bien-être général. Malgré la guérison on continua de le magnétiser encore pendant quelque temps, mais sans qu'il ressentît aucune marque de sensibilité au magnétisme. Sa santé est aujourd'hui florissante.

Il est à remarquer que pendant le cours du traitement, la maladie, luttant contre les remèdes, ramenait de temps à autre des crises, des accès de fièvre de moins en moins forts, interrompus par des intervalles de santé qui faisaient croire à la guérison.

Il nous reste à peindre la joie de M. Etelin après le retour de la santé. C'était l'ivresse de cet homme, qui, dans les poésies de Delisle, sort des catacombes et croit assister au premier jour du monde. Lui aussi revoyait le soleil; le monde lui était rendu, à lui, pour qui, auparavant, chaque jour nouveau était une malédiction du ciel. C'est qu'aussi il avait osé se guérir contre les règles de la science médicale, et qu'il avait eu plus de foi dans la vérité que dans les arrêts de la médecine des médecins, laquelle l'avait condamné.

FRAGMENT INÉDIT

DE LA CORRESPONDANCE DU DOCTEUR FRAPART.

Tous nos lecteurs se rappellent sans doute certaine lettre du docteur Frapart à M. Amédée Dechambre, au sujet de mademoiselle Prudence, la somnambule de M. Laurent. Ils se rappellent également l'étrange interprétation que donnèrent alors à cette lettre quelques détracteurs passionnés du magnétisme. Au dire de ces Messieurs, le docteur Frapart, notre vieux pécheur, venait d'abjurer ouvertement ses vingt années d'erreurs. Le fait était consommé sans retour, et le docteur Frapart, glorieux transfuge, avait passé dans leur camp, avec armes et bagages, c'est-à-dire, avec son indépendance et son austère probité, avec sa verve sarcastique et son inflexible argumentation. *La Gazette Médicale, la Gazette des Hôpitaux, l'Examinateur Médical*, etc., chantèrent en chœur un *Te Deum* d'action de grâces. Le *pauvre fou* de magnétiseur, tout à coup transformé en héros, et porté sur le pavoi, sentit l'encens l'étouffer et les éloges l'assourdir. On en faisait un grand homme, un génie, un demi-dieu. Mais voilà que sous un pli de sa toge, on découvre la marrotte qu'il n'avait point jetée comme on le pensait, et aussitôt on brise en rougissant les statues qui déjà s'élevaient en son honneur.—Que voulez-

vous, mon cher Frapart. « Il n'y a qu'un pas du Capitole à la roche Tarpéienne » mais votre martyre, s'il avait lieu, serait encore votre plus beau triomphe.

En dissipant les soupçons des magnétiseurs, le fragment qu'on va lire nous servira de réponse définitive à toutes les insidieuses assertions de nos adversaires, sur le compte de notre ami, en attendant que les faits qu'on leur prépare les obligent à se rétracter (s'ils en ont le courage), sur le compte du magnétisme.

A MONSIEUR LAURENT, A CHALONS-SUR-SAÔNE.

Paris, 25 *novembre* 1841.

Monsieur,

J'ai beau me creuser la tête, je ne comprends pas l'importance qu'on attache à ma lettre du mois de septembre dernier : Les uns y voient ce qui n'y est pas, et les autres n'y voient pas ce qui s'y trouve. Il m'est toutefois impossible de parer à cet inconvénient, car je ne suis pas maître des interprétations que chacun peut donner à mes écrits ; tout ce que je puis faire quand je parle, c'est de parler clairement, et nul encore ne m'a reproché le défaut contraire. Quoi qu'il en soit, puisque vous prétendez que ma lettre à M. Peisse a porté une atteinte profonde à votre honneur et au magnétisme, je vais m'expliquer ité-

rativement de manière à prouver que telle n'a pas été mon intention.—Je ne me joue ni des choses, ni des hommes, ni du magnétisme, ni de vous.—Voici donc ma pensée :

Comme moyen sérieux d'expérimentation, je crois *aujourd'hui* que le masque d'argile que j'ai employé sur Prudence ne vaut rien ; mais je n'en suis pas moins fermement persuadé que Prudence y voyait au travers l'épaisseur de l'argile, et non pas à travers les fentes qui pouvaient s'y former. Je persiste dans cette opinion, parce qu'à chaque instant je réparais l'argile ; parce que trois fois Prudence a lu devant moi avec un masque de plomb, et surtout parce que depuis nombre d'années j'ai produit des phénomènes bien plus extraordinaires, bien plus importans, bien plus incontestables que celui-là.

Du reste, ce que je pense du masque d'argile je le pense et le dis *aujourd'hui* de tout autre masque qui n'envelopperait pas ENTIÈREMENT la moitié antérieure de la tête, —du sinciput au cou, puis d'une oreille à l'autre, — et qui ne serait pas construit de telle sorte qu'appliqué sur tous les visages, personne n'y vît, même en faisant des grimaces exagérées.

Quant à vous, Monsieur Laurent, — abstraction faite de votre négligence qui m'a si souvent irrité et vous a poussé sous mon laminoir,—je reconnais que dans nos rapports j'ai constamment eu à me louer de vous; que dans nos expérimentations vous avez tou-

jours souscrit à mes exigences, et que dans aucun cas je n'ai jamais pu saisir la plus petite occasion de suspecter votre bonne foi.

Voilà, Monsieur Laurent, la réparation catégorique que je vous offre parce que vous la méritez, et que je vous dénierais si vous ne la méritiez pas. Faites-en ce que vous voudrez.

Maintenant, Monsieur, pour vous démontrer que ma lettre du mois de septembre ne renferme pas ce que médecins et magnétiseurs y ont vu, je vous l'envoie accompagnée des commentaires qu'à l'époque de sa publication j'avais adressés à M. Bazille.

» *A Monsieur* BAZILLE, *à Courquetaine.*

» 18 septembre 1841.

» Mon bon ami,

» Avant-hier, j'apprends par les journaux que messieurs Peisse et Dechambre, — qui dernièrement assistaient à nos soirées magnétiques, — ont répété les expériences de M. Laurent, et croient que *la vision peut s'exercer, chez des sujets non magnétisés et éveillés, à travers un emplâtre de taffetas, un masque d'argile et un bandeau superposés, quelqu'exacte que paraisse au-dehors l'application de l'appareil.*

» Bien que je ne m'attendisse pas à ce coup, et malgré la surprise extrême que j'éprouve en le rece-

vant, — comme je connais le bon sens et la loyauté de ceux qui me le portent, — sans retard j'expérimente sur moi, et j'arrive à des données imprévues qui confirment celles de ces Messieurs. Le lendemain j'écris à chacun d'eux :

« 17 septembre 1841.

» Monsieur,

» En arrivant hier de la campagne où j'étais allé
» prendre quelques jours de repos, j'ai lu, — dans
» votre dernier feuilleton sur le magnétisme, — le
» récit des expériences que vous avez faites pour ju-
» ger la valeur réelle du taffetas, de l'argile et de la
» bande, comme moyens de forcer les yeux à rester
» clos. Ce récit m'a paru tellement empreint de net-
» teté, de modération et de bonne foi, que le soir
» même, — en compagnie des docteurs Amédée La-
» tour et Douillet, — j'ai répété ces expériences. Or,
» attendu que je ne veux pas que vous ayez long-
» temps raison contre moi et sans moi, je viens pu-
» bliquement confesser ce que nous avons obtenu. —
» Ce n'est ni mon opinion, ni mon amour-propre
» qu'il s'agit de faire triompher, mais la vérité ; et
» pour atteindre ce but, on me rencontrera toujours
» prêt à marcher en arrière aussi vite qu'en avant. —
» Voici ce qui s'est passé :

» Après nous être successivement et réciproque-
» ment appliqué le taffetas, l'argile et la bande....,

» au bout d'un quart-d'heure environ *nous y avons* » *vu*. Pour moi, je vais vous raconter comment je » suis parvenu à ce résultat :

» Tout en laissant les muscles de mon visage dans » l'immobilité, j'imprimais à mes paupières supé- » rieures et à mes globes occulaires un mouvement » continuel, propre à écarter l'argile, c'est-à-dire, à » la comprimer de dedans en dehors et à former à mes » yeux une espèce de loge dans laquelle ils pussent » agir. Aussi, après dix minutes de cette manœuvre, » mon œil droit s'ouvrait-il *en entier*, puis plus » tard mon œil gauche.

» Cependant, je n'avais encore accompli que la » moitié de la besogne, car la couche d'argile était » si épaisse que la plus profonde obscurité continuait » à régner autour de moi ; j'étais à cent pieds sous » terre ! mais pour qu'un rayon lumineux me par- » vînt, deux expédiens se présentaient : attendre » que l'argile, en se desséchant, se crevassât ; ou » amener promptement des crevasses par quelques » contractions. J'ai attendu, des crevasses se sont » formées, et j'ai vu, parfaitement vu...., sans que » les spectateurs pussent toujours désigner l'endroit » par lequel je voyais.

» Tels sont, Monsieur, les faits principaux que » d'ailleurs je vais formuler d'une manière générale :

» Le taffetas, qui demeure sans cesse mouillé, ne

» contraint pas du tout les paupières supérieures à
» rester abaissées.

» L'argile peut se refouler et laisser les yeux libres.

» Au bout d'un certain temps l'argile se fend çà
» et là et permet de voir.

» La vision peut avoir lieu de côté, en bas, et de
» face; jamais en haut...., du moins lorsque le bord
» supérieur de la bande presse l'arcade sourcilière.

» Enfin, les observateurs *ne peuvent pas cons-*
» *tamment* reconnaître le point par lequel la vision
» s'opère.

» CONCLUSION. Le masque d'argile que j'ai em-
» ployé sur Prudence ne vaut rien, *parce qu'il a be-*
» *soin d'être à chaque instant réparé, et qu'il peut*
» *ne pas toujours l'être exactement;* — partant les
» expériences que nous avons faites sur cette jeune
» fille *avec ce masque* ne prouvent rien.

« Voilà, Monsieur, ce que ma conscience me dicte
» de vous écrire. Ainsi, au revoir, à une autre épo-
» que et sur un autre terrain, car je crois posséder
» des faits irréfragables : J'ai vu Prudence lire avec
» un masque de plomb qui, — s'adaptant à la face,
» et n'ayant que deux petites ouvertures aux narines
» ou une seule fente à la bouche, — s'étendait de la
» racine des cheveux jusqu'au cou et d'une tempe à
» l'autre. Ce masque avait-il une fissure impercep-
» tible? Je ne le crois pas; le temps nous l'appren-
» dra peut-être.

» Au surplus, quoique je sache à présent, qu'é-
» veillé, on peut y voir à travers un masque qui
» paraît offrir, au premier aspect, toutes les garan-
» ties désirables, je me garde d'en tirer l'induction
» que Prudence n'était pas endormie, ni que son
» masque était mal appliqué; seulement je dis, —
» *et je le dis bien haut,* — que cela pouvait être.

» Dans tous les cas, si cette jeune personne m'a
» trompé, — ce qui ne serait point un miracle, —
» je lui tresserai une couronne de roses; mais si
» M. Laurent est son compère, il aura une couronne
» d'épines! et je la lui enfoncerai jusqu'à la pulpe
» cérébrale...., pour servir d'exemple aux magné-
» tiseurs à venir.

» Agréez, Monsieur, l'hommage de ma considé-
» ration distinguée,

» FRAPART, D. M. P. »

» Vous savez, mon cher Bazille, qu'ordinairement, après une bataille, on chante un *Te Deum* dans le camp des vaincus aussi bien que dans celui des vainqueurs? Ce n'est point ma tactique : moi, je préfère tout dire et le dire vite, car souvent une brusque franchise fait plus et mieux que toutes les finasseries du monde. D'ailleurs, quoi qu'il advienne, je ne tomberai jamais que sur mes pieds, parce que n'étant pas l'homme du magnétisme, mais du vrai, je donnerai toujours raison à ce qui me paraîtra rai-

sonnable. — C'est à cette seule condition qu'est attachée la force.

» Je sais que dans l'occurrence on m'accusera de palinodie ou d'erreur!.... aux uns je répliquerai : *naguère* je croyais que des yeux lutés avec de la terre glaise ne pouvaient s'ouvrir entièrement, et qu'il était toujours facile de préserver cette terre de fissures...., je l'affirmais ! *actuellement* que j'ai observé le contraire..., je me rétracte. — Dans le langage des honnêtes gens, est-ce là ce qu'on nomme de la palinodie ?

» Quant à ceux qui me taxeront d'erreur, je n'ai qu'un mot à répondre : *je ne suis point infaillible!* — Qu'on me trouve quelque chose de plus simple et de plus désarmant à dire, je le dirai.

» Néanmoins, tout en faisant de larges concessions à mes adversaires, je ne reconnais pas que Prudence y voit par des crevasses ; je me contente de convenir que *cela peut être*, et j'ajoute que je croirais que *cela doit être*, si je n'eusse pas vu cette fille lire au travers d'un masque métallique; mais je ne dirai point que *cela est*.... avant d'en avoir acquis la certitude. — Mon opinion ne fléchit que devant l'évidence.

» Adieu,

» FRAPART, D. M. P. »

Eh bien ! monsieur Laurent, trouvez-vous que je fasse suffisamment de réserves ?... Ne vous inquiétez donc pas, et soyez sûr que ma lettre, — qui a tant terrifié les magnétiseurs ! — tournera plus tard au profit du magnétisme. Mais il faut savoir attendre! — L'homme qui aspire à fonder quelque chose de durable, doit sacrifier parfois le présent à l'avenir.

Votre obéissant serviteur,

FRAPART, D. M. P.

P. S. D'après vos promesses, je compte sur votre retour à Paris, du 15 au 20 janvier.

MALADIE SINGULIÈRE.

Le 4 décembre dernier, je fus consulté par un jeune négociant de la place des Victoires, subitement atteint d'une affection vraiment étrange, mais dont la gravité fût loin de me sembler telle qu'on l'avait soupçonnée d'abord. Dans la matinée du 3, M. C***, après s'être appliqué pendant quelques heures à des travaux de comptabilité, devint tout à coup insensible à toute espèce de contact, et demeura dans cet état jusque vers la fin du jour.

A dix heures du matin, le coude appuyé sur son bureau, M. C*** veut reposer son front sur sa main, mais sa main qui touche son front ne le sent plus, et il lui semble, en supportant sa tête, que c'est d'un poids étranger à son être que son bras est chargé. Cette bizarre circonstance ne manque pas de l'effrayer. Il se touche vivement la main, et la sensation confuse qu'il ressent à ce contact ne se produit plus quelques minutes plus tard. La peau de son cou, de sa poitrine, et de ses membres inférieurs est également paralysée. Cependant, il se lève, il marche, il s'agite : la parole est aussi libre que l'ouïe, la vue et la pensée; mais bien certainement il a perdu le sens du tact. A quelle cause organique attribuer cet accident, et combien de temps doit-il durer? Convenons qu'il y avait dans ce phénomène de quoi

faire chanceler l'esprit le plus résolu. — On court chercher des médecins; mais en attendant leur arrivée, M. C*** se fait frictionner, puis bientôt frapper violemment toutes les parties du corps, dans l'espoir d'y rappeler la sensibilité. Mais ces coups n'atteignent qu'une statue; car, bien qu'ils soient assez rudement assénés pour laisser après eux de larges ecchymoses qui subsistent encore aujourd'hui, le malade se plaint de n'en rien sentir, et excite ses garçons de magasin à le frapper plus fort, quand déjà les pauvres gens n'en peuvent plus, et sont aussi exténués de fatigue que de stupéfaction. Cependant un médecin arrive, qui prescrit une saignée, puis un autre qui prescrit des sangsues. On eut le bon esprit de ne rien faire de leurs ordonnances, et l'état normal se rétablit de lui-même sur les six heures du soir. Néanmoins, comme le lendemain matin il y eut une nouvelle atteinte, mais beaucoup moins complète que celle de la veille, ce fut alors que M. C*** me fit appeler. — Repos d'esprit, quelques bains chauds, puis une demi-douzaine de bains russes pour exciter la peau; voilà tout ce que je conseillai, et les symptômes jusqu'à présent ne se sont pas reproduits.

Il nous reste à nous demander à présent le nom qu'il faudra donner à la maladie de M. C***. En vérité je l'ignore, et à dire le vrai, je m'en inquiète peu; mais ce qui est pour moi d'un haut intérêt, c'est le rapport qui existe évidemment entre le fait que

nous venons de décrire, et d'autres faits analogues depuis longtemps connus. Mais pour mieux faire saisir ce rapport, il nous importe, en premier lieu, d'établir quelques données sur la constitution morale et physique de notre sujet. M. C***, est jeune, fort, intelligent, mais, en même temps, d'une excessive impressionnabilité morale. En un mot, il a l'esprit faible, au moins sous certains rapports, et il ne s'en défend pas. Mais cette faiblesse d'esprit n'a sa source que dans une extrême sensibilité ; dans cette sensibilité qui fait les âmes tendres et les poètes, mais qui parfois aussi conduit à la démence; je dirai plus, il n'y a quelquefois qu'un pas entre la sublime exaltation d'un poète et la folie : l'exemple du Tasse est là pour me servir de preuve. Mais la folie ne consiste-t-elle point dans une surexcitation totale ou partielle du cerveau, dont les actes simplement exagérés, dans le principe, finissent par se désordonner? Or, l'étude des faits magnétiques et de certains faits pathologiques dont nous allons dire un mot, nous prouvent que la cuncentration de la vie au cerveau, qui dans certains cas constitue le somnambulisme lucide, dans d'autres l'aliénation mentale, ne s'opère qu'au détriment de la vitalité organique.

Il est donc pour nous hors de doute qu'une surexcitation intellectuelle avait seule conduit M. C*** à l'état dans lequel nous l'avons vu.

L'aliénation mentale serait très probablement la

conséquence d'une pareille surexcitation suffisamment prolongée ; mais alors aussi la paralysie de la peau passerait à l'état chronique. C'est justement ce qui avait eu lieu dans les cas rapportés par MM. Bayle, Calmeil, Rostan, Lallemand, Parchappe, etc., de même que dans ceux qui viennent tout récemment de servir de base à un intéressant mémoire de M. le docteur Rodrigues, agrégé de la faculté de Montpellier. Enfin, c'est encore ce qui avait lieu chez d'autres fous célèbres que certains modernes ont pris pour des somnambules : j'entends parler des convulsionnaires de Saint-Médard (1).

(1) Le fanatisme religieux est une espèce d'aliénation mentale qui paraît se reproduire *épidémiquement* d'intervalle en intervalle. (Andral, *Cours de Pathologie.*)

CHRONIQUE.

Ce n'est pas sans quelque surprise que nous avons lu dans l'*Examinateur Médical* du 20 octobre, la relation d'expériences magnétiques auxquelles nous avons assisté, MM. Dechambre, Mercier et moi, sur l'invitation de M. le docteur Bourdin. Le sujet de ces expériences était une jeune dame de la rue de la Verrerie, soignée depuis une huitaine de jours par MM. les docteurs Trèves et Bourdin, pour de violentes attaques d'hystérie, qui résistaient opiniâtrément à tous les moyens ordinaires. Ce fut sur mon avis que cette malade fut soumise au magnétisme : elle devint somnambule sous l'influence des passes de M. Bourdin, et présenta, dès la première séance, quelques phénomènes des plus remarquables (1). Entre autres, elle percevait si bien toutes les sensations éprouvées par son magnétiseur, qu'alors qu'on passait légèrement les barbes d'une plume sur les lèvres de celui-ci, la malade s'agitait avec impatience, en déclarant qu'on lui chatouillait les lèvres. La même expérience réussit le surlendemain, *d'une chambre à une autre*, en présence des mêmes té-

(1) Cette dame, en somnambulisme, avait les yeux ou verts et doués de tout leur éclat. On verra, d'ailleurs, l'histoire de sa maladie dans le Mémoire de M. Bourdin, que nous avons pris l'engagement de publier.

moins ; mais lorsqu'on voulut magnétiser madame C***, devant MM. Dechambre et Mercier, la répugnance invincible que lui causa l'idée d'être montrée en spectacle, la troubla tellement qu'elle ne s'endormit que d'une manière incomplète, et que son magnétiseur n'en put rien tirer. — Ce fut donc cette dernière circonstance qui servit de texte au feuilleton de M. Dechambre, lequel, oubliant sans doute qu'il n'avait été convié par M. Bourdin qu'à titre de médecin et nullement de journaliste, ne s'aperçut point qu'en l'écrivant il commettait une indiscrétion. Au reste, sa relation est fort habilement tracée: libre de toute réflexion qui aurait pu donner à l'auteur un air de partialité, elle renferme quatre rôles bien distincts, à savoir : un rôle de fou, qui est le mien ; un rôle de niais, qui est celui de M. Bourdin ; un rôle de..... tout ce que l'on voudra, qui est celui de la malade ; enfin un rôle d'honnête homme, d'homme d'esprit, d'observateur, etc., etc., qui appartient de droit à M. le journaliste. — Ah çà ! Mais, dira-t-on, quel homme au résumé est-ce donc que ce M. Dechambre? A cela moi je répondrai : M. Amédée Dechambre est un des plus charmans écrivains de la presse médicale, mais la première fois que je le rencontrerai je veux lui demander la permission d'explorer son crâne, afin de *savoir* si l'on y rencontre les bosses de la *consciencciosité*.

Imprimerie de P. Baudouin, r. des Boucheries-S.-Germ., 38.

A MES LECTEURS.

Je le dis avec plaisir mais sans vanité : mes *Transactions* ont obtenu un succès auquel j'étais loin de m'attendre. Pour preuve de la sensation qu'elles ont produit dans le monde littéraire, je me contente de mentionner la reproduction de plusieurs de mes articles dans une multitude de feuilles périodiques, au nombre desquelles, sans compter plus de vingt journaux de province, je puis citer l'*Écho français*, *le Voleur*, *l'Hygie*, *le National*, etc. Si donc, je demande à mes lecteurs la permission de suspendre cette publication pendant quelques mois et peut-être pendant une année entière, je ne crains point que l'on donne à cette interruption une autre explication que celle que j'en vais donner. — Atteint depuis assez longtemps d'une légère affection intestinale, cette maladie, malgré son peu de gravité, ne laisse pas que d'agir péniblement sur mon organisation cérébrale. Dans ce moment surtout j'éprouve malgré moi, un dégoût insurmontable pour toute espèce de travail intellectuel, et je craindrais en continuant d'écrire dans une pareille disposition d'esprit, de compromettre à la fois et ma santé et la cause sacrée dont j'ai entrepris la défense. Que nos détracteurs interprètent comme ils l'entendront le repos que je

réclame, je me connais assez de partisans pour n'avoir point à m'inquiéter de leurs clameurs.—Au reste je ne serais point fâché, avant de poursuivre l'œuvre que j'ai commencée, de pouvoir me livrer à de nouvelles recherches expérimentales et bibliographiques. Les magnétiseurs en général, se hâtent trop d'écrire. Entraînés par un enthousiasme naturel lorsqu'ils viennent à découvrir la vérité, ils s'imaginent incontinent qu'ils vont associer tout l'univers à leurs convictions en proclamant ce qu'ils ont vu. Hélas! j'en ai fait la triste expérience: une déception cruelle ne tarde point à leur révéler le côté faible de l'esprit humain; l'incrédulité accueille avec de sottes railleries, quelquefois avec de noires méchancetés, les loyales et généreuses expensions de leur conscience. — D'un autre côté, les écrits trop hâtifs sont entachés d'un vice inévitable. Lorsqu'ils ne sont pas absolument nuls et vides, ils sont superficiels et n'apprennent rien de nouveau. Bien plus, ces sortes d'ouvrages (et malheureusement il en existe une multitude) par cela même qu'ils ne dépassent jamais l'épiderme de la science, ont tous entre eux une ressemblance dont la monotonie fatigue ceux qui les lisent, et fait croire aux hommes de bonne foi qu'il n'y a rien en magnétisme au-delà de ce qu'ils renferment.

Quant à moi, j'ai trop vivement été frappé du défaut commun à la plupart des apôtres de la nou-

velle doctrine, pour que je n'emploie pas toutes mes forces à l'éviter. — Je veux donc désormais, je le répète, méditer suffisamment avant de rien écrire, et si mes publications à l'avenir ne satisfont point aux exigences de mes lecteurs, au moins ce ne sera pas ma faute.

A. T.

UNE SOMNAMBULE MACONNAISE.

Je ne dirai pas : Croyez parce que j'ai vu, mais voyez si vous voulez croire.
Qu'en dira l'Académie ?

Le zoomagnétisme marche à pas de géant, appuyé d'un côté sur l'industrialisme qui l'exploite, de l'autre sur des observateurs consciencieux et éclairés qui ont le courage de publier ce qu'ils ont vu, au risque de passer pour des dupes ou des visionnaires. L'existence du magnétisme animal n'est plus contestée que par les ignorans ou les gens de mauvaise foi. Le sommeil forcé qu'il détermine est généralement admis ; ce qui semble encore douteux, c'est la série de ces phénomènes anormaux, tellement merveilleux, que celui qui les fait naître hésite à les admettre.

Je confesserai que pour croire à cette obéissance passive du magnétisé à son magnétiseur, obéissance qui fait supposer une union intime de la pensée de l'un avec la pensée de l'autre; que pour croire à la vision sans le secours des yeux, ou à l'intuition qui est une espèce de puissance divinatrice, il faut avoir obtenu soi-même ces effets phénoménaux qui dépassent la portée de l'esprit humain ; mais aussi j'admets qu'aussitôt que la conviction est bien établie, il y a lâcheté

à ne pas braver l'opinion publique, qui se plaît à déverser l'ironie et le ridicule sur les propagateurs de toute idée nouvelle, de tout système qui n'est pas consacré par le temps.

Dans un premier article sur le zoomagnétisme, j'ai fait l'aveu de ma primitive incrédulité et des quolibets dont, à l'imitation de la foule, j'avais accablé magnétiseurs et magnétisés. J'ai reconnu mon erreur après avoir assisté aux séances publiques et particulières de Mlle Prudence, et surtout après avoir obtenu moi-même des effets surprenans. Afin de réparer mes torts, j'ai publié, dans le *Journal de Saône et Loire*, deux articles qui m'ont valu, de la part de quelques uns de mes confrères, le reproche d'appuyer de mon titre de docteur le *charlatanisme d'un industriel*; mes deux articles m'ont aussi valu des lettres anonymes et d'autres (parmi ces dernières, une signée *G. Mathey* et timbrée de Chalon), par lesquelles le magnétisme et ses prôneurs étaient habillés de main de maître. Reproches, lettres anonymes et lettres signées ne firent que m'encourager à continuer mes essais avec la ferme intention de découvrir la vérité.

J'avouerai qu'un doute involontaire plana sur mes nouvelles croyances tant que je ne pus obtenir, par moi-même, ce qui m'avait tant étonné dans les Calixte, les Pigeaire, les Prudence. Je demandais une somnambule lucide à toutes les jeunes filles nerveuses et souffreteuses qui voulaient bien, dans l'espoir d'une

guérison, se soumettre à mes expériences magnétiques. Je trouvais facilement des dormeuses parlant dans le sommeil et devenant insensibles à la douleur; mais je ne rencontrais pas cette somnambule de mes rêves, s'identifiant avec moi, obéissant à mes plus secrets désirs, à mes moindres volontés, sans que désirs et volontés fussent exprimés autrement que par ma pensée. Je cherchais vainement cette somnambule voyant sans le secours des yeux, trouvant à l'eau pure le goût qu'il plaît au magnétiseur de lui donner *mentalement*, devinant ce qui se passe à des distances très éloignées, découvrant dans le corps humain les lésions les plus cachées, enfin présentant ces phénomènes si surnaturels qu'ils épouvantent celui même qui les détermine. Mon scepticisme ne cédait qu'en partie aux expériences remarquables de Prudence, lorsque, tout à coup, j'ai trouvé le trésor que je cherchais. J'ai rencontré une somnambule parfaitement lucide et plus surprenante encore que celle qui m'avait tant étonné, et alors je me suis reproché d'avoir mis un seul instant en suspicion la bonne foi de l'intéressante et simple fille, et celle de M. Laurent, son magnétiseur. Aussi je saisis avec plaisir cette occasion de leur rendre pleine et entière justice, car j'obtiens journellement plus qu'ils n'ont montré.

Voici comment j'ai fait ma précieuse découverte :

Je donnais, depuis plusieurs mois, des soins à une

jeune fille de 24 ans, brune, bien constituée, atteinte d'une gastralgie tellement violente que plusieurs fois je passais la nuit auprès d'elle, lui prodiguant les soins les plus empressés sans parvenir à la soulager. Dans sa dernière crise, je lui administrai 5 centigrammes d'extrait gommeux d'opium, et, sous l'influence de cette médication, tous les symptômes du somnambulisme naturel se montrèrent. Elle parla d'une foule de choses incohérentes, répondit cependant sensément à toutes les questions qui lui furent adressées, se leva, chantant, riant et pleurant alternativement, d'après les pensées qui se succédaient dans son esprit. Quelques vomissemens survinrent et tous ces symptômes disparurent, après m'avoir confirmé dans l'opinion que la malade serait magnétisable. Deux jours après, Mlle Marguerite allait beaucoup mieux, et, dans une de mes visites, je parlai de magnétisme à plusieurs de ses amies qui l'entouraient; l'une d'elles, très curieuse d'en connaître les effets, consentit à se soumettre à un essai, et je me mis de suite à l'œuvre. La convalescente était placée à une petite distance, et tandis que je magnétisais la curieuse, ce fut la malade qui s'endormit. Je ne doutai plus de l'impressionnabilité de la dormeuse et je la magnétisai sérieusement.

Dès la première séance, je la plongeai, en moins de huit minutes, dans le sommeil magnétique le plus complet, et j'en observai les effets les plus merveil-

leux. — L'avare qui retrouve son trésor qu'une main avide lui avait dérobé n'éprouve pas un saisissement plus heureux que celui que je ressentis lorsque, formulant en moi cette pensée : que votre main droite, placée sur vos genoux, se lève et se porte à la tête, je vis cette main, docile à ma pensée, obéir à mon désir. Je fus bien agréablement surpris lorsque je vis ma somnambule, sous l'influence du sommeil de plomb qui semblait la clouer sur son fauteuil, s'animer, se lever et venir en chancelant jusqu'à moi, parce que telle était ma volonté. Je passai de surprise en surprise, à mesure que je tentai de nouvelles expériences. L'ayant priée de chanter, elle chanta. Je l'arrêtai *mentalement* au milieu d'un couplet, et ce fut en vain que les personnes présentes l'engagèrent à continuer ; elle ne le fit que lorsque je formulai cette pensée : Vous pouvez continuer. J'étais dans le ravissement. — Je lui demandai si elle voyait ; elle me répondit, presque fâchée : Je ne suis pas aveugle que je sache ; et pour prouver sa lucidité, malgré le mouchoir épais dont j'avais couvert ses yeux, elle indiqua les places occupées par les personnes qui se trouvaient dans l'appartement. Je lui fis jouer une partie d'écarté qu'elle exécuta beaucoup plus habilement que Prudence. — Je n'avais qu'à vouloir pour être obéi, et obtenir les effets les plus surprenans.

Retraçons ici les principales facultés magnétiques que présente Mlle Marguerite. Elle est plongée dans

le sommeil à quelque heure que ce soit de la journée, et un aussi grand nombre de fois que je le désire, sans attouchement, sans *passes*, à dix et vingt pas de distance, même d'un appartement à un autre, par la seule influence de ma volonté, et en moins de dix minutes.

Elle est si éminemment magnétisable, que ses amies abusaient de sa complaisance pour l'endormir et lui adresser mille questions de jeunes filles curieuses de lire dans l'avenir. J'ai *voulu* que ma somnambule ne pût être magnétisée que par moi, et ces demoiselles, qui mettaient en doute l'influence de ma volonté, firent à mon insu de très longs et de très vains efforts pour recouvrer leur primitive puissance. Mon pouvoir est resté supérieur.

Pendant le sommeil magnétique, l'insensibilité devient telle chez Mlle Marguerite qu'on peut lui placer un flacon d'alcali volatil sous le nez, la pincer jusqu'à l'ecchymose, enfoncer des épingles sous ses ongles, —expériences que j'ai faites en présence de plusieurs de mes confrères de Mâcon, sans qu'elle en témoignât la moindre sensation.

Elle porte un bras à sa tête ou à ses pieds, soulève la jambe droite ou la jambe gauche, se lève, marche, s'arrête et tombe d'après les ordres que je lui intime mentalement.

Fatiguée par un hoquet qui paraît avec le sommeil et disparaît au réveil, elle demande parfois un peu

d'eau. — Cette eau lui étant présentée, je la transforme instantanément en vin ou en vinaigre, si une des personnes présentes m'a indiqué ce genre de transformation. Cette même eau, qu'elle aura rejetée en disant : « Vous me donnez du vinaigre ! » se changera en lait, en eau sucrée, en éther, etc., etc., d'après mon désir.

La vision à travers les corps opaques est portée chez Mlle Marguerite à un degré de supériorité remarquable. — Jouant à l'écarté les yeux parfaitement clos, elle ne s'amuse pas à prendre une carte et à l'étudier pour la désigner ; elle joue sans fixer son jeu, voit même celui de son adversaire, et, si elle se trompe, répare aussitôt son erreur.

Elle reconnaît ou dépeint de la manière la plus exacte les personnes qui entrent dans sa chambre, étant cependant placée de manière à ne pouvoir les distinguer dans le cas même où elle se serait réveillée.

Les pouces d'un incrédule placés sur ses paupières, elle désigne le plus grand nombre des objets qu'on lui présente.

Elle indique ce que renferme une boîte, et voici comment elle prouva sa lucidité à la première épreuve : Une personne lui présenta un carton renfermant des dragées. — La somnambule les reconnut et indiqua que ces dragées étaient blanches, et que, parmi elles, s'en trouvaient quelques unes roses. — Il y en a de

toutes couleurs, prétendit celle qui cherchait à la tromper. — Je n'en vois que des blanches et des roses, affirma la somnambule ; et, en effet, la boîte renfermait ces deux couleurs.

Elle distingue *parfois* ce qui se passe à des distances très éloignées, et chaque fois que j'ai pu vérifier l'exactitude de ses assertions, j'ai reconnu qu'elle avait dit vrai, et j'ai compris la seconde vue dont sont doués quelques Ecossais.

Mise en rapport avec un malade elle en ressent pour ainsi dire les douleurs et indique son affection avec une exactitude qui n'a pas encore fait défaut. Je lui ai présenté vingt malades, et jamais elle n'a donné à l'un une douleur qu'il n'avait pas ou omis une souffrance qu'il éprouvait. — Elle prononce avec une précision telle, que ce n'est pas, sans inconvénient que les personnes gravement affectées peuvent lui adresser des questions pressantes. Elle prononce un arrêt sans précaution oratoire. — Jusqu'à quel point l'arrêt est-il sans appel ? c'est ce que l'observation m'apprendra bientôt.

Enfin, Mlle Marguerite est le phénomène le plus extraordinaire et le plus intéressant qui puisse frapper l'esprit humain.

Je vois sourire les sceptiques à l'annonce de tant de merveilles !... Le docteur est un visionnaire, un halluciné, s'il n'est pas un fou, disent les uns. — Le docteur est la dupe de quelques supercheries, s'il n'a

pas voulu faire un feuilleton amusant, pensent les plus honnêtes. — Ils peuvent rire, les incrédules. — Je ne saurais le trouver mauvais, — car j'ai, comme eux, beaucoup ri avant d'avoir vu et expérimenté. Mais aussitôt que la lumière est venue m'éclairer, je n'ai pas fermé les yeux, et il a bien fallu me rendre à l'évidence.

Je n'ai pas apporté à la recherche du vrai la mauvaise foi de certains savans attrabilaires et l'obstination ridicule de l'Académie royale de médecine, qui refuse de voir. O docte assemblée! tu as beau nier qu'il fait jour; — *Sol lucet.* — Que ne puis-je donc prendre séparément chacun de tes membres et le mettre en présence de ma somnambule! Si, après avoir expérimenté, l'académicien, — fût-il *Dubois*, qui fit tant d'incrédules(1), — osait dénier l'existence du magnétisme et de ses phénomènes miraculeux, je dirais : L'Académie est une fâcheuse institution, puisqu'elle profite de l'autorité de son nom pour arrêter le progrès. — Je ne désespérerais cependant pas du triomphe du magnétisme, parce que, malgré les incrédules et les académiciens, ce triomphe est assuré.

Dans un prochain article, je ne chercherai pas à

(1) M. Dubois (d'Amiens), dans un rapport à l'Académie sur la somnambule du docteur Berna, a cru tuer le magnétisme et n'a tué que sa réputation d'homme judicieux et observateur.

déchirer le voile qui cache tant de mystères. Ces mystères seront impénétrables tant que des savans n'auront pas fait du magnétisme une étude spéciale, tant qu'il ne sera pas professé comme une science nouvelle. Je raconterai simplement les hauts faits et les méfaits de ma somnambule, que je tiens à la disposition de tous les médecins qui désireront s'éclairer. J'examinerai si, dans le sommeil magnétique, il est possible à quelques somnambules privilégiées de prédire des effets futurs, dont les causes n'existent pas encore, ou, si vous préférez, s'il est possible de lire dans l'avenir. J'avoue mon scepticisme à cet égard. Je ne crois pas cette faculté possible, quoiqu'en disent certains enthousiastes, et malgré plusieurs exemples frappans de prévision de Mlle Marguerite, prévision constatée par un grand nombre de personnes. Eh bien ! ma somnambule me fournirait dix exemples semblables que je n'admettrais pas son infaillibilité en fait de prophéties, parce que je ne puis admettre qu'il soit donné à un mortel de prévoir l'avenir..... et cependant, que de choses dans le magnétisme sont non moins étonnantes, non moins incompréhensibles, et pourtant irrécusables !

Ne voulant pas faire du magnétisme une industrie spéciale, je l'examinerai consciencieusement, sans engouement et sans prévention ; je noterai très exactement tout ce que j'observerai, et je ne balancerai pas à rendre publiques mes observations sur les in-

conveniens et les avantages qu'il peut présenter.

Les inconvéniens, je n'en doute pas, seront grands; mais les avantages seront immenses, si, comme on l'affirme et je crois l'avoir observé, le magnétisme est appelé à éclairer sur le diagnostic des maladies. Si une somnambule voit les organes du corps humain, en distingue les lésions, jugez quel secours l'art de guérir en pourra tirer! Si, comme il est bien établi, le magnétisme amène l'insensibilité complète, de quelle ressource ne sera-t-il pas dans un grand nombre d'opérations chirurgicales qui se pratiqueront sans causer la moindre douleur, ainsi que l'a observé le professeur Cloquet, qui amputa un sein cancéreux à l'insu de la malade!

Le zoomagnétisme, bien dirigé, est appelé à jouer un rôle immense et sublime dans le monde, a dit Fourier, et je m'incline volontiers devant cette prédiction d'un des plus grands génies des temps modernes.

P.-C. Ordinaire, D.-M.

(*Extrait du journal de Saône et Loire*).

BIBLIOGRAPHIE.

DES FONCTIONS ET DES MALADIES NERVEUSES

Dans leurs rapports avec l'éducation sociale et privée, morale et physique. — Essai d'un nouveau système de recherches physiologiques et pathologiques, sur les rapports du physique et du moral. — Par M. le docteur Cerise.

1 vol. in-8. — Prix : 7 fr.

Chez Germer Baillière, rue de l'École-de-Médecine, 17.

Demander à la psychologie et à la physiologie des notions les plus exactes, établir avec rigueur une coordination entre ces deux ordres de notions; arriver ainsi à la connaissance la plus complète de l'homme, tels sont les principes, la méthode et le but de M. Cerise. — Son ouvrage commence par un chapitre dans lequel il établit la relation forcée, selon lui, qui existe entre les phénomènes de la vie organique et animale, et les enseignemens se traduisant par le langage écrit ou parlé. Puis, partant de ce principe de liaison intime, comme base, il examine les lois physiologiques auxquelles sont soumises et l'éducation physique et l'éducation morale : l'interprétation de leur intervention est faite selon des vues profondes. — Viennent ensuite deux chapitres, complément de celui-ci, et consacrés à l'étude des

troubles de la vie organique et de la vie animale, troubles occasionnés par une mauvaise direction de l'éducation. M. Cerise, pour mettre de l'ordre dans l'exposition de ce travail, a mis en relief la loi *d'un but d'activité* autour duquel se groupent tous les enseignemens sociaux, politiques, religieux, philosophiques, etc., et qu'il a cru pouvoir réduire à trois : 1° Les enseignemens matérialistes qui convient l'homme aux jouissances matérielles; 2° les enseignemens du panthéisme mystique qui arrachent l'homme à la terre en lui offrant des jouissances ineffables dans la possession de Dieu, mais jouissances frappées au sceau d'un égoïsme profond ; 3° les enseignemens spiritualistes qui invitent l'homme à une œuvre sociale, exigeant un concours désintéressé ; enseignement se résumant dans une loi, « aimez-vous comme des frères; » dans un seul mot, la charité ; mot sublime qui appartient tout entier au christianisme. Cela posé, l'auteur essaie une coordination physiologique des diverses formes de l'irradiation nerveuse, qu'il envisage dans les faits d'impressionnabilité et d'innervation. Il distingue trois ordres d'impressions : celles affectives, sensoriales et intellectuelles, désignées sous le nom de ganglio-cérébrales, physico-cérébrales, et psycho-cérébrales. Ces trois ordres d'impressions correspondent à des faits d'innervation au nombre de trois : innervation cérébro-ganglionnaire, cérébro-sensoriale, intra-cérébrale

Après avoir étudié les phénomènes de l'habitude, M. Cerise arrive à une classification des troubles fonctionnels du système nerveux. Cette classification est entièrement symptomatologique. Dans une première classe, il place les diverses formes de l'aliénation mentale ; dans la deuxième, les troubles de la sensibilité et de la myotilité, unie ou distincte ; enfin, dans la dernière, les névroses viscérales.

Le livre de M. Cerise a rendu un service signalé à la science. En appelant l'attention sur l'étude des phénomènes spirituels, il a montré l'insuffisance et le danger des doctrines matérialistes, soit franches, comme l'anatomo-pathologisme, soit déguisée, comme l'électisme. Il a montré l'inutilité de ces enseignemens qui ont l'orgueilleuse prétention d'expliquer l'homme par un agencement de fibres et de tissus.

D^r^. B.

HISTOIRE DU SOMNAMBULISME.

Examen de son existence chez les peuples anciens et modernes; sa théorie, celle de l'antiquité comparée, et la nécessité de son concours avec la médecine, par AUBIN GAUTHIER. Un fort vol. in-8.

SOMMAIRE DE LA TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

Introduction. — Explication des choses qui sont par celles qui ne sont plus; erreurs et vérités que révèle le magnétisme; examen des opinions de Cicéron sur la divination par les oracles et les songes; leur réfutation par les Grecs; nécessité des ouvrages de ces derniers pour comprendre et expliquer le somnambulisme par les songes et les extases de l'antiquité; explication du *divin* et des songes divins suivant Hippocrate et Aristote, et leurs opinions comparées.

DEUXIÈME PARTIE.

De la divination. — Théorie de l'antiquité, existence de la divination, les caractères, les causes divines, humaines et physiques; son degré de certitude; extases, songes et oracles comparés; leurs différences et leurs rapports; leur objet; nécessité des oracles; leurs caractères divers; cérémonies en

usage ; prètres, prêtresses, prophètes, pythies, sibylles et druidesses comparés.

TROISIÈME PARTIE.

De la prophétie sacrée. — Introduction : erreurs de l'ancienne vulgate ; opinions de saint Jérôme ; erreurs de la nouvelle vulgate ; les contradictions ; utilité et danger de ses traductions ; réfutation par les textes originaux ; texte pur retrouvé.

Existence et décadence première ; la prophétie en l'an 1143 de la création ; sa renaissance, 2861 ans avant Jésus-Christ ; ses caractères ; caractères des prophètes et des prophétesses ; coutumes et cérémonies ; usage général et utile des prophètes ; leur degré de certitude ; leur décadence et les causes ; leur cessation.

QUATRIÈME PARTIE.

Extases, visions, songes et oracles depuis l'antiquité jusqu'au moyen-âge ; décadence des oracles et ses causes ; extases, songes et oracles dans les premiers siècles de l'ère chrétienne ; cessation graduelle de tous les oracles. Ruine du paganisme.

CINQUIÈME PARTIE.

Extases, visions, songes depuis la ruine du paganisme jusqu'à la renaissance du magnétisme ; renaissance des oracles en songe sous le nom de *som-*

nambulisme; signification, inexactitude et insuffisance de ce mot; définition et physiologie du somnambulisme; Mesmer considéré comme réformateur de la médecine; sa conduite et celle de la Faculté de médecine de Paris comparées; somnambulisme sous Mesmer et Puységur; opinions des médecins; histoire du magnétisme par Deleuze; progrès de l'opinion publique; expériences dans les hôpitaux; commission nommée par l'Académie de médecine de Paris; succès et insuccès des expériences. Conclusion.

SIXIÈME PARTIE.

Théorie du somnambulisme. — Etudes matérielles et spirituelles comparées; théorie de la vie, du sommeil, des rêves, des somnambulismes naturel, symptomatique et magnétique; théorie de l'action magnétique à distance; causes et effets; causes atténuantes et dérivantes. De l'extase.

OUVRAGES PUBLIÉS SUR LE MAGNÉTISME PENDANT LE COURS DE 1841.

1. *Notice* sur le magnétisme, ou manière de se magnétiser soi-même, etc., par L. J. D. de Bouvignier. In-8, 16 p. Paris, 1841.

2. *Histoire* académique du magnétisme animal, etc., par C. Burdin et *Ignace* Dubois (d'Amiens). In-8°.

3. *Physiologie*, médecine et métaphysique du magnétisme, par J. Champignon, médecin à Orléans. In-8°.

4° *Lettres* sur le magnétisme et le somnambulisme, par le docteur Frapart. In-8°.

5° *Rapport* sur une annonce de guérison des sourds-muets par le magnétisme animal, par M. Magendie. In-4°.

(Voyez : *compte rendu des séances de l'Académie des sciences* du 14 juin 1841).

Remarques sur la vision des somnambules des magnétiseurs, etc., par M. le professeur Gerdy. In-8°. (Voy. le *Bulletin de l'Académie royale de médecine* du mois de juin 1841).

OBSERVATION (1).

HYSTÉRIE AVEC CATALEPSIE.

Mademoiselle F...., âgée de 14 ans, d'une bonne constitution, n'ayant jamais été malade, et réglée depuis l'âge de 12 ans, fut prise, à la suite d'une suppression des menstrues survenue sans cause appréciable, d'un violent mal de tête accompagné de palpitations tellement fortes qu'on les apercevait à travers ses vêtemens. Quelques instans après l'invasion de ces symptômes, des convulsions survinrent; la malade, quoique les yeux ouverts, ne voyait rien de ce qui se passait autour d'elle, et n'entendait pas les questions qu'on lui adressait. Des quintes de toux continues et semblables à celles de la coqueluche revenaient à des intervalles de 5 à 6 minutes; ses mains agitées convulsivement se portaient vers la région du cœur, en la comprimant fortement; son regard était fixe; les pupilles, dilatées, restaient insensibles à la lumière d'une bougie; par momens, elle semblait fortement émue, sa figure prenait une expression, tantôt de mélancolie excessive, tantôt de crainte, comme

(1) Nous empruntons cet article au *Propagateur du Magnétisme animal*, journal publié à Bruxelles, par MM. les docteurs Tarte et Cremmens.

si un objet effrayant eût frappé sa vue. — Cet état dura environ une heure et demie. La malade fut saignée 2 fois en trois jours.; 26 sangsues furent appliquées aux pieds. — Le lendemain et jours suivans, les accès se répétèrent, mais moins forts.

C'est dans cet état qu'elle revint à Namur chez ses parens, où je la vis pour la première fois le 24 octobre 1836, à 3 heures de l'après-midi. Elle offrait les symptômes suivans : pâleur excessive, pouls irrégulier, saccadé, à 100 pulsations par minute, pupilles dilatées, paralysie du bras droit, abolition de la vue du même côté (la paralysie qui existait depuis 2 jours à la jambe droite avait cessé), parole nette, conversation suivie, langue blanche, appétit prononcé, soif nulle. La malade n'accuse aucune douleur, et n'a pas eu d'accès depuis 2 jours.

Il y avait environ trois quarts d'heure que j'observais attentivement mademoiselle F....., lorsque je m'aperçus d'une légère contraction des muscles du côté gauche de la face, de l'aile du nez et de la paupière du même côté. Au bout de quelques instans, des mouvemens convulsifs du bras et de la main gauche se manifestèrent. Je prévis un accès. En effet, son regard devint fixe; elle ne répondait plus aux questions que je lui adressais, et était insensible à tout ce qui se faisait autour d'elle. La malade fut mise au lit, et 10 minutes après, des quintes de toux très violentes survinrent. Elle portait continuellement les

mains vers la région précordiale (la paralysie du côté droit avait cessé depuis l'invasion de l'accès). Nous eûmes, sa mère et moi, toutes les peines du monde à contenir mademoiselle F..... qui se déjetait brusquement et par secousses. Je fis appliquer des sinapismes aux pieds et un cataplasme de farine de lin sur le ventre. Les symptômes s'aggravèrent. C'est alors que je me décidai à recourir au magnétisme. Je fis part aux parens de ma résolution ; ils y acquiescèrent. Voici comment je procédai : J'avais remarqué cette tendance de la malade à porter constamment les mains au cœur ; j'y appliquai une des miennes, en augmentant graduellement la pression, tandis que de l'autre je faisais des passes sur la tête, la poitrine, les bras et l'épigastre. Douze minutes étaient à peine écoulées que la jeune personne cessa de s'agiter ; la toux, les cris diminuèrent sensiblement ; les paupières se fermèrent, et le calme se rétablit. La jugeant en somnambulisme, voici les questions que je lui adressai à voix très basse, et les réponses qu'elle y fit de même.

Sur mon invitation, quelques médecins, dont deux de la ville, s'étant rendus auprès de la malade, il se manifeste aussitôt en elle une grande agitation. Lui en ayant demandé la cause, elle répond : « Il y a des » personnes ici qui me font mal, parce qu'elles ont » des doutes sur moi, mais vous pouvez faire des ex» périences pour les convaincre.» — J'engageai alors

un de ces Messieurs à se mettre en rapport avec elle, et à lui faire, par écrit, diverses questions. Pendant qu'il écrivait dans l'embrasure d'une croisée, mademoiselle F.... avait déjà pénétré sa pensée; ses réponses écrites de son lit se faisaient avant que les demandes fussent entièrement achevées. (*J'ai eu soin de conserver les unes et les autres*). D'autres expériences furent tentées et avec le même succès. Son père étant à la société du Casino, elle dit qu'elle le voyait jouant au domino avec un Monsieur dont elle décrit les traits et l'habillement; — un des incrédules sort aussitôt pour vérifier le fait, et déclare à son retour, *que la chose était en tous points conforme à ce que mademoiselle F... avait annoncé*.

La journée du vendredi 4 novembre est celle annoncée par la malade, depuis sept jours, comme devant amener un accès des plus violens. En effet, mademoiselle F... est prise dès le matin, à son lever, de mouvemens insolites, accompagnés de trouble dans les facultés intellectuelles. — A dix heures, elle est soumise au magnétisme et semble s'en trouver soulagée; mais après la séance, il lui reste manifestement une agitation dans toute l'économie et un air d'égarement, symptômes précurseurs de la grande perturbation qui doit survenir plus tard.

Vers deux heures et demie, après s'être livrée à quelques petites occupations qui annoncent la présence d'esprit, mademoiselle F... est saisie tout à

coup de convulsions au tintement d'une cloche ; elle se déjette en tous sens, pousse des soupirs, des gémissemens plaintifs et des cris tellement perçans, qu'il est facile de les entendre dans la rue ; tout ce qui lui tombe sous la main, elle le saisit et le rejette loin d'elle avec force ; plusieurs fois sa tête, par le renversement subit du tronc en arrière, se heurte contre la muraille et le bois de lit, et se serait infailliblement brisée, si l'on n'avait eu la précaution de l'entourer d'oreillers. — Les secousses se succèdent avec rapidité ; elles sont suivies de catalepsie ; les membres se raidissent et conservent leur position, sans que rien puisse les en faire changer, et la respiration paraît totalement interrompue. Cet état dura environ douze minutes.

A mon arrivée, le docteur Merchie qui s'était rendu chez la malade longtemps avant moi, me raconta ce qui venait de se passer.

Je procède aussitôt à la magnétisation qui amène, en moins de dix minutes, un calme parfait. Nous nous félicitions déjà de ce résultat, lorsque dans le sommeil qui en résulte, elle m'annonce que cet accès est la suite d'une immobilité qui s'est trop prolongée (Mademoiselle F... appelait ainsi les paralysies partielles et momentanées dont elle était souvent affectée), mais que ce n'est point celui qui doit seulement venir à quatre heures et un quart. — Vers cette heure, en effet, le cortége des symptômes que nous avons énu-

mérés plus haut, reparaît, mais avec plus de force et d'énergie encore. Rien ne peut la calmer; le son d'une cloche surtout détermine des effets effrayans; sa tête, violemment rejetée en arrière, se trouve fixée contre les jambes, et reste dans cette position deux à trois minutes; les mâchoires sont comme *soudées* l'une à l'autre; tout le corps est frappé de raideur tétanique. Nous crûmes un instant, mon collègue et moi, que c'en était fait de cette jeune personne. — A cette pertubation, succède enfin un peu de repos. La malade pousse des sanglots, des gémissemens; les larmes coulent le long de ses joues, elle semble déplorer l'état affreux où elle vient de se trouver. — Une nouvelle crise a lieu, mais l'agitation est moins forte, la toux est également moins déchirante, et les attaques de catalepsie moins incessantes. Le magnétisme à passes transversales sur la poitrine détermine des secousses, et enlève la douleur qui y était fixée. — Le calme survient de nouveau, et cette fois il est plus durable. — Par intervalle, somnambulisme extatique, pendant lequel sa physionomie prenait une expression indéfinissable, dont pourront seuls se faire une idée ceux qui ont eu le bonheur d'observer ce phénomène.

Mademoiselle F... devenue tout-à-fait calme, peut enfin répondre aux questions qui lui sont adressées. Interrogée si elle souffre encore, elle répond qu'elle n'a plus qu'une douleur sourde dans les reins,

qui durera jusqu'au lendemain, elle me recommande de parler bas, car *elle n'entend pas lorsque je lui parle à voix haute.* Après quelques instans d'un sommeil paisible, Mademoiselle F... annonce qu'à six heures tout serait fini. Ce qui eut lieu en effet.

Le lendemain, 5, nous nous rendîmes de bonne heure chez mademoiselle F... que nous trouvâmes dans un état de malaise général. La douleur des reins avait duré toute la nuit, et maintenant elle accusait une pesanteur vers les lombes. — Je m'empressai de la magnétiser, et aussitôt qu'elle fut en somnambulisme, je l'interrogeai sur son état. D. Quand aurez-vous la crise que vous avez annoncée? R. A deux heures, cet après-midi. D. Souffrez-vous encore beaucoup? R. Oui, et j'aurai encore bien du mal avant que le sang n'ait repris son cours. D. Mais alors serez-vous guérie? R. Pas tout-à-fait encore ; il faudra recommencer à me magnétiser dans quatre jours. D. Pendant longtemps? R. (Ici elle reste à peu près trois minutes avant de répondre.) Vous me magnétiserez jusqu'au 29 de ce mois, deux fois par jour. D. Pourquoi jusqu'au 29? R. *Parce que c'est le jour où j'aurai une nouvelle crise*, mais alors vous pourrez aller en diminuant ; ensuite *mes crises reviendront régulièrement tous les mois et je serai guérie.*

Maintenant, nous allons raconter succinctement comment les choses se passèrent. Et afin de corro-

borer davantage cet historique, j'ai eu soin d'en conserver les documens, et aux époques désignées, de faire constater par des médecins, la plupart incrédules, la réalisation des prédictions de cette intéressante malade.

Nous avons *vu* successivement survenir les crises annoncées, *aux heures et jours fixés*, sans avoir jamais trouvé la malade en défaut. Et malgré le caractère de probité et d'honneur qui distingue les parens, nous avions pris toutes nos précautions pour ne pas être induits en erreur.

Parmi les phénomènes que cette cure magnétique a offert, nous citerons encore les suivans :

Magnétisée, diverses fois, à une grande distance et sans être prévenue, mademoiselle F... tombait dans l'état de somnambulisme, y restait plusieurs heures, et donnait des preuves d'une clairvoyance étonnante. Ainsi nous l'avons vue prendre ses leçons de piano les yeux couverts d'un épais bandeau, jouer les études les plus difficiles de Moschelès que lui apportait son maître de musique, avec une précision, un aplomb et une expression qu'elle était loin d'atteindre dans l'état de veille. A tel point que son professeur, M. Boisseau, restait émerveillé et ne cessait de s'extasier sur le phénomène qu'il avait devant les yeux.

Le traitement entièrement dirigé par elle, amena,

au bout de quelques mois, la guérison radicale d'une maladie, contre laquelle toutes les ressources de la médecine ordinaire restent souvent impuissantes.

D. C.

CORRESPONDANCE.

Nous regrettons de ne pouvoir reproduire dans son entier une lettre d'un des plus zélés magnétiseurs d'Amiens, et dans laquelle se trouvent consignés deux faits intéressans dont voici la substance :

1° M. Azeronde magnétisait une dame en se servant à cet effet d'une tige de verre longue d'un demi mètre environ, dont certaines considérations à lui personnelles lui ont fait adopter l'usage. La malade avait déposé son manchon sur une table près de laquelle elle était assise, et sur le manchon son châle de soie dont les franges, d'un côté, se trouvaient légèrement frolées à chaque passe par la baguette de verre, tandis que les franges de la bordure opposée se dirigeaient en pointe sur les parois d'une bouteille d'eau magnétisée également déposée sur la table. — Toute cette disposition, bien entendu, n'était due qu'au hasard. — Or, au bout de quelques minutes de magnétisation, M. Azeronde prétend avoir remarqué très distinctement qu'à chaque fois que la tige de verre touchait les franges du châle un petit bruit sec, analogue à une très légère détonation électrique, s'échappait de la bouteille. Ce singulier phénomène ne cessa de se produire tout le temps que dura l'opération ; seulement il perdit progressivement de son intensité au fur à mesure que celle-ci

se prolongea. — Cette expérience n'a point été répétée ; mais je n'ai pas besoin d'en faire sentir l'importance si le magnétiseur qui l'a décrite, ne s'est point illusionné.

2° Le second fait, sur lequel M. Azeronde appelle mon attention, est un fait de prévision chez une somnambule éveillée. — Cette jeune fille, d'après son dire, aurait eu pendant une nuit le pressentiment d'un incendie qui éclata, *quelques heures plus tard*, dans le voisinage. Assaillie d'une panique dont au premier abord elle ne se rendait pas compte, mais dont elle n'aurait pas tardé à trouver la cause, cette jeune fille aurait jeté l'alarme dans sa famille et conduit ses parens au lieu même du sinistre avant qu'aucun symptôme physique n'en eût révélé l'existence. — Cette relation de notre correspondant soulève, comme on le voit, toute la grande question des *pressentimens* que j'abandonne pour l'instant aux méditations de nos confrères dont je ne la crois pas indigne.

FIN DE LA PREMIÈRE ANNÉE.

Imprimerie de P. BAUDOUIN, r. des Boucheries-S.-Germ., 38

